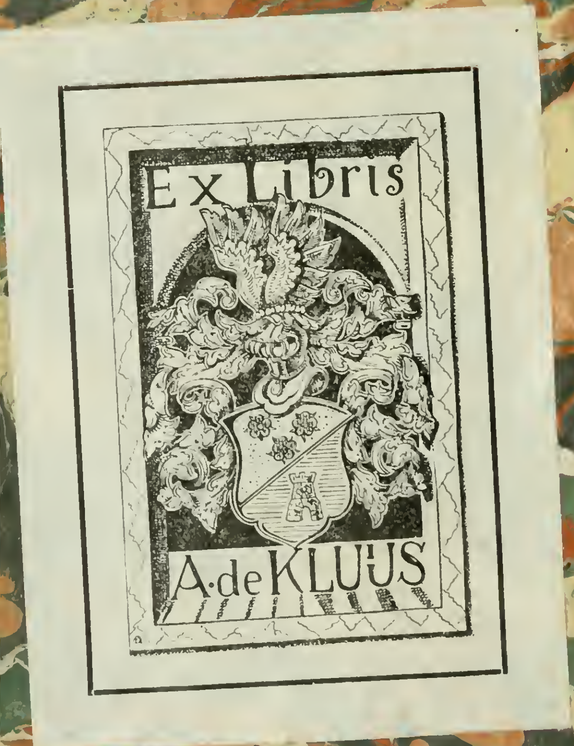
Les pensées
de Rousseau.
I.


Ex Libris
A·de KLUĲS

LES
PENSÉES
DE
J. J. ROUSSEAU,
CITOYEN
DE GENEVE.

PREMIERE PARTIE.

A AMSTERDAM,
Chez Pierre Erialed;

M. DCC. LXXXV.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

PEU de ſiecles ont eu autant de beſoin que le nôtre d'être ramenés aux vrais principes des devoirs & de la raiſon ; c'eſt ce qui a ſans doute tourné la plume & les talens du plus grand nombre de nos Ecrivains à l'étude de la Philoſophie.

L'impuiſſance d'égaler les grands Maîtres du Regne brillant de LOUIS XIV, n'a pas déterminé ſeule, ni toujours, les eſprits aux choix des matieres qu'ils ont embraſſées, & je crois qu'il leur a paru plus néceſſaire de s'occup r d'objets vraiment utiles pour nous, que d'augmenter les tréſors de nos amuſemens & de nos plaiſirs.

Mais n'eſt-on pas forcé de convenir que pluſieurs de nos Gens de Lettres, en cherchant à rappeller leur profeſſion à ſa premiere & noble inſtitution, & en s'érigeant en Précepteurs du genre humain, ont abuſé (peut-être ſans le vouloir) de l'autorité qu'ils pouvoient tirer de leur talent d'écrire & de leur vigueur de penſer ?

Il eſt une nation réfléchie & toujours rivale de la nôtre. Elle s'eſt enfoncée la premiere dans les abymes de la Métaphy-

ſique. Toutes les hardieſſes peuvent ſe montrer chez ce peuple, il les a toutes offertes ſous mille formes : mais en augmentant la licence qui leur donnoit l'être, ont-elles contribué à rendre le Pays plus heureux & plus ſage ? Il eſt permis de s'en rapporter aux plus ſenſés des Auteurs de cette Iſle, dont ils ont déploré les excès en tout genre.

En conclura-t-on qu'il faut interdire aux hommes l'étude de la Philoſophie ? Non, mais il ſeroit à ſouhaiter que les Ecrivains qui s'y livrent, ſe rappellaſſent quelquefois ce qu'en a dit un de leurs principaux chefs, plus coupables qu'eux, puiſqu'en connoiſſant ſi bien les dangers de cette étude trop approfondie, il n'a pas ſu ſe contenir.

La Philoſophie (dit Bayle *) *reſſemble à des poudres ſi corroſives, qu'après avoir conſumé les chairs mal-ſaines d'une plaie, elles rongeroient la chair vive, carieroient les os, & perceroient juſqu'aux moëlles. Elle réfute d'abord les erreurs* (ajoute-t-il), *mais ſi on ne l'arrête point là, elle attaque les vérités, & va ſi loin qu'elle ne ſait plus où elle eſt, ni ne trouve plus où s'aſſeoir.*

Cette image forte & vraie des excès où nous expoſe un amour immodéré pour la Philoſophie, auroit dû ſans doute arrê-

* Art. Acoſta.

tèr la main de plus d'un Philoſophe. Juſqu'à quand la Philoſophie (pour me ſervir des expreſſions de M. Rouſſeau lui-même) ne s'occupera-t-elle qu'à diffamer l'eſpece humaine ?

Dans le nombre du peu de vérités qui circulent parmi les hommes, il en eſt qu'une douce perſuaſion, une conſcience preſque générale, un ſentiment intime & difficile à vaincre, ont établies, & qu'il eſt cruel de vouloir nous enlever; parce qu'indépendamment de leur certitude, elles ſont, ou notre conſolation, ou notre eſpérance.

Inutilement l'Auteur du fameux Traité du *Citoyen*, s'épuiſe-t-il à prouver que la méchanceté eſt inhérente & eſſentielle aux hommes: le plus grand nombre ſait qu'il a beſoin de ſa propre eſtime pour l'encourager au bien; & M. *Hume*, qui n'a pu s'empêcher de regarder la bienfaiſance comme une des premieres diſpoſitions de notre ame, en eſt cru ſans preuves, parce qu'il n'en faut qu'aux choſes de calcul matériel, & preſque jamais à celles qui ſont ſenties.

C'eſt encore une entrepriſe téméraire & dangereuſe de la part des Philoſophes, d'attaquer ouvertement le culte reçu & conſacré par des loix, ſous le bouclier deſquelles on repoſe avec tranquillité.

Ce ſeroit donc un ſervice à rendre à la ſociété d'arracher des Livres qui lui ont

été offerts, tout ce qui a élevé le ſcandale & le cri public, & de les réduire aux ſeules vérités utiles qu'ils contiennent.

Le Recueil que je donne au Public aujourd'hui en ſera la preuve la plus forte.

On y va voir combien M. Rouſſeau ajoute à la maſſe de nos idées; on y admirera cette ſagacité profonde, cet amour de la vertu, & ces richeſſes de ſtyle qui diſtinguent ſi fort le Citoyen de Geneve : l'humanité, l'honneur & la ſageſſe ont ſouvent dicté les maximes précieuſes qui composeront ce volume. J'ai fait diſparoître autant que j'ai pu le ſophiſte hardi pour n'offrir que l'Ecrivain brillant & mâle, l'homme ſenſible & penſeur.

Le penchant qu'un Auteur de ce mérite veut avoir pour le paradoxe, le détourne quelquefois du vrai; mais alors c'eſt l'Alchimiſte de la Littérature, qui, dans la vaine recherche du remede univerſel, trouve en chemin mille ſecrets qui, tous ſéparés de leurs objets, deviennent de la plus grande utilité.

Je ne finirai point cet Avertiſſement ſans excuſer, autant qu'il eſt poſſible, M. Rouſſeau d'avoir ſcandaliſé dans quelques-uns de ſes Ouvrages, & le François Citoyen & le Catholique. Etranger à Paris, il naquit & fut élevé dans une République & dans le Schiſme.

LES PENSÉES
DE
J. J. ROUSSEAU,
CITOYEN
DE GENEVE.

DIEU.

PLUS je m'efforce de contempler son essence infinie, moins je la conçois; mais elle est, cela me suffit; moins je la conçois, plus je l'adore. Je m'humilie & lui dis: Etre des êtres, je suis, parce que tu es; c'est m'élever à ma source que de te méditer sans cesse. Le plus digne usage de ma raison est de s'anéantir devant toi: c'est mon ravissement d'esprit, c'est le charme de ma foiblesse de me sentir accablé de ta grandeur.

Voulons-nous pénétrer dans ces abymes de Métaphysique qui n'ont ni fond ni rive, & perdre à disputer sur l'essence divine ce temps si court qui nous est donné pour l'honorer?

Nous ignorons ce qu'elle eſt, mais nous ſavons qu'elle eſt; que cela nous ſuffit; elle ſe fait voir dans ſes œuvres; elle ſe fait ſentir au-dedans de nous. Nous pouvons bien diſputer contre elle, mais non pas la méconnoître de bonne foi.

Rien n'exiſte que par celui qui eſt. C'eſt lui qui donne un but à la juſtice, une baſe à la vertu, un prix à cette courte vie employée à lui plaire; c'eſt lui qui ne ceſſe de crier aux coupables que leurs crimes ſecrets ont été vus, & qui fait dire au juſte oublié : tes vertus ont un témoin; c'eſt lui, c'eſt ſa ſubſtance inaltérable qui eſt le vrai modele des perfections dont nous portons tous une image en nous-mêmes. Nos paſſions ont beau la défigurer; tous ſes traits, liés à l'eſſence infinie, ſe repréſentent toujours à la raiſon, & lui ſervent à rétablir ce que l'impoſture & l'erreur en ont altéré.

ÉVANGILE.

Ce divin livre, le ſeul néceſſaire à un Chrétien, & le plus utile de tous à quiconque même ne le ſeroit pas, n'a beſoin que d'être médité, pour porter dans l'ame l'amour de ſon Auteur, & la volonté d'accomplir ſes préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un ſi doux langage; jamais la plus profonde ſageſſe ne s'eſt exprimée avec tant d'énergie & de ſimplicité. On n'en quitte point la lecture ſans ſe ſentir meilleur qu'auparavant.

La majesté des Ecritures m'étonne, la sainteté de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les Livres des Philosophes avec toute leur pompe : qu'ils sont petits près de celui-là ! Se peut il qu'un Livre, à la fois si sublime & si sage, soit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même ? Est-ce-là le ton d'un Enthousiaste ou d'un ambitieux Sectaire ? Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs ! Quelle grace touchante dans ses instructions ! Quelle élévation dans ses maximes ! Quelle profonde sagesse dans ses discours ! Quelle présence d'esprit, quelle finesse & quelle justesse dans ses réponses ! quel empire sur ses passions ! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir & mourir sans foiblesse & sans ostentation ? Quand Platon peint son juste imaginaire couvert de tout l'opprobre du crime, & digne de tous les prix de la vertu ; il peint trait pour trait Jesus-Christ : la ressemblance est si frappante, que tous les Peres l'ont sentie, & qu'il n'est pas possible de s'y tromper. Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oser comparer le Fils de Sophronisque au Fils de Marie ? Quelle distance de l'un à l'autre ! Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage ; & si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douteroit si Socrate, avec tout son esprit, fût autre chose qu'un Sophiste. Il inventa, dit-on, la Morale. D'autres avant lui l'avoient mise en pratique ; il ne fit que dire ce qu'ils avoient fait ; il ne fit que mettre

en leçons leurs exemples. Ariſtide avoit été juſte avant que Socrate eût dit ce que c'étoit que juſtice ; Léonidas étoit mort pour ſon pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la Patrie ; Sparte étoit ſobre avant que Socrate eût loué la ſobriété : avant qu'il eût loué la vertu, la Grece abondoit en hommes vertueux. Mais où Jeſus avoit-il pris chez les ſiens cette Morale élevée & pure, dont lui ſeul a donné les leçons & l'exemple ? Du ſein du plus furieux fanatiſme la plus haute ſageſſe ſe fit entendre, & la ſimplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les Peuples. La mort de Socrate philoſophant tranquillement avec ſes amis, eſt la plus douce qu'on puiſſe déſirer ! celle de Jeſus expirant dans les tourmens, injurié, raillé, maudit de tout ſon Peuple, eſt la plus horrible qu'on puiſſe craindre. Socrate prenant la coupe empoiſonnée, bénit celui qui la lui préſente & qui pleure ; Jeſus au milieu d'un ſupplice affreux prie pour les Bourreaux acharnés. Oui, ſi la vie & la mort de Socrate ſont d'un Sage, la vie & la mort de Jeſus ſont d'un Dieu Dirons-nous que l'hiſtoire de l'Evangile eſt inventée à plaiſir ? Ce n'eſt pas ainſi qu'on invente ; & les faits de Socrate, dont perſonne ne doute, ſont moins atteſtés que ceux de Jeſus-Chriſt. Au fond, c'eſt reculer la difficulté ſans la détruire ; il ſeroit plus inconcevable que pluſieurs hommes d'accord euſſent fabriqué ce Livre, qu'il ne l'eſt qu'un ſeul en ait fourni le ſujet. Jamais des Auteurs Juifs n'euſſent trouvé ni ce ton, ni cette morale ; & l'Evangile a des caracteres de vérité ſi grands, ſi frappans, ſi

parfaitement inimitables, que l'Inventeur en seroit plus étonnant que le Héros.

ATHÉISME, FANATISME.

Le spectacle de la Nature, si vivant, si animé, pour ceux qui reconnoissent un Dieu, est mort aux yeux de l'Athée; & dans cette grande harmonie des êtres où tout parle de Dieu d'une voix si douce, il n'apperçoit qu'un silence éternel.

Bayle a très-bien prouvé que le Fanatisme est plus pernicieux que l'Athéïsme, & cela est inconrestable; mais ce qu'il n'a eu garde de dire, & qui n'est pas moins vrai, c'est que le Fanatisme, quoique sanguinaire & cruel, est pourtant une passion grande & forte qui éleve le cœur de l'homme, qui lui fait mépriser la mort, qui lui donne un ressort prodigieux, & qu'il ne faut pas mieux diriger pour en tirer les plus sublimes vertus; au lieu que l'irréligion, & en général l'esprit raisonneur & philosophique attaché à la vie, efféminе, avilit les ames, concentre toutes les passions dans la bassesse de l'intérêt particulier, dans l'abjection du *moi* humain, & sape ainsi à petit bruit les vrais fondemens de toute société; car ce que les intérêts particuliers ont de commun est si peu de chose, qu'il ne balancera jamais ce qu'ils ont d'opposé. Si l'Athéisme ne fait pas verser le sang des hommes, c'est moins par amour pour la paix que par indifférence pour le

bien ; comme que tout aille, peu importe au prétendu Sage, pourvu qu'il reſte en repos dans ſon cabinet. Ses principes ne font pas tuer les hommes ; mais ils les empêchent de naître, en détruiſant les mœurs qui les multiplient, en les détachant de leur eſpece, en réduiſant toutes leurs affections à un ſecret égoïſme, auſſi funeſte à la population qu'à la vertu. L'indifférence philoſophique reſſemble à la tranquillité de l'Etat ſous le deſpotiſme : c'eſt la tranquillité de la mort ; elle eſt plus deſtructive que la guerre même.

RELIGION.

De combien de douceurs n'eſt pas privé celui à qui la Religion manque ? Quel ſentiment pour le conſoler dans ſes peines ? Quel ſpectateur anime les bonnes actions qu'il fait en ſecret ? Quelle voix peut parler au fond de ſon ame ? Quel prix peut-il attendre de ſa vertu ? Comment doit-il enviſager la mort ?

Une derniere reſſource à employer contre l'incrédule, c'eſt de le toucher, c'eſt de lui montrer un exemple qui l'entraîne, & de lui rendre la religion ſi aimable qu'il ne puiſſe lui réſiſter.

Quel argument contre l'incrédule que la vie du vrai Chrétien ! Y a-t-il quelque ame à l'épreuve de celui-là ? Quel tableau pour ſon cœur, quand ſes amis, ſes enfants, ſa femme, concourront tous à l'inſtruire, en l'édifiant ! Quand ſans lui prêcher Dieu

dans leurs discours, ils le lui montreront dans les actions qu'il inspire, dans les vertus dont il est l'auteur, dans le charme qu'on trouve à lui plaire ! Quand il verra briller l'image du Ciel dans sa maison ! Quand une fois le jour il sera forcé de se dire : non, l'homme n'est pas ainsi par lui-même, quelque chose de plus qu'humain regne ici !

Un heureux instinct me porte au bien, une violente passion s'éleve, elle a sa racine dans le même instinct ; que ferai-je pour la détruire ? De la considération de l'ordre je tire la beauté de la vertu, & sa bonté de l'utilité commune ; mais que fait tout cela contre mon intérêt particulier, & lequel au fond m'importe le plus, de mon bonheur aux dépens du reste des hommes, ou du bonheur des autres aux dépens du mien ? Si la crainte de la honte ou du châtiment m'empêche de mal faire pour mon profit, je n'ai qu'à mal faire en secret, la vertu n'a plus rien à me dire ; & si je suis surpris en faute, on punira comme à Sparte, non le délit, mais la mal-adresse. Enfin, que le caractere & l'amour du beau soit empreint par la nature au fond de mon ame, j'aurai ma regle aussi long-temps qu'il ne sera point défiguré ; mais comment m'assurer de conserver toujours dans sa pureté cette effigie intérieure qui n'a point parmi les êtres sensibles de modele auquel on puisse la comparer ? Ne sait-on pas que les affections désordonnées corrompent le jugement ainsi que la volonté, & que la conscience s'altere & se modifie insensiblement dans chaque siecle, dans chaque peuple, dans chaque individu, selon l'inconstance & la variété des préjugés ?

Adorons l'Etre éternel, d'un souffle nous détruirons ces fantômes de raison qui n'ont qu'une apparence, & fuient comme une ombre devant l'immuable Vérité.

L'oubli de toute Religion conduit à l'oubli des devoirs de l'homme.

Fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature, sement dans les cœurs des hommes de désolantes doctrines, & dont le scepticisme apparent est une fois plus affirmatif & plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, & prétendent nous donner, pour les vrais principes des choses, les inintelligibles systêmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la derniere consolation de leur misere, aux puissans & aux riches le seul frein de leurs passions, ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, & se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes : je le crois comme eux, & c'est à mon avis une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité.

ORAISON, DÉVOTION, DÉVOTS.

L'AME en s'élevant par l'Oraison à la source du sentiment & de l'Etre, y perd sa sécheresse & sa langueur : elle y renaît : elle

s'y ranime, elle y trouve un nouveau reſſort ; elle y puiſe une nouvelle vie ; elle y prend une autre exiſtence qui ne tient point aux paſſions du corps, ou plutôt elle n'eſt plus en elle-même ; elle eſt toute dans l'Etre immenſe qu'elle contemple, & dégagée un moment de ſes entraves, elle ſe conſole d'y rentrer par cet eſſai d'un état plus ſublime, qu'elle eſpere un jour être le ſien.

Il n'y a rien de bien qui n'ait un excès blâmable, même la Dévotion qui tourne en délire. Comment viennent les extaſes des aſcétiques ? En prolongeant le temps qu'on donne à la priere plus que ne le permet la foibleſſe humaine. Alors l'eſprit s'épuiſe, l'imagination s'allume & donne des viſions, on devient inſpiré, Prophête, & il n'y a plus ni ſens ni génie qui garantiſſe du Fanatiſme.

Si l'on abuſe de l'Oraiſon, & qu'on devienne myſtique, on ſe perd à force de s'élever ; en cherchant la grace on renonce à la raiſon ; pour obtenir un don du Ciel on en foule aux pieds un autre ; en s'obſtinant à vouloir qu'il nous éclaire, on s'ôte les lumieres qu'il nous a données.

Servir Dieu, ce n'eſt point paſſer ſa vie à genoux dans un Oratoire, c'eſt remplir ſur la terre les devoirs qu'il nous impoſe ; c'eſt faire en vue de lui plaire tout ce qui convient à l'état où il nous a mis : il faut premiérement faire ce qu'on doit, puis prier quand on le peut.

La Dévotion eſt un opium pour l'ame ; elle égaie, anime & ſoutient quand on en prend peu : une trop forte doſe endort, ou rend furieux, ou tue.

On ne doit point afficher la Dévotion

par un extérieur affecté, & comme une espece d'emploi qui dispense de tout autre. Il faut aussi s'abstenir de ce langage mystique & figuré, qui nourrit le cœur des chimeres de l'imagination, & substitue au véritable amour de Dieu des sentimens imités de l'amour terrestre, & très-propres à le réveiller. Plus on a le cœur tendre & l'imagination vive, plus on doit éviter ce qui tend à les émouvoir; car enfin, comment voir les rapports de l'objet mystique, si l'on ne voit aussi l'objet sensuel; & comment une honnete femme ose-t-elle imaginer avec assurance des objets qu'elle n'oseroit regarder?

Ce qui donne le plus d'éloignement pour les Dévots de profession, c'est cette âpreté de mœurs qui les rend insensibles à l'humanité, c'est cet orgueil excessif qui leur fait regarder en pitié le reste du monde: dans leur élévation s'ils daignent s'abaisser à quelque acte de bonté, c'est d'une maniere si humiliante, ils plaignent les autres d'un ton si cruel, leur justice est si rigoureuse, leur charité est si dure, leur zele est si amer, leur mépris ressemble si fort à la haine, que l'insensibilité même des gens du monde est moins barbare que leur commisération. L'amour de Dieu leur sert d'excuse pour n'aimer personne, ils ne s'aiment pas même l'un l'autre, vit-on jamais d'amitié véritable entre les (faux) dévots; mais plus ils se détachent des hommes, plus ils en exigent; & l'on diroit qu'ils ne s'élevent à Dieu que pour exercer son autorité sur la terre.

CONSCIENCE.

CONSCIENCE.

LE meilleur de tous les Casuistes est la Conscience, & ce n'est que quand on marchande avec elle, qu'on a recours aux subtilités du raisonnement.

La Conscience est la voix de l'ame, les passions sont la voix du corps. Est-il étonnant que souvent ces deux langages se contredisent, & alors lequel faut-il écouter? Trop souvent la raison nous trompe, nous n'avons que trop acquis le droit de la récuser; mais la conscience ne trompe jamais; elle est le vrai guide de l'homme, elle est à l'ame ce que l'instinct est au corps; qui la suit, obéit à la nature, & ne craint point de s'égarer.

Conscience! Conscience! Instinct divin, immortelle & céleste voix, guide assuré d'un être ignorant & borné, mais intelligent & libre; juge infaillible du bien & du mal, qui rend l'homme semblable à Dieu; c'est toi qui fais l'excellence de sa nature & l'immortalité de ses actions; sans toi je ne sens rien en moi qui m'éleve au-dessus des bêtes, que le triste privilege de m'égarer d'erreurs en erreurs, à l'aide d'un entendement sans regle, & d'une raison sans principe.

Si la Conscience parle à tous les cœurs, pourquoi donc y en a-t-il si peu qui l'entendent? Eh! c'est qu'elle nous parle la langue de la Nature, que tout nous a fait oublier. La Conscience est timide, elle aime la retraite & la paix; le monde & le bruit l'épouvante; les préjugés dont on la fait naître sont

les plus cruels ennemis ; elle fuit ou se tait devant eux ; leur voix bruyante étouffe la sienne, & l'empêche de se faire entendre ; le fanatisme ose la contrefaire, & dicter le crime en son nom. Elle se rebute enfin à force d'être éconduite, elle ne nous parle plus, elle ne nous répond plus ; & après de si longs mépris pour elle, il en coûte autant de la rappeller, qu'il coûta de la bannir.

MORALITÉ DE NOS ACTIONS.

TOUTE la Moralité de nos actions est dans le jugement que nous en portons nous-mêmes. S'il est vrai que le bien soit bien, il doit l'être au fond de nos cœurs comme dans nos œuvres ; & le premier prix de la justice est de sentir qu'on la pratique. Si la bonté morale est conforme à notre nature, l'homme ne sauroit être sain d'esprit, ni bien constitué, qu'autant qu'il est bon. Si elle ne l'est pas, & que l'homme soit méchant naturellement, il ne peut cesser de l'être sans se corrompre, & la bonté n'est en lui qu'un vice contre nature. Fait pour nuire à ses semblables, comme le loup pour égorger sa proie, un homme humain seroit un animal aussi dépravé qu'un loup pitoyable, & la vertu seule nous laisseroit des remords.

Rentrons en nous-mêmes : examinons, tout intéret personnel à part, à quoi nos penchans nous portent. Quel spectacle nous flatte le plus, celui des tourmens ou du bonheur d'autrui ? Qu'est-ce qui nous est le plus doux

à faire, & nous laisse une impression plus agréable après l'avoir fait, d'un acte de bienfaisance, ou d'un acte de méchanceté ? Pour qui vous intéressez-vous sur vos Théâtres ? Est-ce aux forfaits que vous prenez plaisir ? Est-ce à leurs auteurs punis que vous donnez des larmes ? Tout nous est indifférens, disent-ils, hors notre intérêt ; & tout au contraire, les douceurs de l'amitié, de l'humanité nous consolent dans nos peines, & même dans nos plaisirs, nous serions trop seuls, trop misérables, si nous n'avions avec qui les partager. S'il n'y a rien de moral dans le cœur de l'homme, d'où lui viennent donc ces transports d'admiration pour les grandes ames ? Cet enthousiasme de la vertu, quel rapport a-t il avec notre intérêt privé ? Pourquoi voudrois-je être Caton qui déchire ses entrailles, plutôt que César triomphant ? Otez de nos cœurs cet amour du beau, ôtez tout le charme de la vie. Celui dont les vives passions ont étouffés dans son ame étroite ces sentimens délicieux ; celui qui, à force de se concentrer au dedans de lui, vient à bout de n'aimer que lui-même, n'a plus de transports, son cœur glacé ne palpite plus de joie, un doux attendrissement n'humecte jamais ses yeux, il ne jouit plus de rien ; le malheureux ne sent point, ne vit plus, il est déja mort.

Jettez les yeux sur toutes les Nations du monde, parcourez toutes les Histoires ; parmi tant de cultes inhumains & bizarres, parmi cette prodigieuse diversité de mœurs & de caracteres, vous trouverez par-tout les mêmes idées de justice & d'honnêteté, par-tout les mêmes notions du bien & du

mal. L'ancien Paganiſme enfanta des Dieux abominables, qu'on eût puni ici-bas comme des ſcélérats, & qui n'offroient, pour tableau du bonheur ſuprême, que des forfaits à commettre & des paſſions à contenter. Mais le vice, armé d'une autorité ſacrée, deſcendoit en vain du ſéjour éternel, l'inſtinct moral le repouſſoit du cœur des humains. En célébrant les débauches de Jupiter, on admiroit la continence de Xénocrate; la chaſte Lucrece adoroit l'impudique Vénus; l'intrépide Romain ſacrifioit à la Peur, il invoquoit le Dieu qui mutila ſon pere, & mouroit ſans murmure de la main du ſien: les plus mépriſables Divinités furent ſervies par les plus grands hommes. La ſainte voix de la nature, plus forte que celle des Dieux, ſe faiſoit reſpecter ſur la terre, & ſembloit reléguer dans le Ciel le crime avec les coupables.

Il eſt donc au fond de nos ames un principe inné de juſtice & de vertu, ſur lequel, malgré nos propres maximes, nous jugeons nos actions & celles d'autrui comme bonnes ou mauvaiſes.

PASSIONS.

L'Entendement humain doit beaucoup aux Paſſions, qui, d'un commun aveu, lui doivent beaucoup auſſi. C'eſt par leur activité que notre raiſon ſe perfectionne; nous ne cherchons à connoître que parce que nous déſirons de jouir: & il n'eſt pas poſſible de concevoir pourquoi celui qui n'auroit ni déſirs, ni craintes, ſe donneroit la peine

de raiſonner. Les Paſſions, à leur tour, tirent leur origine de nos beſoins, & leurs progrès de nos connoiſſances; car on ne peut déſirer ou craindre les choſes, que ſur les idées qu'on en peut avoir, ou par la ſimple impulſion de la Nature.

C'eſt une erreur de diſtinguer les Paſſions en permiſes & défendues, pour ſe livrer aux premieres & ſe refuſer aux autres. Toutes ſont bonnes quand on en eſt le maître, toutes ſont mauvaiſes quand on s'y laiſſe aſſujettir.

Les grandes Paſſions uſées dégoûtent des autres; la paix de l'ame qui leur ſuccede eſt le ſeul ſentiment qui s'accroît par la jouiſſance.

Le ſpectacle des Paſſions violentes de toute eſpece eſt un des plus dangereux qu'on puiſſe offrir aux enfans. Ces Paſſions ont toujours dans leurs excès quelque choſe de puérile qui les amuſe, qui les ſéduit, & leur fait aimer ce qu'ils devroient craindre. Voilà pourquoi nous aimons tous le Théâtre, & pluſieurs d'entre nous les Romans.

Toutes les grandes Paſſions ſe forment dans la ſolitude; on n'en a point de ſemblable dans le monde, où nul objet n'a le temps de faire une profonde impreſſion, & où la multitude des goûts énerve la force des ſentimens.

Les petites Paſſions ne prennent jamais le change & vont toujours à leur fin; mais on peut armer les grandes contre elles-mêmes.

Dans la retraite on a d'autres manieres de voir & de ſentir, que dans le commerce du monde; les Paſſions autrement mo-

difiées ont auſſi d'autres expreſſions : l'imagination toujours frappée des mêmes objets, s'en affecte plus vivement. Ce petit nombre d'images revient toujours, ſe mêle à toutes les idées, & leur donne ce tour bizarre & peu varié qu'on remarque dans les diſcours des ſolitaires. S'enſuit-il de-là que leur langage ſoit fort énergique ? Point du tout, il n'eſt qu'extraordinaire Ce n'eſt que dans le monde qu'on apprend à parler avec énergie. Premiérement, parce qu'il faut toujours dire autrement, & mieux que les autres ; & puis, que forcé d'affirmer à chaque inſtant ce qu'on ne croit pas, d'exprimer des ſentimens qu'on n'a point, on cherche à donner, à ce qu'on dit, un tour perſuaſif qui ſupplée à la perſuaſion intérieure. Croyez-vous que les gens vraiment paſſionnés ayant ces manieres de parler vives, fortes, coloriées, que l'on admire dans les Drames & dans les Romans François ! Non : la Paſſion pleine d'elle-même, s'exprime avec plus d'abondance que de force ; elle ne ſonge pas même à perſuader ; elle ne ſoupçonne pas qu'on puiſſe douter d'elle : quand elle dit ce qu'elle ſent, c'eſt moins pour l'expoſer aux autres que pour ſe ſoulager. On peint plus vivement l'amour dans les grandes villes ; l'y ſent-on mieux que dans les hamaux ?

Liſez une lettre d'amour faite par un Auteur dans ſon cabinet, par un bel eſprit qui veut briller. Pour peut qu'il ait du feu dans la tête, ſa lettre va, comme on dit, bruler le papier ; la chaleur n'ira pas plus loin. Vous ſerez enchanté, même agité peut-être, mais d'une agitation paſſagere & ſeche, qui ne

vous laiſſera que des mots pour tout ſouvenir. Au contraire, une lettre que l'amour a réellement dictée, une lettre d'un Amant vraiment paſſionné, ſera lâche, diffuſe, toute en longueurs, en déſordre, en répétitions. Son cœur, plein d'un ſentiment qui déborde, redit toujours la même choſe, & n'a jamais achevé de dire ; comme une ſource vive qui coule ſans ceſſe & ne s'épuiſſe jamais. Rien de ſaillant, rien de remarquable : on ne retient ni mots, ni tours, ni phraſes ; on n'admire rien, l'on n'eſt frappé de rien. Cependant on ſe ſent l'ame attendrie : on ſe ſent ému ſans ſavoir pourquoi. Si la force du ſentiment ne nous frappe pas, ſa vérité nous touche & c'eſt ainſi que le cœur ſait parler au cœur. Mais ceux qui ne ſentent rien, ceux qui n'ont que le jargon paré des Paſſions, ne connoiſſent point ces ſortes de beautés, & les mépriſent.

L'enthouſiaſme eſt le dernier degré de la Paſſion. Quand elle eſt à ſon comble, elle voit ſon objet parfait ; elle en fait alors ſon idole ; elle le place dans le Ciel. En écrivant à ce qu'on aime, ce ne ſont plus des lettres que l'on écrit, ce ſont des hymnes.

Les grandes Paſſions ne germent guere chez les hommes foibles.

La ſource de nos Paſſions, l'origine & le principe de toutes les autres, la ſeule qui naît avec l'homme, & ne le quitte jamais, tant qu'il vit, eſt l'amour de ſoi : Paſſion primitive, innée, antérieure à toute autre, & dont toutes les autres ne ſont, en un ſens, que des modifications.

Dans le regne des Paſſions, elles aident

a supporter les tourmens qu'elles donnent ; elles tiennent l'espérance à coté du désir. Tant qu'on désire, on peut se passer d'être heureux ; on s'attend à le devenir : si le bonheur ne vient point, l'espoir se prolonge, & le charme de l'illusion dure autant que la Passion qui le cause. Ainsi cet état se suffit à lui-même, & l'inquiétude qu'il donne est une sorte de jouissance qui supplée à la réalité.

On étouffe des grandes Passions ; rarement on les épure.

On n'a de prise sur les Passions, que par les Passions ; c'est par leur empire qu'il faut combattre leur tyrannie ; & c'est toujours de la Natnre elle-même qu'il faut tirer les instrumens propres à la régler.

Que les Passions nous rendent crédules, & qu'un cœur vivement touché se détache avec peine des erreurs mêmes qu'il apperçoit.

On peut vivre beaucoup en peu d'années, & acquérir une grande expérience à ses dépens : c'est alors le chemin des Passions qui conduit à la philosophie.

La source de toutes les Passions est la sensibilité ; l'imagination détermine leur pente. Tout être qui sent ces rapports, doit être affecté quand ces rapports s'alterent, & qu'il en imagine, ou qu'il en croit imaginer de plus convenables à sa nature. Ce sont les erreurs de l'imagination qui transforment en vices les Passions de tous les êtres bornés, même des Anges s'ils en ont : car il faudroit qu'ils connussent la nature de tous les êtres, pour savoir quels rapports conviennent le mieux à la leur.

Voici le sommaire de toute la sagesse humaine dans l'usage des Passions. 1°. Sentir

les

les vrais rapports de l'homme, tant dans l'espece que dans l'individu. 2°. Ordonner toutes les affections de l'ame selon ses rapports.

BONHEUR.

Nous ne savons ce que c'est que Bonheur ou malheur absolu. Tout est mêlé dans cette vie, on y goûte aucun sentiment pur, on n'y reste pas deux momens dans le même état. Les affections de nos ames, ainsi que les modifications de nos corps, sont dans un flux continuel. Le bien & le mal nous sont communs à tous, mais en différentes mesures. Le plus heureux est celui qui souffre le moins de peines ; le plus misérable est celui qui sent le moins de plaisirs. Toujours plus de souffrances que de jouissances : voilà la différence commune à tous. La félicité de l'homme ici-bas n'est donc qu'un état négatif, on doit la mesurer par la moindre quantité des maux qu'il souffre.

Tout sentiment de peine est inséparable du désir de s'en délivrer : toute idée de plaisir est inséparable du désir d'en jouir : tout désir suppose privation, & toutes les privations qu'on sent sont pénibles ; c'est donc dans la disproportion de nos désirs & de nos facultés, que consiste notre misere. Un être sensible, dont les facultés égaleroient les désirs, seroit un être absolument heureux.

En quoi donc consiste la sagesse humaine ou la route du vrai Bonheur ? Ce n'est pas précisément à diminuer nos désirs ; car s'ils étoient

au-dessous de notre puissance, une partie de nos facultés resteroit oisive, & nous ne jouirions pas de tout notre être. Ce n'est pas non plus à étendre nos facultés; car si nos désirs s'étendoient à la fois en plus grand rapport, nous n'en deviendrions que plus misérables: mais c'est à diminuer l'excès des désirs sur les facultés, & à mettre en égalité parfaite la puissance & la volonté. C'est alors seulement que toutes les forces étant en action, l'ame cependant restera paisible, & que l'homme se trouvera bien ordonné.

Le monde réel a ses bornes, le monde imaginaire est infini: ne pouvant élargir l'un, retrécissons l'autre; car c'est de leur seule différence que naissent toutes les peines qui nous rendent vraiment malheureux. Otez la force, la santé, le bon témoignage de soi, tous les biens de cette vie sont dans l'opinion: ôtez les douleurs du corps & les remords de la conscience, tous nos maux sont imaginaires.

Tous les animaux ont exactement les facultés nécessaires pour se conserver. L'homme seul en a de superflues. N'est-ce pas bien étrange que ce superflu soit l'instrument de sa misere? Dans tout pays les bras d'un homme valent plus que sa substance. S'il étoit assez sage pour compter ce superflu pour rien, il auroit toujours le nécessaire, parce qu'il n'auroit jamais rien de trop. Les grands besoins, disoit Favorin, naissent des grands biens, & souvent le meilleur moyen de se donner les choses dont on manque est de s'ôter celles qu'on a: c'est à force de nous travailler pour augmenter notre bonheur, que nous le changeons en misere.

Tout homme qui ne voudroit que vivre, vivroit heureux ; par conséquent il vivroit bon, car où seroit pour lui l'avantage d'être méchant.

Nous jugeons trop du bonheur sur les apparences ; nous le supposons où il est le moins ; nous le cherchons où il ne sauroit être : la gaieté n'en est qu'un signe très équivoque. Un homme gai n'est souvent qu'un infortuné, qui cherche à donner le change aux autres, & à s'étourdir lui-même. Ces gens si riants, si ouverts, si sérieux dans un cercle, sont presque tous tristes & grondeurs chez eux, & leurs domestiques portent la peine de l'amusement qu'ils donnent à leurs sociétés. Le vrai contentement n'est ni gai, ni folâtre ; jaloux d'un sentiment si doux, en le goûtant on y pense, on le savoure, on craint de l'évaporer. Un homme vraiment heureux ne parle guere, & ne rit guere ; il resserre, pour ainsi dire, le bonheur autour de son cœur. Les jeux bruyans, la trurbulante joie voilent les dégoûts & l'ennui. Mais la mélancolie est amie de la volupté : l'attendrissement & les larmes accompagnent les plus douces jouissances, & l'excessive joie elle-même arrache plutôt des pleurs que des ris.

Si d'abord la multitude & la variété des amusemens paroissent contribuer au Bonheur, si l'uniformité d'une vie égale paroît d'abord ennuyeuse ; en y regardant mieux, on trouve, au contraire, que la plus douce habitude de l'ame consiste dans une modération de jouissance, qui laisse peu de prise au désir & au dégoût. L'inquiétude des désirs produit la curiosité, l'inconstance ; le vuide des turbulens plaisirs produit l'ennui.

On a du plaiſir quand on en veut avoir ; c'eſt l'opinion ſeule qui rend tout difficile, qui chaſſe le Bonheur devant nous ; & il eſt cent fois plus aiſé d'être heureux que de le paroître.

Il n'eſt point de route plus ſûre pour aller au Bonheur, que celle de la vertu. Si l'on y parvient, il eſt plus pur, plus ſolide & plus doux par elle ; ſi on le manque, elle ſeule peut en dédommager.

Que font ces hommes ſenſuels qui multiplient ſi indiſcrétement leurs douleurs par leurs voluptés ? Ils anéantiſſent, pour ainſi dire, leur exiſtence à force de l'étendre ſur la terre ; ils aggravent le poids de leurs chaînes par le nombre de leurs attachemens ; ils n'ont point de jouiſſances qui ne leur préparent mille amères privations : plus ils ſentent & plus ils ſouffrent : plus ils s'enfoncent dans la vie, & plus ils ſont malheureux.

Tout ce qui tient aux ſens & n'eſt pas néceſſaire à la vie, change de nature auſſi-tôt qu'il tourne en habitude. Il ceſſe d'être un plaiſir en devenant un beſoin ; c'eſt à la fois une chaîne qu'on ſe donne & une jouiſſance dont on ſe prive, & prévenir toujours les déſirs, n'eſt pas l'art de les contenter, mais de les éteindre. Un objet plus noble qu'on doit ſe propoſer en cela, eſt de reſter maître de ſoi-même, d'accoutumer ſes paſſions à l'obéiſſance, & de plier tous ſes déſirs à la regle. C'eſt un nouveau moyen d'être heureux, car on ne jouit ſans inquiétude que de ce qu'on peut perdre ſans peine ; & ſi le vrai Bonheur appartient au ſage, c'eſt parce qu'il eſt de tous les hommes celui à qui la fortune peut le moins ôter.

Tous les Conquérans n'ont pas été tués ; tous les uſurpateurs n'ont pas échoué dans leurs entrepriſes ; pluſieurs paroîtront heureux aux eſprits prévenus des opinions vulgaires ; mais celui qui, ſans s'arrêter aux apparences, ne juge du Bonheur des hommes que par l'état de leurs cœurs, verra leur miſere dans leurs ſuccès mêmes, il verra leurs déſirs & leurs ſoucis rongeant s'étendre & s'accroître avec leur fortune ; il les verra perdre haleine en avançant, ſans jamais parvenir à leurs termes. Il les verra ſemblables à ces voyageurs inexpérimentés, qui, s'engageant pour la premiere fois dans les Alpes, penſent les franchir à chaque montagne, & quand ils ſont au ſommet, trouvent avec découragement de plus hautes montagnes au-devant d'eux.

Celui qui pourroit tout ſans être Dieu, ſeroit une miſérable créature ; il ſeroit privé du plaiſir de déſirer ; toute autre privation ſeroit plus ſupportable. D'où il ſuit que tout Prince qui aſpire au deſpotiſme, aſpire à l'honneur de mourir d'ennui. Dans tous les Royaumes du monde, cherchez-vous l'homme le plus ennuyé du pays ? Allez toujours directement au Souverain, ſur-tout s'il eſt très- abſolu. C'eſt bien la peine de faire tant de miſérables ! Ne ſauroit-il s'ennuyer à moindres frais ?

Les gueux ſont malheureux, parce qu'ils ſont toujours gueux, les Rois ſont malheureux, parce qu'ils ſont toujours Rois. Les états moyens dont on ſort plus aiſément offrent des plaiſirs au-deſſus & au-deſſous de ſoi ; ils étendent auſſi les lumieres de ceux qui les rempliſſent, en leur donnant plus de préjugés à connoître, & plus de degrés à

comparer. Voilà, ce me semble, la principale raison pourquoi c'est généralement dans les conditions médiocres qu'on trouve les hommes les plus heureux & de meilleur sens.

Le signe le plus assuré du vrai contentement d'esprit est la vie retirée & domestique, & l'on peut croire que ceux qui vont sans cesse chercher leur Bonheur chez autrui ne l'ont point chez eux-mêmes.

VERTU.

Le mot de vertu vient de *force*, la force est la base de toute Vertu.

L'homme vertueux est celui qui sait vaincre ses affections.

La Vertu n'appartient qu'à un être foible par sa nature & fort par volonté; c'est en cela que consiste le mérite de l'homme juste.

L'exercice des plus sublimes Vertus éleve & nourrit le génie.

Les ames d'une certaine trempe transforment, pour ainsi dire, les autres en elles-mêmes; elles ont une sphère d'activité dans laquelle rien ne leur résiste; on ne peut les connoître sans les vouloir imiter, & de leur sublime élévation elles attirent à elles tout ce qui les environne.

Il n'est pas si facile qu'on pense de renoncer à la Vertu. Elle tourmente long-temps ceux qui l'abandonnent, & ses charmes qui font les délices des ames pures, font le premier supplice du méchant, qui les aime encore & n'en sauroit plus jouir.

L'exercice des Vertus sociales porte au

fond des cœurs l'amour de l'humanité ; c'eſt en faiſaut le bien qu'on devient bon.

La Vertu eſt ſi néceſſaire à nos cœurs, que quand on a une fois abandonné la véritable, on s'en fait enſuite une à ſa mode, & l'on y tient plus fortement, peut-être, parce qu'elle eſt de notre choix.

Si les ſacrifices à la Vertu coûtent ſouvent à faire, il eſt toujours doux de les avoir faits, & l'on n'a jamais vu perſonne ſe repentir d'une bonne action.

Une ame une fois corrompue l'eſt pour toujours, & ne revient plus au bien d'elle-même ; à moins que quelque révolution ſubite, quelque bruſque changement de fortune & de ſituation ne change tout-à-coup ſes rapports ; & par un violent ébranlement ne l'aide à retrouver une bonne aſſiete. Toutes ſes habitudes étant rompues, & toutes ſes paſſions modifiées, dans ce bouleverſement général, on reprend quelquefois ſon caractere primitif, & l'on devient comme un nouvel être ſorti récemment des mains de la Nature. Alors le ſouvenir de ſa précédente baſſeſſe, peut ſervir de préſervatif contre une rechûte. Hier on étoit abject & foible, aujourd'hui l'on eſt fort & magnanime. En ſe contemplant de ſi près dans deux états ſi différens, on en ſent mieux le prix de celui où l'on eſt remonté ; & l'on en devient plus attentif à s'y ſoutenir.

La jouiſſance de la Vertu eſt toute intérieure & ne s'apperçoit que par celui qui la ſent : mais tous les avantages du vice frappent les yeux d'autrui, & il n'y a que celui qui les a qui ſache ce qu'ils lui coûtent. C'eſt peut-être-là la clef des faux jugemens

des hommes ſur les avantages du vice & ſur ceux de la Vertu.

Il n'y a que des ames de feu qui ſachent combattre & vaincre. Tous les grands efforts, toutes les actions ſublimes ſont leur ouvrage ; la froide raiſon n'a jamais rien fait d'illuſtre, & l'on ne triomphe des paſſions qu'en les oppoſant l'une à l'autre. Quand celle de la Vertu vient à s'élever, elle domine ſeule & tient tout en équilibre : voilà comme ſe forme le vrai ſage, qui n'eſt pas plus qu'un autre à l'abri des paſſions ; mais qui ſeul ſait les vaincre par elles-mêmes, comme un Pilote fait route par les mauvais vents.

La Vertu eſt un état de guerre, & pour y vivre on a toujours quelque combat à rendre contre ſoi.

Si la vie eſt courte pour le plaiſir, qu'elle eſt longue pour la Vertu ! Il faut être inceſſamment ſur ſes gardes. L'inſtant de jouir paſſe & ne revient plus ; celui de mal faire paſſe & revient ſans ceſſe : on s'oublie un moment, & l'on eſt perdu.

La fauſſe honte & la crainte du blâme inſpirent plus de mauvaiſes actions que de bonnes, mais la Vertu ne fait rougir que de ce qui eſt mal.

L'homme de bien porte avec plaiſir le doux fardeau d'une vie utile à ſes ſemblables : il ſent ce que la vaine ſageſſe des méchans n'a jamais pu croire ; qu'il eſt un bonheur réſervé dès ce monde aux ſeuls amis de la Vertu.

Il vaut mieux déroger à la Nobleſſe qu'à la Vertu, & la femme d'un charbonnier eſt plus reſpectable que la maîtreſſe d'un Prince.

On a dit qu'il n'y avoit point de Héros pour ſon valet-de-chambre, cela peut être, mais l'homme juſte a l'eſtime de ſon valet, ce qui montre aſſez, que l'héroïſme n'a qu'une vaine apparence, & qu'il n'y a rien de ſolide que la Vertu.

Charme inconcevable de la beauté qui ne périt point! Ce ne ſont point les vicieux au faîte des honneurs, dans le ſein des plaiſirs qui font envie; ce ſont les vertueux infortunés, & l'on ſent au fond de ſon cœur la félicité réelle que couvroient leurs maux apparens. Ce ſentiment eſt commun à tous les hommes, & ſouvent même en dépit d'eux. Ce divin modele que chacun de nous porte avec lui, nous enchante malgré que nous en ayons; ſi-tôt que la paſſion nous permet de le voir, nous lui voulons reſſembler, & ſi le plus méchant des hommes pouvoit être un autre que lui même, il voudroit être un homme de bien.

Les Vertus privées ſont ſouvent d'autant plus ſublimes qu'elles n'aſpirent point à l'approbation d'autrui, mais ſeulement au bon témoignage de ſoi-même; & la conſcience du juſte lui tient lieu des louanges de l'Univers.

La félicité eſt la fortune du ſage, & il n'y en a point ſans vertu.

HONNEUR.

On peut diſtinguer dans ce qu'on appelle Honneur, celui qui ſe tire de l'opinion publique, & celui qui dérive de l'eſtime de ſoi-même. Le premier conſiſte en

vains préjugés plus mobiles qu'une onde agitée ; le ſecond a ſa baſe dans les vérités éternelles de la morale. L'honneur du monde peut être avantageux à la fortune, mais il ne pénetre point dans l'ame & n'influe en rien ſur le vrai bonheur. L'honneur véritable au contraire en forme l'eſſence, parce qu'on ne trouve qu'en lui ce ſentiment permanent de ſatisfaction intérieure, qui ſeul peut rendre heureux un Etre penſant.

CHASTETÉ, PURETÉ, PUDEUR.

LA Chaſteté doit être une vertu délicieuſe pour une belle femme qui a quelque élévation dans l'ame. Tandis qu'elle voit toute la terre à ſes pieds, elle triomphe de tout & d'elle-même ; elle s'éleve dans ſon propre cœur un trône auquel tout vient rendre hommage : les ſentimens tendres ou jaloux, mais toujours reſpectueux, des deux ſexes, l'eſtime univerſelle & la ſienne propre, lui payent ſans ceſſe en tribu de gloire les combats de quelques inſtans. Les privations ſont paſſageres, mais le prix en eſt permanent. Quelle jouiſſance pour une ame noble, que l'orgueil de la vertu jointe à la beauté ! Réaliſez une héroïne de Roman, elle goûtera des voluptés plus exquiſes que les Lais & les Cléopatres ; & quand ſa beauté ne ſera plus, ſa gloire & ſes plaiſirs reſteront encore ; elle ſeule ſaura jouir du paſſé.

La pureté ſe ſoutient, par elle-même ; les déſirs toujours réprimés s'accoutument à ne

plus renaître, & les tentations ne se multiplient que par l'habitude d'y succomber.

La force de l'ame, qui produit toutes les vertus, tient à la Pureté qui les nourrit toutes.

Rien n'est méprisable de ce qui tend à garder la Pureté, & ce sont les petites précautions qui conservent les grandes vertus.

Les désirs voilés par la honte n'en deviennent que plus séduisans; en les gênant la Pudeur les enflamme: ses craintes, ses détours, ses réserves, ses timides aveux, sa tendre & naive finesse, disent mieux ce qu'elle croit taire que la passion ne l'eut dit sans elle: c'est elle qui donne du prix aux faveurs & de la douceur aux refus. Le véritable amour possede en effet ce que la seule Pudeur lui dispure; ce mêlange de foiblesse & de modestie le rend plus touchant & plus tendre; moins il obtient, plus la valeur de ce qu'il obtient en augmente, & c'est ainsi qu'il jouit à la fois de ses privations & de ses plaisirs.

Le vice a beau se cacher dans l'obscurité, son empreinte est sur les fronts coupables, l'audace d'une femme est le signe assuré de sa honte; c'est pour avoir trop à rougir qu'elle ne rougit plus, & si quelquefois la Pudeur survit à la Chasteté, que doit-on penser de la Chasteté, quand la Pudeur même est éteinte?

Douce Pudeur! Suprême volupté de l'amour! que de charmes perd une femme, au moment qu'elle renonce à toi! Combien, si elles connoissoient ton empire, elles mettroient de soin à te conserver, sinon par honnêteté, du moins par coquetterie: Mais on ne joue point la Pudeur. Il n'y a point d'artifice plus ridicule que celui qui la veut imiter.

PITIÉ.

LA pitié eſt une vertu d'autant plus univerſelle, & d'autant plus utile à l'homme, qu'elle précede en lui l'uſage de toute réflexion, & ſi naturelle, que les bêtes mêmes en donnent quelquefois des ſignes ſenſibles.

On voit avec plaiſir l'Auteur de la Fable des Abeilles forcé de reconnoître l'homme comme un Etre compatiſſant & ſenſible, ſortir de ſon ſtyle froid & ſubtil, pour nous offrir la pathétique image d'un homme enfermé qui apperçoit au dehors une bete féroce, arrachant un enfant au ſein de ſa mere, briſant ſous ſa dent meurtriere les foibles membres, & déchirant de ſes ongles les entrailles palpitantes de cet enfant. Quelle affreuſe agitation n'éprouve pas ce témoin d'un événement auquel il ne prend aucun intérêt perſonnel? Quelles angoiſſes ne ſouffre-t-il pas à cette vue, de ne pouvoir porter aucun ſecours à la mere évanouie, ni à l'enfant expirant?

Mandeville a bien ſenti qu'avec toute leur morale, les hommes n'euſſent jamais été que des monſtres, ſi la nature ne leur eût donné la Pitié à l'appui de la raiſon: mais il n'a pas vu que de cette ſeule qualité découlent toutes les vertus ſociales qu'il veut diſputer aux hommes. En effet, qu'eſt-ce que la générolité, la clémence, l'humanité, ſinon la Pitié appliquée aux foibles, aux coupables, ou à l'eſpece humaine en général? La bienveillance & l'amitié même

ſont à le bien prendre, des productions d'une Pitié conſtante, fixée ſur un objet particulier : car déſirer que quelqu'un ne ſouffre point, qu'eſt-ce autre choſe que déſirer qu'il ſoit heureux ?

La Pitié qu'on a du mal d'autrui ne ſe meſure pas ſur la quantité de ce mal, mais ſur le ſentiment qu'on prête à ceux qui le ſouffrent.

On ne plaint un malheureux qu'autant qu'on croit qu'il ſe trouve à plaindre.

Pour empêcher la Pitié de dégénérer en foibleſſe, il faut la généraliſer, & l'étendre ſur tout le genre humain. Alors on ne s'y livre qu'autant qu'elle eſt d'accord avec la juſtice, parce que de toutes les vertus, la juſtice eſt celle qui concourt le plus au bien commun des hommes. Il faut par raiſon, par amour pour nous, avoir pitié de notre eſpece, encore plus de notre prochain, & c'eſt une très-grande cruauté envers les hommes que la pitié pour les méchans.

Pour plaindre le mal d'autrui, ſans doute il faut le connoître, mais il ne faut pas le ſentir. Quand on a ſouffert, ou qu'on craint de ſouffrir, on plaint ceux qui ſouffrent ; mais tandis qu'on ſouffre, on ne plaint que ſoi. Or, ſi tous étant aſſujettis aux miſeres de la vie, nul n'accorde aux autres que la ſenſibilité dont il n'a pas actuellement beſoin pour lui-même, il s'en ſuit que la commiſération doit être un ſentiment très doux, puiſqu'elle dépoſe en notre faveur, & qu'au contraire un homme dur eſt toujours malheureux, puiſque l'état de ſon cœur ne lui laiſſe aucune ſenſibilité ſurabondante qu'il puiſſe accorder aux peines d'autrui.

Il y a des gens qui ne ſavent être émus que par des cris & des pleurs ; les longs & ſourds gémiſſemens d'un cœur ſerré de détreſſe ne leur ont jamais arraché des ſoupirs ; jamais l'aſpect d'une contenance abattue, d'un viſage have & plombé, d'un œil éteint & qui ne peut plus pleurer, ne les fit pleurer eux mêms ; les maux de l'ame ne ſont rien pour eux ; ils ſont jugés, la leur ne ſent rien : n'attendez d'eux que rigueur inflexible, endurciſſement, cruauté. Ils pourront être integres & juſtes, jamais clémens, généreux, pitoyables. Je dis qu'ils pourront être juſtes, ſi toutefois un homme peut l'être quand il n'eſt pas miſéricordieux.

La Pitié eſt douce, parce qu'en ſe mettant à la place de celui qui ſouffre, on ſent pourtant le plaiſir de ne pas ſouffrir comme lui. L'envie eſt amere, en ce que l'aſpect d'un homme heureux, loin de mettre l'envieux à ſa place, lui donne le regret de n'y pas être. Il ſemble que l'un nous exempte des maux qu'il ſouffre, & que l'autre nous ôte les biens dont il jouit.

AMOUR DE LA PATRIE.

Les plus grands prodiges de vertu ont été produits par l'Amour de la Patrie : ce ſentiment doux & vif qui joint la force de l'amour propre à toute la beauté de la vertu, lui donne une énergie qui, ſans la défigurer, en fait la plus héroïque de toutes les paſſions. C'eſt lui qui produiſit tant d'actions immortelles dont l'éclat éblouit nos foibles yeux,

& tant de grands hommes dont les antiques vertus passent pour des fables depuis que l'amour de la patrie est tournée en dérision. Ne nous en étonnons pas, les transports des cœurs tendres paroissent autant de chimeres à quiconque ne les a point sentis ; & l'Amour de la Patrie, plus vif & plus délicieux cent fois que celui d'une maitresse, ne se conçoit de même qu'en l'éprouvant : mais il est aisé de remarquer dans tous les cœurs qu'il échauffe, dans toutes les actions qu'il inspire, cette ardeur bouillante & sublime dont ne brille pas la plus pure vertu quand elle en est séparée. Osons opposer Socrate même à Caton : l'un étoit plus philosophe, & l'autre plus Citoyen. Athenes étoit déjà perdue, & Socrate n'avoit plus de Patrie que le monde entier : Caton porta toujours la sienne au fond de son cœur ; il ne vivoit que pour elle & ne put lui survivre. La vertu de Socrate est celle du plus sage des hommes : mais entre César & Pompée, Caton semble un Dieu parmi des Mortels. L'un instruit quelques particuliers, combat les Sophistes, & meurt pour la vérité : l'autre défend l'Etat, la liberté, les loix contre les Conquérans du monde, & quitte enfin la terre, quand il n'y voit plus de patrie à servir. Un digne Eleve de Socrate seroit le plus vertueux de ses Contemporains : un digne Emule de Caton en seroit le plus grand. La vertu du premier feroit son bonheur, le second chercheroit son bonheur dans celui de tous. Nous serions instruits par l'un & conduits par l'autre, & cela seul décideroit de la préférence : car on n'a jamais fait un peuple de sages, mais il n'est pas impossible de rendre un peuple heureux.

Voulons-nous que les peuples ſoient vertueux ? commençons donc par leur faire aimer la patrie : mais comment l'aimeront-ils, ſi la Patrie n'eſt rien de plus pour eux que pour des étrangers, & qu'elle ne leur accorde que ce qu'elle ne put refuſer à perſonne ? ce ſeroit bien pis s'ils n'y jouiſſoient pas même de la ſûreté civile, & que leurs biens, leur vie ou leur liberté fuſſent à la diſcretion des hommes puiſſans, ſans qu'il leur fût poſſible ou permis d'oſer réclamer les Loix. Alors, ſoumis aux devoirs de l'état civil, ſans jouir même des droits de l'état de nature, & ſans pouvoir employer leurs forces pour ſe défendre, ils ſeroient par conſéquent dans la pire condition où ſe puiſſent trouver les hommes libres, & le mot de *Patrie* ne pourroit avoir pour eux qu'un ſens odieux ou ridicule.

AMOUR PROPRE, AMOUR DE SOI-MÊME.

IL ne faut pas confondre l'Amour propre & l'Amour de ſoi-même ; deux paſſions très-différentes par leur nature & par leurs effets. L'Amour de ſoi-même eſt un ſentiment naturel qui porte tout animal à veiller à ſa propre conſervation, & qui, dirigé dans l'homme par la raiſon & modifié par la pitié, produit l'humanité & la vertu. L'Amour propre n'eſt qu'un ſentiment relatif, factice & né dans la ſociété, qui porte chaque individu à faire plus de cas de ſoi que de tout autre, qui inſpire aux hommes

hommes tous les maux qu'ils se font mutuellement, & qui est la véritable source de l'honneur.

Le plus méchant des hommes est celui qui s'isole le plus, qui concentre le plus son cœur en lui-même; le meilleur est celui qui partage également ses affections à tous ses semblables. Il vaut beaucoup mieux aimer une maîtresse que de s'aimer seul au monde. Mais quiconque aime tendrement ses parents, ses amis, sa patrie, & le genre humain, se dégrade par un attachement désordonné qui nuit bientôt à tous les autres, & leur est infailliblement préféré.

L'amour de soi, qui ne regarde qu'à nous, est content quand nos vrais besoins sont satisfaits; mais l'Amour propre, qui se compare, n'est jamais content & ne sauroit l'être, parce que ce sentiment, en nous préférant aux autres, exige aussi que les autres nous préferent à eux, ce qui est impossible. Voilà comment les passions douces & affectueuses naissent de l'amour de soi, & comment les passions haineuses & irascibles naissent de l'Amour propre. Ainsi ce qui rend l'homme essentiellement bon, est d'avoir peu de besoins & de peu se comparer aux autres; ce qui le rend essentiellement méchant, est d'avoir beaucoup de besoins & de tenir beaucoup à l'opinion.

Les préceptes de la loi naturelle ne sont pas fondés sur la raison seule, ils ont une base plus solide & plus sage L'amour des hommes dérivé de l'amour de soi, est le principe de la justice humaine.

AMOUR.

ON peut diſtinguer le moral du phyſique dans le ſentiment de l'Amour. Le phyſique eſt ce déſir général qui porte un ſexe à s'unir à l'autre : le moral eſt ce qui détermine ce déſir & le fixe ſur un ſeul objet excluſivement, ou qui, du moins, lui donne pour cet objet préféré un plus grand degré d'énergie. Or il eſt facile de voir que ce moral de l'Amour eſt un ſentiment factice, né de l'uſage de la ſociété, & célébré par les femmes avec beaucoup d'habileté & de ſoin pour établir leur empire, & rendre dominant le ſexe qui devroit obéir.

On aime bien plus l'image qu'on ſe fait, que l'objet auquel on l'applique. Si l'on voyoit ce qu'on aime exactement tel qu'il eſt, il n'y auroit plus d'Amour ſur la terre. Quand on ceſſe d'aimer, la perſonne qu'on aimoit reſte la même qu'auparavant, mais on ne la voit plus la même. Le voile du preſtige tombe, & l'Amour s'évanouit.

Les premieres voluptés ſont toujours myſtérieuſes ; la pudeur les aſſaiſonne & les cache : la premiere maîtreſſe ne rend pas effronté, mais timide. Tout abſorbé dans un état ſi nouveau pour lui, le jeune homme ſe recueille pour le goûter, & tremble de le perdre. S'il eſt bruyant, il n'eſt ni voluptueux ni tendre ; tant qu'il ſe vante, il n'a pas joui.

Le véritable Amour eſt le plus chaſte de tous les liens. C'eſt lui, c'eſt ſon feu divin qui ſait épurer nos penchans naturels, en

les concentrant dans un ſeul objet ; c'eſt lui qui nous dérobe aux tentations, & qui fait qu'excepté cet objet unique, un ſexe n'eſt plus rien pour l'autre.

L'argent tue l'amour infailliblement. Quiconque paye, fut-il le plus aimable des hommes, par cela ſeul qu'il paye, ne peut être long-temps aimé. Bientôt il paiera pour un autre, ou plutôt cet autre ſera payé de ſon argent ; & dans ce double lien formé par l'intéret, par la débauche, ſans Amour, ſans honneur, ſans vrai plaiſir, la femme avide, infidelle & miſérable, traitée par le vil qui reçoit, comme elle traite le ſot qui donne, reſte ainſi quitte envers tous deux.

Celui qui diſoit : je poſſede Laïs ſans qu'elle me poſſede, diſoit un mot ſans eſprit. La poſſeſſion qui n'eſt pas récipioque n'eſt rien : c'eſt tout au plus la poſſeſſion du ſexe, mais non pas de l'individu. Or, où le moral de l'Amour n'eſt pas, pourquoi faire une ſi grande affaire du reſte ? Rien n'eſt ſi facile à trouver. Un Muletier eſt là-deſſus plus près du bonheur qu'un Milionnaire.

Le plus grand prix des plaiſirs eſt dans le cœur qui les donne : un véritable Amant ne trouveroit que douleur, rage & déſeſpoir dans la poſſeſſion même de ce qu'il aime, s'il croyoit n'en point être aimé.

Malgré l'abſence, les privations, les alarmes, malgré le déſeſpoir même, les puiſſans élancemens de deux cœurs l'un vers l'autre ont toujours une volupté ſecrete ignorée des ames tranquilles.

L'amour, qui rapproche tout, n'éleve point la perſonne ; il n'éleve que les ſentimens.

Généralement les hommes font moins constans que les femmes, & se rebutent plutot qu'elles de l'amour heureux. La femme presse de loin l'inconstance de l'homme, & s'en inquiete; c'est ce qui la rend aussi plus jalouse. Quand il commence à s'attiédir, forcée à lui rendre pour le garder tous les soins qu'il prit autrefois pour lui plaire, elle pleure, elle s'humilie à son tour, & rarement avec le même succès. L'attachement & les soins gagnent les cœurs; mais ils ne les recouvrent guere.

Vous êtes bien folles, vous autres femmes, de vouloir donner de la consistance à un sentiment aussi frivole & aussi passager que l'amour. Tout change dans la nature, tout est dans un flux continuel, & vous voulez inspirer des feux constans? Et de quel droit prétendez-vous être aimée aujourd'hui parce que vous l'étiez hier? Gardez donc le même visage, le même âge, la même humeur; soyez toujours la même & l'on vous aimera toujours, si l'on peut. Mais changer sans cesse & vouloir toujours qu'on vous aime, c'est vouloir qu'à chaque instant on cesse de vous aimer; ce n'est pas chercher des cœurs constans; c'est en chercher d'aussi changeans que vous.

L'image de la félicité ne flatte plus les hommes; la corruption du vice n'a pas moins dépravé leur goût que leurs cœurs. Ils ne savent plus sentir ce qui est touchant, ni voir ce qui est aimable. Vous qui, pour peindre la volupté, n'imaginez jamais que d'heureux Amans nageant dans le sein des délices, que vos tableaux sont encore imparfaits? Vous n'en avez que la

moitié la plus grossiere ; les plus doux attraits de la volupté n'y sont point. O ! qui de vous n'a jamais vu deux jeunes époux unis sous d'heureux auspices sortant du lit nuptial, & portant à la fois dans leurs regards languissans & chastes l'ivresse des doux plaisirs qu'ils viennent de goûter, l'aimable sécurité de l'innocence & la certitude alors si charmante de couler ensemble le reste de leurs jours ? Voilà l'objet le plus ravissant qui puisse être offert au cœur de l'homme ; voilà le vrai tableau de volupté ! Vous l'avez vu cent fois sans le reconnoître, vos cœurs endurcis ne sont plus faits pour aimer.

J'ai peine à concevoir comment on rend assez peu d'honneur aux femmes, pour leur oser adresser sans cesse ces fades propos galans ; ces complimens insultans & moqueurs, auxquels on ne daigne pas même donner un air de bonne foi ; les outrager par ces évidens mensonges, n'est-ce pas leur déclarer assez nettement qu'on ne trouve aucune vérité obligeante à leur dire ? Que l'amour se fasse illusion sur les qualités de ce qu'on aime, cela n'arrive que trop souvent ; mais est-il question d'amour dans tout ce maussade jargon ? Ceux-mêmes qui s'en servent, ne s'en servent-ils pas également pour toutes les femmes, & ne seroient-ils pas au desespoir qu'on les crût sérieusement amoureux d'une seule ? Qu'ils ne s'inquiettent pas. Il faudroit avoir d'étranges idées de l'amour pour les en croire capables, & rien n'est plus éloigné de son ton que celui de la galanterie. De la maniere que je conçois cette passion terrible, son trouble, ses égaremens, ses palpitations, ses transports,

ſes brûlantes expreſſions, ſon ſilence plus énergique, ſes inexprimables regards que leur timidité rend téméraires, & qui montrent les déſirs par la crainte, il me ſemble qu'après un langage auſſi véhément, ſi l'Amant venoit à dire une ſeule fois, *je vous aime*; l'Amante indignée lui diroit, *vous ne m'aimez plus*, & ne le reverroit de ſa vie.

L'amour veritable eſt un feu dévorant qui porte ſon ardeur dans les autres ſentiments, & les anime d'une vigueur nouvelle. C'eſt pour cela qu'on dit que l'amour faiſoit des Héros.

Le moment de la poſſeſſion eſt une criſe de l'amour.

Le plus puiſſant de tous les obſtacles à la durée des feux de l'amour, eſt de n'en avoir plus à vaincre, & de ſe nourrir uniquement d'eux-mêmes. L'univers n'a jamais vu de paſſion ſoutenir cette épreuve.

Le véritable amour a cet avantage, auſſi bien que la vertu, qu'il dédommage de tout ce qu'on lui ſacrifie, & qu'on jouit en quelque ſorte des privations qu'on s'impoſe par le ſentiment même de ce qu'il en coute & du motif qui nous y porte.

Quand le bonheur commun devient impoſſible, chercher le ſien dans celui de ce qu'on aime, n'eſt ce pas tout ce qui reſte à faire à l'amour ſans eſpoir.

L'amour eſt privé de ſon plus grand charme quand l'honnetetė l'abandonne; pour en ſentir tout le prix, il faut que le cœur s'y complaiſe, & qu'il nous éleve en élevant l'objet aimé. Otez l'idée de la perfection, vous ôtez l'enthouſiaſme : ôtez l'eſtime, & l'amour n'eſt plus rien. Comment une femme pourroit-elle hono-

rer un homme qui se déshonore ; comment pourra-t-il adorer lui-même celle qui n'a pas craint de s'abandonner à un vil corrupteur ? Ainsi bientôt ils se mépriseront mutuellement : l'amour ne sera plus pour eux qu'un honteux commerce, ils auront perdu l'honneur & n'auront pas trouvé la félicité.

On n'est point sans plaisirs quand on aime encore. L'image de l'amour éteint, effraye plus un cœur tendre que celle de l'amour malheureux, & le dégoût de ce qu'on possede est un état cent fois pire que le regret de ce qu'on a perdu.

On n'aime point si l'on n'est aimé, du moins on n'aime pas long temps. Ces passions sans retour, qui font, dit-on, tant de malheureux, ne sont fondées que sur les sens. Si quelques-unes pénetrent jusqu'à l'ame, c'est par des rapports faux dont on est bientôt détrompé. L'amour sensuel ne peut se passer de la possession, & s'éteint par elle. Le véritable amour ne peut se passer du cœur, & dure autant que les rapports qui l'ont fait naître. Quand ces rapports sont chimériques, il dure autant que l'illusion qui nous les fait imaginer.

Il n'y a point de passion qui nous fasse une si forte illusion que l'amour : on prend sa violence pour un signe de sa durée ; le cœur surchargé d'un sentiment si doux, l'étend, pour ainsi dire, sur l'avenir, & tant que cet amour dure, on croit qu'il ne finira point. Mais au contraire, c'est son ardeur même qui le consume ; il s'use avec la jeunesse, il s'efface avec la beauté, il s'éteint sous les glaces de l'âge, & depuis que le monde existe on n'a jamais vu deux Amans en cheveux blancs soupirer l'un pour l'autre. On doit compter

qu'on ceſſera de s'adorer tôt ou tard ; alors l'idole qu'on ſervoit détruite , on ſe voit réciproquement tel qu'on eſt. On cherche avec étonnement l'objet qu'on aima , ne le trouvant plus , on ſe dépite contre celui qui reſte , & ſouvent l'imagination le défigure autant qu'elle l'avoit paré ; il y a peu de gens , dit la Rochefoucault , qui ne ſoient honteux de s'être aimés , quand ils ne s'aiment plus,

Si l'amour éteint jette l'ame dans l'épuiſement , l'amour ſubjugué lui donne , avec la conſcience de ſa victoire , une élévation nouvelle & un attrait plus vif pour tout ce qui eſt grand & beau.

Périſſe l'homme indigne qui marchande un cœur , & rend l'amour mercenaire ; C'eſt lui qui couvre la terre des crimes que la débauche y fait commettre. Comment ne ſeroit pas toujours à vendre celle qui ſe laiſſe acheter une fois ? Et dans l'opprobre où bientôt elle tombe , lequel eſt l'auteur de ſa miſere, du brutal qui la maltraite en un mauvais lieu , ou du ſéducteur qui l'y traîne , en mettant le premier ſes faveurs à prix ?

AMANS.

UNE femme hardie , effrontée , intrigante , qui ne ſait attirer ſes Amans que par la coquetterie , ni les conſerver que par les faveurs , les fait obéir comme des valets dans les choſes ſerviles & communes : dans les choſes importantes & graves elle eſt ſans autorité ſur eux. Mais la femme à la fois honnête , aimable & ſage , celle qui force les ſiens à la reſpecter , celle qui a de

de la réſerve & de la modeſtie ; celle, en un mot qui ſoutient l'amour par l'eſtime, les envoye d'un ſigne au bout du monde, au combat, à la gloire, à la mort, où il lui plaît ; cet empire eſt beau, ce me ſemble, & vaut bien la peine d'être acheté.

Brantome dit que, du tems de François premier, une jeune perſonne ayant un Amant babillard, lui impoſa un ſilence abſolu & illimité, qu'il garda ſi fidélement deux ans entiers, qu'on le crut devenu muet par maladie. Un jour, en pleine aſſemblée, ſa Maîtreſſe, qui, dans ces tems où l'amour ſe faiſoit avec myſtere, n'étoit point connue pour telle, ſe vanta de le guérir ſur le champ, & le fit avec ce ſeul mot : *parlez*. N'y a-t-il pas quelque choſe de grand & d'héroïque dans cet amour-là ? Qu'eût fait de plus la philoſophie de Pythagore avec tout ſon faſte ? Quelle femme aujourd'hui pourroit compter ſur un pareil ſilence un ſeul jour, dût-elle le payer de tout le prix qu'elle y peut mettre ?

Deux amans s'aiment-ils l'un l'autre ? Non ! *vous* & *moi* ſont des mots proſcrits de leur langue ; ils ne ſont plus deux : ils ſont un.

L'inconſtance & l'Amour ſont incompatibles : l'Amant qui change, ne change pas ; il commence ou finit d'aimer.

L'Amant qui loue dans l'objet aimé des perfections imaginaires, les voit en effet telles qu'il les repréſente ; il ne ment point en diſant des menſonges ; il flatte ſans s'avilir, & l'on peut au moins l'eſtimer ſans le croire.

AMI, AMITIÉ.

ON n'achete ni ſon Ami ni ſa Maîtreſſe.

On n'a pas tout perdu ſur la terre quand on y retrouve un fidele Ami.

Un honnête Homme n'aura jamais de meilleur ami que ſa Femme.

Un cœur plein d'un ſentiment qui déborder aime à s'épancher ; du beſoin d'une Maîtreſſe naît bientôt celui d'un Ami.

L'attachement peut ſe paſſer de retour, jamais l'Amitié. Elle eſt une échange, un contrat comme les autres, mais elle eſt le plus ſain de tous. Le mot d'*Ami* n'a point d'autre corrélatif que lui-méme. Tout homme qui n'eſt pas l'Ami de ſon Ami eſt très-sûrement un fourbe ; car ce n'eſt qu'en rendant ou feignant de rendre l'Amitié, qu'on peut l'obtenir.

Rien n'a tant de poids ſur le cœur humain que la voix de l'Amitié bien reconnue ; car on ſait qu'elle ne nous parle jamais que pour notre intérêt. On peut croire qu'un Ami ſe trompe ; mais non qu'il veuille nous tromper. Quelquefois on réſiſte à ſes conſeils, mais on ne les mépriſe.

On peut laiſſer penſer aux indifférens ce qu'ils veulent : mais c'eſt un crime de ſouffrir qu'un Ami nous faſſe un mérite de ce que nous n'avons pas fait pour lui.

Il n'eſt pas bon que l'homme ſoit ſeul. Les ames humaines veulent être accouplées pour valoir tout leur prix, & la force unie des Amis, comme celles des lames d'un ai-

mant artificiel, eſt incomparablement plus grande que la ſomme de leurs forces particulieres. Divine Amitié, c'eſt-là ton triomphe !

Les épanchemens de l'Amitié ſe retiennent devant un témoin quel qu'il ſoit. Il y a mille ſecrets que trois Amis doivent ſavoir, & qu'ils ne peuvent ſe dire que deux à deux.

Tout le charme de la ſociété qui regne entre de vrais Amis, eſt dans cette ouverture de cœur qui met en commun tous les ſentimens, toutes les penſées, & qui fait que chacun ſe ſentant tel qu'il doit être, ſe montre à tous tel qu'il eſt. Suppoſez un moment quelque intrigue ſecrete, quelque liaiſon qu'il faille cacher, quelque raiſon de réſerve & de myſtere ; à l'inſtant tout le plaiſir de ſe voir s'évanouit, on eſt contraint l'un devant l'autre, on cherche à ſe dérober, quand on ſe raſſemble on voudroit ſe fuir : la circonſpection, la bienſéance amenent la défiance & le dégoût. Le moyen d'aimer long-temps ceux qu'on craint ?

On prétend que la converſation des Amis ne tarit jamais. Il eſt vrai, la langue fournit un babil facile aux attachemens médiocres. Mais Amitié ! ſentiment vif & céleſte, quels diſcours ſont dignes de toi ? Quelle langue oſe être ton interprête ? Jamais ce qu'on dit à ſon Ami peut-il valoir ce qu'on ſent à ſes côtés ? Mon Dieu ! qu'une main ſerrée, qu'un regard animé, qu'une étreinte contre la poitrine, que le ſoupir qui la ſuit diſent de choſes, & que le premier mot qu'on prononce eſt froid après tout cela ?

Le ſilence, l'état de contemplation fait un des grands charmes des hommes ſenſibles. Mais les importuns empêchent de le goûter,

& les Amis ont besoin d'être sans témoin pour pouvoir ne se rien dire à leur aise. On veut être recueillis, pour ainsi dire, l'un dans l'autre : les moindres distractions sont désolantes, la moindre contrainte est insupportable. Si quelquefois le cœur porte un mot à la bouche, il est si doux de pouvoir le prononcer sans gêne. Il semble qu'on n'ose penser librement ce qu'on n'ose dire de même, il semble que la présence d'un seul étranger retient le sentiment & comprime des ames qui s'entendroient si bien sans lui.

La communication des cœurs imprime à la tristesse je ne sai quoi de doux & de touchant que n'a pas le contentement ; & l'Amitié a été spécialement donnée aux malheureux pour le soulagement de leurs maux & la consolation de leurs peines.

La voix d'un Ami peut donner une grande chaleur aux raisonnemens d'un sage.

Qu'est-ce qui rend les Amitiés si tiedes & si peu durables entre les femmes ; entre celles même qui sauroient aimer ? Ce sont les intérêts de l'amour ; c'est l'empire de la beauté, c'est la jalousie des conquêtes.

SENTIMENT.

Tout devient sentiment dans un cœur sensible. L'Univers entier ne lui offre que des sujets d'attendrissement & de gratitude. Par-tout il apperçoit la bienfaisante main de la Providence ; il recueille ses dons dans les productions de la terre ; il voit sa table couverte par ses soins ; il s'endort sous sa protection ; son paisible réveil lui vient d'elle ; il

ſent ſes leçons dans les diſgraces, & ſes faveurs dans les plaiſirs; les biens dont jouit tout ce qui lui eſt cher, ſont autant de nouveaux ſujets d'hommages. Si le Dieu de l'Univers échappe à ſes foibles yeux, il voit par-tout le pere commun des hommes. Honorer ainſi ſes bienfaits ſuprêmes, n'eſt-ce pas ſervir autant qu'on peut l'être infini ?

O Sentiment ! Sentiment ! douce vie de l'ame ! quel eſt le cœur de fer que tu n'as jamais touché ? Quel eſt l'infortuné mortel à qui tu n'arrachas jamais de larmes ? les ſcenes de plaiſir & de joie que produit la vivacité du Sentiment, n'épuiſent un inſtant la nature que pour la ranimer d'une vigueur nouvelle; elles ne ſont jamais dangereuſes.

A meſure qu'on avance en âge, tous les Sentimens ſe concentrent. On perd tous les jours quelque choſe de ce qui nous fut cher, & l'on ne le remplace plus. On meurt ainſi par degrés, juſqu'à ce que n'aimant enfin que ſoi-même, on ait ceſſé de ſentir & de vivre avant de ceſſer d'exiſter. Mais un cœur ſenſible ſe défend de toute ſa force contre cette mort anticipée, quand le froid commence aux extrémités, il raſſemble autour de lui toute ſa chaleur naturelle; plus il perd, plus il s'attache à ce qui lui reſte; & il tient pour ainſi dire, au dernier objet par les liens de tous les autres.

NATURE, HABITUDE.

LA Nature, nous dit-on, n'eſt que l'Habitude. Que ſignifie cela ? N'y a-t-il pas des Habitudes qu'on ne contracte que par force,

& qui n'étouffent jamais la Nature? Telle est, par exemple, l'Habitude des plantes dont on gêne la direction verticale. La plante mise en liberté garde l'inclinaison qu'on l'a forcée à prendre, mais la séve n'a point changé pour cela sa direction primitive, & si la plante continue à végéter, son prolongement redevient vertical. Il en est de même des inclinations des hommes. Tant qu'on reste dans le même état, on peut garder celles qui résultent de l'Habitude & qui nous sont le moins naturelles? mais si-tôt que la situation change, l'Habitude cesse & le naturel revient. L'éducation n'est certainement qu'une Habitude. Or, n'y a-t-il pas des gens qui oublient & perdent leur éducation? D'autres qui la gardent? D'où vient cette différence? S'il faut borner le Nom de Nature aux Habitudes conformes à la nature, on peut s'épargner ce galimathias.

Nous naissons sensibles, & dès notre naissance nous sommes affectés de diverses manieres par les objets qui nous environnent. Si-tôt que nous avons, pour ainsi dire, la conscience de nos sensations, nous sommes disposés à rechercher ou à fuir les objets qui produisent, d'abord selon qu'elles nous sont agréables ou déplaisantes, puis selon la convenance ou disconvenance que nous trouvons entre nous & ces objets; & enfin selon les jugemens que nous en portons sur l'idée de bonheur ou de perfection que la raison nous donne. Ces dispositions s'étendent & s'affermissent à mesure que nous devenons plus sensibles & plus éclairés: mais, contraintes par nos habitudes, elles s'alterent plus ou moins par nos opinions. Avant cette altération, elles sont ce que j'appelle en nous la Nature.

VICE.

SI l'on pouvoit développer assez les inconséquences du Vice, combien, lorsqu'il obtient ce qu'il a voulu, on le trouveroit loin de son compte ! pourquoi cette barbare avidité de corrompre l'innocence, de se faire une victime d'un jeune objet qu'on eut dû protéger, & que de ce premier pas on traîne inévitablement dans un gouffre de miseres, dont il ne sortira qu'à la mort ? Brutalité, vanité, sottise, & rien davantage. Ce plaisir même n'est pas de la nature, il est de l'opinion, & de l'opinion la plus vile, puisqu'elle tient au mépris de soi. Celui qui se sent le dernier des hommes, craint la comparaison de tout autre, & veut passer le premier pour être moins odieux. Voyez si les plus avides de ce ragoût imaginaire sont jamais de jeunes gens aimables, dignes de plaire, & qui seroient plus excusables d'être difficiles ? Non, avec de la figure, du mérite & des sentimens, on craint peu l'expérience de sa Maîtresse ; dans une juste confiance, on lui dit : tu connois les plaisirs, n'importe ; mon cœur t'en promet que tu n'as jamais connus. Mais un vieux satyre usé de débauche, sans agrément, sans ménagement, sans égard, sans aucune espece d'honnêteté ; incapable, indigne de plaire à toute femme qui se connoît en gens aimables, croit suppléer à tout cela chez une jeune innocente, en gagnant de vîtesse sur l'expérience, & lui donnant la premiere émotion des sens. Son dernier espoir est de plaire à la faveur de la nouveauté ; c'est incontestablement là le motif secret de cette

fantaisie : mais il se trompe, l'horreur qu'il fait n'est pas moins de la nature, que n'en sont les désirs qu'il voudroit exciter il se trompe aussi dans la folle attente ; cette même nature a soin de revendiquer ses droits : toute fille qui se vend, s'est déjà donnée, & s'étant donnée à son choix, elle a fait la comparaison qu'il craint. Il achete donc un plaisir imaginaire, & n'en est pas moins abhorré.

MÉCHANCETÉ, MÉCHANT.

TOUTE Méchanceté vient de foiblesse ; l'enfant n'est méchant que parce qu'il est foible ; rendez-le fort, il sera bon : celui qui pourroit tout ne feroit jamais de mal. De tous les attributs de la Divinité toute puissante, la bonté est celui sans lequel on la peut le moins concevoir. Tous les Peuples qui ont reconnu deux principes, ont toujours regardé le mauvais comme inférieur au bon, sans quoi ils auroient fait une supposition absurde.

Le Méchant se craint & se fuit ; il s'égaye en se jettant hors de lui-même ; il tourne autour de lui des yeux inquiets, & cherche un objet qui l'amuse ; sans la satyre amere, sans la raillerie insultante il seroit toujours triste ; le ris moqueur est son seul plaisir. Au contraire, la sérénité du juste est intérieure ; son ris n'est point de malignité, mais de joie ! il en porte la source en lui-même ; il est aussi gai seul qu'au milieu d'un cercle ; il ne tire pas son contentement de ceux qui l'approchent, il le leur communique.

HYPOCRISIE.

L'HYPOCRISIE eſt un hommage que le vice rend à la vertu ; oui, comme celui des aſſaſſins de Céſar, qui ſe proſternoit à ſes pieds pour l'égorger plus sûrement. Couvrir ſa méchanceté du dangereux manteau de l'Hypocriſie, ce n'eſt point honorer la vertu, c'eſt l'outrager en profanant ſes enſeignes ; c'eſt ajoûter la lâcheté & la fourberie à tous les autres vices ; c'eſt ſe fermer pour jamais tout retour vers la probité. Il y a des caracteres élevés qui portent juſques dans le crime je ne ſai quoi de fier & de généreux, qui laiſſe voir au-dedans encore quelque étincelle de ce feu céleſte, fait pour animer les belles ames. Mais l'ame vile & rampante de l'Hypocrite eſt ſemblable à un cadavre où l'on ne trouve plus ni feu, ni chaleur, ni retour à la vie. J'en appelle à l'expérience. On a vu de grands ſcélérats rentrer en eux-mêmes, achever ſaintement leur carriere & mourir en prédeſtinés. Mais ce que perſonne n'a jamais vu, c'eſt un Hypocrite devenir homme de bien ; on auroit pu raiſonnablement tenter la converſion de Cartouche ; jamais un homme ſage n'eût entrepris celle de Cromwel.

Il n'y a qu'un homme de bien qui ſache l'art d'en former d'autres. Un Hypocrite a beau vouloir prendre le ton de la vertu, il n'en peut inſpirer le goût à perſonne, & s'il ſavoit la rendre aimable, il l'aimeroit lui-même.

CARACTERE.

IL eſt des ames aſſez reſſemblantes pour n'avoir aucun Caractere marqué, dont on puiſſe au premier coup d'œil aſſigner les différences, & cet embarras de les définir les fait prendre pour des ames communes par un obſervateur ſuperficiel. Mais c'eſt cela même qui les diſtingue, qu'il eſt impoſſible de les diſtinguer, & que les traits du modele commun, dont quelqu'un manque toujours à chaque individu, brillent tous également en elles. Ainſi chaque épreuve d'une eſtampe a ſes défauts particuliers qui lui ſervent de Caractere, & s'il en vient une qui ſoit parfaite, quoiqu'on la trouve belle au premier coup d'œil, il faut la conſidérer long-temps pour la reconnoître.

Comment réprimer la paſſion même la plus foible quand elle eſt ſans contre-poids ? Voilà l'inconvénient des Caracteres froids & tranquilles. Tout va bien tant que leur froideur les garantit des tentations ; mais s'il en ſurvient une qu'il les atteigne, ils ſont auſſi-tôt vaincus qu'attaqués, & la raiſon, qui gouverne tandis qu'elle eſt ſeule, n'a jamais de force pour réſiſter au moindre effort.

Les hommes froids qui conſultent plus leurs yeux que leur cœur, jugent mieux des paſſions d'autrui, que les gens turbulens & vifs ou vains, qui commencent toujours par ſe mettre à la place des autres, & ne ſavent jamais voir ce qu'ils ſentent.

Celui qui n'eſt que bon ne demeure tel qu'autant qu'il a du plaiſir à l'être : la bonté ſe briſe & périt ſous le choc des paſſions hu-

maines ; l'homme qui n'eſt que bon, n'eſt bon que pour lui.

L'obſervation nous apprend qu'il y a des Caracteres qui s'annoncent preſque en naiſſant, & des enfans qu'on peut étudier ſur le ſein de leur nourrice. Ceux-là ſont une claſſe à part, & s'élevent en commençant de vivre. Mais quant aux autres qui ſe développent moins vîte, vouloir former leur eſprit avant de le connoître, c'eſt s'expoſer à gâter le bien que la nature a fait, & à faire plus mal à ſa place.

Pour changer un eſprit, il faudroit changer l'organiſation intérieure ; pour changer un Caractere, il faudroit changer le tempérament dont il dépend. A-t-on jamais ouï dire qu'un emporté ſoit devenu flegmatique, & qu'un eſprit méthodique & froid ait acquis de l'imagination ? Pour moi, je trouve qu'il ſeroit tout auſſi aiſé de faire un blond d'un brun, & d'un ſot un homme d'eſprit. C'eſt donc en vain qu'on prétendroit réfondre les divers eſprits ſur un modele commun. On peut empêcher les hommes de ſe montrer tels qu'ils ſont, mais non les faire devenir autres, & s'ils ſe déguiſent dans le cours ordinaire de la vie, vous les verrez dans toutes les occaſions importantes reprendre leur Caractere originel, & s'y livrer avec d'autant moins de regle, qu'ils n'en connoiſſent plus en s'y livrant. Encore une fois, il ne s'agit point de changer le Caractere & de plier le naturel ; mais, au contraire de le pouſſer auſſi loin qu'il peut aller, de le cultiver & d'empêcher qu'il ne dégénere ; car c'eſt ainſi qu'un homme devient tout ce qu'il

peut être, & que l'ouvrage de la nature s'acheve en lui par l'éducation. Or, avant de cultiver le Caractere, il faut l'étudier, attendre paisiblement qu'il se montre, lui fournir les occasions de se montrer, & toujours s'abstenir de rien faire, plutôt que d'agir mal à propos. A tel genie il faut donner des aîles, à d'autres des entraves; l'un veut être pressé, l'autre retenu; l'un veut qu'on le flatte, & l'autre qu'on l'intimide; il faudroit tantôt éclairer; tantôt abrutir. Tel homme est fait pour porter la connoissance humaine jusqu'à son dernier terme; à tel autre, il est même funeste de savoir lire. Attendons la premiere étincelle de raison; c'est elle qui fait sortir le Caractere & lui donne sa véritable forme; c'est par elle aussi qu'on le cultive, & il n'y a point avant la raison de véritable éducation pour l'homme.

Tous les Caracteres sont bons & sains en eux-mêmes. Il n'y a point d'erreurs dans la Nature. Tous les vices qu'on impute au naturel sont l'effet des mauvaises formes qu'il a reçues. Il n'y a point de scélérat dont les penchans mieux dirigés n'eussent produit de grandes vertus. Il n'y a point d'esprit faux dont on n'eût tiré des talens utiles en le prenant d'un certain biais, comme ces figures difformes & monstrueuses qu'on rend belles & bien proportionnées en les mettant à leur point de vue.

COQUETTERIE.

LE manege de la Coquetterie exige un discernement plus fin que celui de la politesse; car pourvu qu'une femme polie, le

ſoit envers tout le monde, elle a toujours aſſez bien fait ; mais la Coquette perdroit bientôt ſon empire par cette uniformité mal à droite. A force de vouloir obliger tous ſes Amans, elle les rebuteroit tous. Dans la ſociété les manieres qu'on prend avec tous les hommes ne laiſſent pas de plaire à chacun ; pourvu qu'on ſoit bien traité, l'on n'y regarde pas de ſi près ſur les préférences : mais en amour, une faveur qui n'eſt pas excluſive eſt une injure. Un homme ſenſible aimeroit cent fois mieux être ſeul mal traité, que carreſſé avec tous les autres, & ce qui peut arriver de pis, eſt de n'être point diſtingué Il faut donc qu'une femme qui veut conſerver pluſieurs Amans, perſuade à chacun d'eux qu'elle le préfere, & qu'elle le lui perſuade ſous les yeux de tous les autres, à qui elle en perſuade autant ſous les ſiens.

Voulez-vous voir un perſonnage embarraſſé ? Placez un homme entre deux femmes, avec chacune deſquelles il aura des liaiſons ſecretes, puis obſervez quelle ſorte de figure il y fera. Placez en même cas une femme entre deux hommes (& ſûrement l'exemple ne ſera pas plus rare), vous ſerez émerveillé de l'adreſſe avec laquelle elle donne le change à tous deux, & fera que chacun ſe rira de l'autre. Or, ſi cette femme leur témoignoit la même confiance, & prenoit avec eux la même familiarité, comment ſeroient-ils un inſtant ſes dupes ? En les traitant également, ne montreroit-elle pas qu'ils ont le même droit ſur elle ? Oh ! qu'elle s'y prend bien mieux que cela ! loin de les traiter de la même maniere, elle affecte de mettre entr'eux de l'inégalité ; elle fait ſi bien que celui qu'elle flatte, croit

que c'eſt par tendreſſe, & que celui qu'elle maltraite croit que c'eſt par dépit. Ainſi chacun content de ſon partage, la voit toujours s'occuper de lui, tandis qu'elle ne s'occupe en effet que d'elle ſeule.

Une certaine Coquetterie maligne & railleuſe déſoriente encore plus les ſoupirans que le ſilence ou le mépris. Quel plaiſir de voir un beau Céladon tout déconcerté, ſe confondre, ſe troubler, ſe perdre à chaque repartie; de s'environner contre lui de traits moins brûlans, mais plus aigus que ceux de l'amour; de le cribler de pointes de glace, qui piquent à l'aide du froid!

COUPS DU SORT.

TOUT ce qu'ont fait les hommes, les hommes peuvent le détruire: il n'y a de caracteres ineffaçables que ceux qu'imprime la Nature, & la Nature ne fait ni Princes, ni riches, ni grands Seigneurs. Que fera donc dans la baſſeſſe, ce Satrape que vous n'avez élevez que pour la grandeur? Que fera dans la pauvreté ce Publicain qui ne ſait vivre que d'or? Que fera, dépourvu de tout, ce faſtueux imbécille qui ne ſait point uſer de lui-même, & ne met ſon être que dans ce qui eſt étranger à lui? Heureux celui qui ſait quitter alors l'état qui le quitte, & de reſter homme en dépit du ſort! qu'on loue tant qu'on voudra ce Roi vaincu, qui veut s'enterrer en furieux ſous les débris de ſon trône: moi, je le mépriſe; je vois qu'il n'exiſte que par ſa couronne, & qu'il n'eſt rien du tout; s'il

n'eſt Roi ; mais celui qui la perd & s'en paſſe, eſt alors au-deſſus d'elle. Du rang de Roi, qu'un lâche, un méchant, un fou peut remplir comme un autre, il monte à l'état d'homme que ſi peu d'hommes ſavent remplir. Alors il triomphe de la fortune, il la brave, il ne doit rien qu'à lui ſeul ; & quand il ne lui reſte à montrer que lui, il n'eſt point nul ; il eſt quelque choſe. Oui, j'aime mieux cent fois le Roi de Syracuſe, maître d'école à Corinthe, & le Roi de Macédoine, Greffier à Rome, qu'un malheureux Tarquin, ne ſachant que devenir, s'il ne regne pas ; que l'héritier & le fils d'un Roi des Rois (*), jouet de quiconque oſe inſulter à ſa miſere, errant de Cour en Cour, cherchant par-tout des ſecours, & trouvant par-tout des affronts, faute de ſavoir faire autre choſe qu'un métier qui n'eſt plus en ſon pouvoir.

Pour vous ſoumettre la fortune & les choſes, commencez par vous en rendre indépendant. Pour régner par l'opinion, commencez par régner ſur elle.

INSTITUTIONS SOCIALES.

L'HOMME naturel eſt tout pour lui : il eſt l'unité numérique, l'entier abſolu, qui n'a de rapport qu'à lui-même ou à ſon ſemblable. L'homme civil n'eſt qu'une unité fractionnaire qui tient au dénominateur, & dont la valeur eſt dans ſon rapport avec l'entier, qui eſt le corps ſocial. Les bonnes

(*) Vonone, fils de Phraates, Roi des Parthes.

Institutions sociales sont celles qui savent le mieux dénaturer l'homme, lui ôter son existence absolue pour lui en donner une relative, & transporter le *moi* dans l'unité commune; en sorte que chaque particulier ne se croie plus un, mais partie de l'unité, & ne soit plus sensible que dans le tout. Un Citoyen de Rome n'étoit ni Caïus ni Lucius, c'étoit un Romain: même il aimoit la patrie exclusivement à lui. Régulus se prétendoit Carthaginois, comme étant devenu le bien de ses Maîtres. En sa qualité d'étranger, il refusoit de siéger au Sénat de Rome, il fallut qu'un Carthaginois le lui ordonnât. Il s'indignoit qu'on voulût lui sauver la vie. Il vainquit & s'en retourna triomphant mourir dans les supplices. Cela n'a pas grand rapport, ce me semble, aux hommes que nous connoissons.

Le Lacédémonien Pedarete se présente pour être admis au Conseil des trois cents; il est rejeté. Il s'en retourne joyeux de ce qu'il s'est trouvé dans Sparte trois cents hommes valant mieux que lui. Je suppose cette démonstration sincere, & il y a lieu de croire qu'elle l'étoit: voilà le Citoyen.

Une femme de Sparte avoit cinq fils à l'armée, & attendoit des nouvelles de la bataille. Un Ilote arrive; elle lui en demande en tremblant. Vos cinq fils ont été tués. Vil esclave, t'ai-je demandé cela? Nous avons gagné la victoire. La mere court au Temple & rend grace aux Dieux. Voilà la Citoyenne.

PEUPLE.

PEUPLE.

IL n'y a qu'un pas du ſavoir à l'ignorance ; & l'alternative de l'un à l'autre eſt fréquente chez les Nations : mais on n'a jamais vu de Peuple une fois corrompu, revenir à la vertu.

Tout Peuple qui a des mœurs, & qui, par conſéquent, reſpecte les loix, & ne veut point raffiner ſur les anciens uſages, doit ſe garantir avec ſoin des ſciences, & ſur-tout des ſavans, dont les maximes ſententieuſes & dogmatiques lui apprendroient bientôt à mépriſer ſes uſages & ſes loix, ce qu'une Nation ne peut jamais faire ſans ſe corrompre.

Le moindre changement dans les coutumes, fût-il même avantageux à certains égards, tourne toujours au préjudice des mœurs : car les coutumes ſont la morale du Peuple ; & dès qu'il ceſſe de les reſpecter, il n'a plus de regle que ſes paſſions, ni de frein que les loix, qui peuvent quelquefois contenir les méchants, mais jamais les rendre bons.

Généralement on apperçoit plus de vigueur d'ame dans les hommes, dont les jeunes ans ont été préſervés d'une corruption prématurée, que dans ceux dont le déſordre a commencé avec le pouvoir de s'y livrer, & c'eſt ſans doute une des raiſons pourquoi les Peuples qui ont des mœurs, ſurpaſſent ordinairement, en bons ſens & en courage, les Peuples qui n'en ont pas. Ceux-ci brillent uniquement par je ne ſais quelles petites qualités déliées, qu'ils appellent eſprit,

ſagacité, fineſſe : mais ces grandes & nobles fonctions de ſageſſe & de raiſon qui diſtinguent & honorent l'homme par de belles actions, par des ſoins véritablement utiles, ne ſe trouvent guere que dans les premiers.

C'eſt le ſeul moyen de connoître les véritables mœurs d'un Peuple que d'étudier ſa vie privée dans les états les plus nombreux ; car s'arrêter aux gens qui repréſentent toujours, c'eſt ne voir que des comédiens.

Toutes les Capitales ſe reſſemblent ; tous les Peuples s'y mêlent, toutes les mœurs s'y confondent ; ce n'eſt pas là qu'il faut aller étudier les Nations, Paris & Londres ne ſont à mes yeux que la même Ville. Leurs habitans ont quelques préjugés différens, mais ils n'en ont pas moins les uns que les autres, & toutes leurs maximes & leurs pratiques ſont les mêmes. On ſait quelles eſpeces d'hommes doivent ſe raſſembler dans les Cours. On ſait quelles mœurs l'entaſſement du Peuple & l'inégalité des Fortunes doivent par-tout produire. Sitôt qu'on me parle d'une Ville compoſée de deux cens mille ames, je ſais d'avance comment on y vit. Ce que je ſaurois de plus ſur les lieux, ne vaut pas la peine d'aller l'apprendre. C'eſt dans les Provinces reculées, où il y a moins de mouvemens, de commerce, où les étrangers voyagent moins ; dont les habitants ſe déplacent moins, changent moins de fortune & d'état, qu'il faut aller étudier le génie & les mœurs d'une Nation. Voyez en paſſant la Capitale, mais allez obſerver au loin le pays. Les François ne ſont pas à Paris, ils ſont en Touraine ; les Anglois ſont plus Anglois en Merchie, qu'à Londres, & les Eſpagnols plus Eſpagnols en Galice qu'à Ma-

drid. C'eſt à ces grandes diſtances qu'un Peuple ſe caractériſe, & ſe montre tel qu'il eſt ſans mélange; c'eſt là que les bons & les mauvais effets du gouvernements ſe font mieux ſentir, comme au bout d'un plus grand rayon la meſure des arcs eſt plus exacte.

C'eſt le Peuple qui compoſe le genre humain; ce qui n'eſt pas peuple eſt ſi peu de choſe, que ce n'eſt pas la peine de compter. L'homme eſt le même dans tous les états : ſi cela eſt, les états les plus nombreux méritent le plus de reſpect. Devant celui qui penſe, toutes les diſtinctions civiles diſparoiſſent : il voit les mêmes paſſions, les mêmes ſentiments dans le goujat & dans l'homme illuſtre; il n'y diſcerne que leur langage & qu'un coloris plus ou moins apprêté, ſi quelque différence eſſentielle les diſtingue, elle eſt au préjudice des plus diſſimulés. Le Peuple ſe montre tel qu'il eſt, & n'eſt pas aimable; mais il faut bien que les gens du monde ſe déguiſent, s'ils ſe montroient tels qu'ils ſont, ils feroient horreur.

GOUVERNEMENT.

Une des regles faciles & ſimples pour juger de la bonté relative des Gouvernements, eſt la population. Dans tout pays qui ſe dépeuple, l'état tend à ſa ruine, & le pays qui peuple le plus, fût-il le plus pauvre, eſt infailliblement le mieux gouverné. Mais il faut pour cela, que cette population ſoit un effet naturel du Gouvernement & des mœurs : car ſi elle ſe faiſoit par des colonies, ou par d'autres voies accidentelles & paſſageres,

alors elles prouveroient le mal par le remede. Quand Auguste porta des Loix contre le célibat, ces Loix montroient déjà le déclin de l'empire Romain. Il faut que la bonté du Gouvernement porte les Citoyens à se marier, & non pas que la Loi les y contraigne; il ne faut pas examiner ce qui se fait par force, car la Loi qui combat la constitution, s'élude & devient vaine; mais ce qui se fait par l'influence des mœurs & par la pente naturelle du Gouvernement, car ces moyens ont seuls un effet constant. C'étoit la politique du bon Abbé de Saint Pierre, de chercher toujours un petit remede à chaque mal particulier, au lieu de remonter à leur source commune, & de voir qu'on ne les pouvoit guérir que tous à la fois. Il ne s'agit pas de traiter séparément chaque ulcere qui vient sur le corps d'un malade, mais d'épurer la masse du sang qui les produit tous. On dit qu'il y a des prix en Angleterre pour l'Agriculture; je n'en veux pas davantage, cela seul me prouve qu'elle n'y brillera pas longtemps.

Ce n'est rien de voir la forme apparente d'un Gouvernement, fardée par l'appareil de l'administration & par le jargon des Administrateurs, si l'on n'en étudie aussi la nature par les effets qu'il produit sur le Peuple, & dans tous les degrés de l'administration. La différence de la forme au fond, se trouvant partagée entre tous ces degrés, ce n'est qu'en les embrassant tous, qu'on connoît cette différence. Dans tel pays, c'est par les manœuvres des subdélégués, qu'on commence à sentir l'esprit du ministere: dans tel autre, il faut voir élire les membres du Parlement, pour juger s'il est vrai

que la Nation ſoit libre : dans quelque pays que ce ſoit, il eſt impoſſible que, qui n'a vu que les Villes, connoiſſe le Gouvernement, attendu que l'eſprit n'en eſt jamais le même, pour la Ville & pour la campagne. Or, c'eſt la campagne qui fait le pays, & c'eſt le peuple de la campagne qui fait la nation.

Il y a des Peuples ſans phyſionomie auxquels il ne faut point de peintre, il y a des Gouvernements ſans caractere auxquels il ne faut pas d'Hiſtoriens, & ou ſitôt qu'on ſait quelle place un homme occupe, on ſait d'avance tout ce qu'il y fera.

ROI, ROYAUME.

ARCHIMEDE, aſſis tranquillement ſur le rivage, & tirant ſans peine à flot un grand vaiſſeau, nous repréſente un Monarque habile, gouvernant de ſon cabinet ſes vaſtes Etats, & faiſant tout mouvoir en paroiſſant immobile. Les plus grands Rois qu'ait célébré l'Hiſtoire n'ont point été élevés pour régner ; c'eſt une ſcience qu'on ne poſſede jamais moins qu'après l'avoir trop appriſe, & qu'on acquiert mieux en obéiſſant qu'en commandant.

Pour qu'un Etat Monarchique pût être bien gouverné, il faudroit que ſa grandeur ou ſon étendue fût meſurée aux facultés de celui qui gouverne. Il eſt plus aiſé de conquérir que de régir. Avec un lévier ſuffiſant, d'un doigt on peut ébranler le monde, mais pour le ſoutenir il faut les épaules d'Hercule.

Le seul éloge digne d'un Roi, est celui qui se fait entendre, non par la bouche mercenaire d'un Orateur, mais par la voix d'un Peuple libre.

Que les Rois ne dédaignent point d'admettre dans leurs Conseils les gens les plus capables de les bien conseiller ; qu'ils renoncent à ce vieux préjugé inventé par l'orgueil des Grands, que l'art de conduire les Peuples est plus difficile que celui de les éclairer : comme s'il étoit plus aisé d'engager les hommes à bien faire de leur bon gré, que de les y contraindre par la force. Que les savans du premier ordre trouvent dans leurs Cours d'honorables asyles, qu'ils y obtiennent la seule récompense digne d'eux, celle de contribuer par leur crédit au bonheur des Peuplee à qui ils auront enseigné la sagesse ; c'est alors seulement qu'on verra ce que peuvent la vertu, la science & l'autorité animées d'une noble émulation, & travaillant de concert à la félicité du genre humain. Mais tant que la puissance sera seule d'un côté, les lumieres & la sagesse seules d'un autre, les Savans penseront rarement de grandes choses, les Princes en feront plus rarement de belles, & les Peuples continueront d'être vils, corrompus & malheureux.

LÉGISLATEUR.

CELUI qui ose entreprendre d'instituer un peuple, doit se sentir en état de changer, pour ainsi dire, la Nature humaine, de transformer chaque individu, qui, par lui-même, est en tout parfait & solitaire, en partie d'un plus grand tout dont cet in-

dividu reçoive en quelque ſorte ſa vie & ſon être ; d'altérer la conſtitution de l'homme pour la renforcer ; de ſubſtituer une exiſtence partielle & morale à l'exiſtence phyſique & indépendante que nous avons tous reçue de la Nature. Il faut, en un mot, qu'il ôte à l'homme ſes forces propres pour lui en donner qui lui ſoient étrangeres, & dont il ne puiſſe faire uſage ſans le ſecours d'autrui. Plus ces forces naturelles ſont mortes & anéanties, plus les acquiſes ſont grandes & durables, plus auſſi l'inſtitution eſt ſolide & parfaite ; en ſorte que ſi chaque Citoyen n'eſt rien, ne peut rien, que par tous les autres, & que la force acquiſe par tout ſoit égale ou ſupérieure à la ſomme des forces naturelles de tous les individus, on peut dire que la Légiſlation eſt au plus haut point de perfection qu'elle puiſſe atteindre.

S'il eſt vrai qu'un grand Prince eſt un homme rare, que ſera-ce d'un grand Légiſlateur ? Le premier n'a qu'à ſuivre le modele que l'autre doit propoſer. Celui-ci eſt le Mécanicien qui invente la machine, celui-là n'eſt que l'ouvrier qui la monte & la fait marcher.

Un Peuple ne devient célebre que quand ſa Légiſlation commence à décliner. On ignore durant combien de ſiecle l'inſtitution de Lycurgue fit le bonheur des Spartiates avant qu'il fût queſtion d'eux dans le reſte de la Grece.

LOI.

C'EST à la Loi ſeule que les hommes doivent la juſtice & la liberté. C'eſt cet organe ſalutaire de la volonté de tous, qui

rétablit dans le droit l'égalité naturelle entre les hommes. C'eſt cette voix céleſte qui dicte à chaque Citoyen les préceptes de la raiſon publique, & lui apprend à agir ſelon les maximes de ſon propre jugement, & à n'être pas en contradiction avec lui-même. C'eſt elle ſeule auſſi que les chefs doivent faire parler quand ils commandent; car ſi-tôt qu'indépendamment des Loix un homme en prétend ſoumettre un autre à ſa volonté privée, il ſort à l'inſtant de l'état civil, & ſe met vis-à-vis de lui dans le pur état de nature où l'obéiſſance n'eſt jamais preſcrite que par la néceſſité.

La Loi dont on abuſe, ſert à la fois au puiſſant d'arme offenſive, & de bouclier contre le foible; & le prétexte du bien public eſt toujours le plus dangereux fléau du Peuple. Ce qu'il y a de plus néceſſaire, & peut-être de plus difficile dans le gouvernement, c'eſt une intégrité ſévere à rendre juſtice à tous, & ſur-tout à protéger le pauvre contre la tyrannie du riche. Le plus grand mal eſt déjà fait, quand on a des pauvres à défendre & des riches à contenir. C'eſt ſur la médiocrité ſeule que s'exerce toute la force des Loix; elles ſont également impuiſſantes contre les tréſors du riche & contre la miſere du pauvre; le premier les élude, le ſecond leur échappe, l'un briſe la toile, & l'autre paſſe au travers.

LIBERTÉ.

Il en eſt de la Liberté comme de l'innocence & de la vertu, dont on ne ſent le prix qu'autant qu'on en jouit ſoi-même, & dont

dont le goût ſe perd ſi-tôt qu'on les a perdues. Je connois les délices de ton pays, diſoit Braſidas à un Satrape, qui comparoit la vie de de Sparte à celle de Perſepolis; mais tu ne peux connoître les plaiſirs du mien.

Les eſclaves perdent tout dans leurs fers, juſqu'au déſir d'en ſortir : ils aiment leur ſervitude comme les compagnons d'Ulyſſe aimoient leur abrutiſſement.

Il eſt inconteſtable, & c'eſt la maxime fondamentale de tout le droit politique, que les peuples ſe ſont donnés des chefs pour défendre leur liberté, & non pour les aſſervir. Si nous avons un Prince, diſoit Pline à Trajan, c'eſt afin qu'il nous préſerve d'avoir un maître.

Il n'y a que la force de l'Etat qui faſſe la liberté de ſes membres.

DÉPENDANCE.

IL y a deux ſortes de Dépendances. Celles des choſes, qui eſt de la nature; celle des hommes, qui eſt de la ſociété. La Dépendance des choſes n'ayant aucune mortalité, ne nuit point à la liberté, & n'engendre point de vices : la dépendance des hommes étant déſordonnée, les engendre tous, & c'eſt par elle que le maître & l'eſclave ſe dépravent mutuellement. S'il y a quelque moyen de remédier à ce mal dans la ſociété, c'eſt de ſubſtituer la loi à l'homme, & d'armer les volontés générales d'une force réelle ſupérieure à l'action de toute volonté particuliere. Si les Loix des Nations pouvoient avoir, comme celles de la Nature, une inflexibilité que jamais aucune

force humaine ne pût vaincre, la dépendance des hommes redeviendroit alors celle des choses; on réuniroit dans la République tous les avantages de l'Etat naturel à ceux de l'Etat civil; on joindroit à la liberté qui maintient l'homme exempt de vices, la moralité qui l'éleve à la vertu.

LUXE.

LE Luxe corrompt tout, & le riche qui en jouit, & le misérable qui le convoite.

Ce n'est pas la force de l'or qui asservit les pauvres aux riches, mais c'est qu'ils veulent s'enrichir à leur tour, sans cela ils seroient nécessairement les maîtres.

La vanité & l'oisiveté, qui ont engendré nos sciences, ont aussi engendré le Luxe. Le goût du Luxe accompagne toujours celui des Lettres; & le goût des Lettres accompagne souvent celui du Luxe (1).

Le Luxe peut être nécessaire pour donner du pain aux pauvres; mais s'il n'y avoit point de Luxe, il n'y auroit point de pauvres.

Le Luxe nourrit cent pauvres dans nos villes, & en fait périr cent mille dans nos campagnes. L'argent qui circule entre les mains des Riches

(1) A mesure que le luxe corrompt les mœurs, dit un Auteur moderne, les sciences les adoucissent; semblables aux prieres dans Homere, qui parcourent toujours la terre à la suite de l'injustice, pour adoucir les fureurs de cette cruelle divinité.

& les Artistes pour fournir à leur superfluité, est perdu pour la subsistance du laboureur; & celui-ci n'a point d'habit, précisément parce qu'il faut du galon aux autres. Le gaspillage des matieres qui servent à la nourriture des hommes, suffit seul pour rendre le Luxe odieux à l'humanité. Il faut du jus dans nos cuisines, voilà pourquoi tant de malades manquent de bouillon. Il faut des liqueurs sur nos tables, voilà pourquoi le paysan ne boit que de l'eau. Il faut de la poudre à nos perruques, voilà pourquoi tant de pauvres n'ont pas de pain.

A ne consulter que l'impression la plus naturelle, il sembleroit que pour dédaigner l'éclat & le Luxe, on a moins besoin de modération que de goût. La symétrie & la régularité plaisent à tous les yeux. L'image du bien-être & la félicité touche le cœur humain qui en est avide : mais un vain appareil qui ne se rapporte ni à l'ordre, ni au bonheur, & n'a pour objet que de frapper les yeux, quelle idée favorable à celui qui l'étale peut-il exciter dans l'esprit du spectateur ? L'idée du goût ? Le goût ne paroît-il pas cent fois mieux dans les choses simples que dans celles qui sont offusquées de richesse ? L'idée de la commodité ! Y a-t-il rien de plus incommode que le faste ? L'idée de la grandeur ? C'est précisément le contraste. Quand je vois qu'on a voulu faire un grand palais, je me demande aussitôt pourquoi ce palais n'est pas plus grand ? Pourquoi celui qui a cinquante domestiques n'en a-t-il pas cent ? Cette belle vaisselle d'argent, pourquoi n'est-elle pas d'or ? Cet homme qui dore son carrosse, pourquoi ne dore-t-il pas ses lambris ? Si ses lambris

ſont dorés, pourquoi ſon toît ne l'eſt-il pas? Celui qui voulut bâtir une haute tour faiſoit bien de la vouloir porter juſqu'au Ciel; autrement il eût eu beau l'élever, le point où il ſe fût arrêté n'eût ſervi qu'à donner de plus loin la preuve de ſon impuiſſance. O homme petit & vain, montre-moi ton pouvoir, je te montrerai ta miſere!

RICHES, RICHESSE.

TOUS les Riches comptent l'or avant le mérite. Dans la miſe commune de l'argent & des ſervices, ils trouvent toujours que ceux-ci n'acquittent jamais l'autre, & penſent qu'on leur en doit de reſte quand on a paſſé ſa vie à les ſervir en mangeant leur pain.

Les pauvres gémiſſent ſous le joug des Riches, & les riches ſous le joug des préjugés.

Richeſſe ne fait point Riche, dit le Roman de la Roſe. Les biens d'un homme ne ſont point dans ſes coffres, mais dans l'uſage de ce qu'il en tire; car on ne s'approprie les choſes qu'on poſſede que par leur emploi, & les abus ſont toujours plus inépuiſables que les richeſſes; ce qui fait qu'on ne jouit pas à proportion de ſa dépenſe, mais à proportion qu'on la ſait mieux ordonner. Un fou peut jeter des lingots dans la mer, & dire qu'il en a joui: mais quelle comparaiſon entre cette extravagante jouiſſance, & celle qu'un homme ſage eût ſu tirer d'une moindre ſomme!

Il n'y a point de richeſſe abſolue. Ce mot

ne ſignifie qu'un rapport de ſurabondance entre les déſirs & les facultés de l'homme riche. Tel eſt riche avec un arpent de terre; tel eſt gueux au milieu de ſes monceaux d'or. Le déſordre & les fantaiſies n'ont point de bornes, & font plus de pauvres que les vrais beſoins.

MENDIANS.

NOURRIR les Mendians, c'eſt contribuer à multiplier les Gueux & les Vagabonds qui ſe plaiſent à ce lâche métier, & ſe rendant à charge à la ſociété, la privent encore du travail qu'ils y pourroient faire. Voilà les maximes dont de complaiſans raiſonneurs aiment à flatter la dureté des riches.

On ſouffre & l'on entretient à grands frais des multitudes de profeſſions inutiles dont pluſieurs ne ſervent qu'à corrompre & à gâter les mœurs. A ne regarder l'état de Mendiant que comme un métier, loin qu'on en ait rien de pareil à craindre, on n'y trouve que de quoi nourrir en nous les ſentimens d'intérêt & d'humanité qui devroient unir tous les hommes. Si l'on veut le conſidérer par le talent, pourquoi ne récompenſerois-je pas l'éloquence de ce Mendiant qui me remue le cœur & me porte à le ſecourir, comme je paie un Comédien qui me fait verſer quelques larmes ſtériles? Si l'un me fait aimer les bonnes actions d'autrui, l'autre me porte à en faire moi-même: tout ce qu'on ſent à la tragédie s'oublie à l'inſtant qu'on en ſort; mais la mémoire des malheureux qu'on a ſoulagés donne un plaiſir qui renaît

ſans ceſſe. Si le grand nombre des Mendians eſt onéreux à l'Etat, de combien d'autres profeſſions qu'on encourage & qu'on tolere n'en peut-on pas dire autant? C'eſt au Souverain de faire enſorte qu'il n'y ait point de Mendians : mais pour les rebuter de leur profeſſion, faut-il rendre les Citoyens inhumains & dénaturés? Pour moi, ſans ſavoir ce que les pauvres ſont à l'état, je ſais qu'ils ſont tous mes freres, & que je ne puis, ſans une inexcuſable dureté, leur refuſer le foible ſecours qu'ils me demandent. La plupart ſont des vagabonds, j'en conviens; mais je connois trop les peines de la vie pour ignorer par combien de malheurs un honnête homme peut ſe trouver réduit à leur ſort, & comment puis-je être ſûr que l'inconnu qui vient implorer au nom de Dieu mon aſſiſtance, & mendier un pauvre morceau de pain, n'eſt pas, peut-être, cet honnête homme prêt à périr de miſere, & que mon refus va réduire au déſeſpoir? Quand l'aumône qu'on leur donne ne ſeroit pour eux un ſecours réel, c'eſt au moins un témoignage qu'on prend part à leur peine, un adouciſſement à la dureté du refus, une ſorte de ſalutation qu'on leur rend. Une petite monnoie ou un morceau de pain ne coûtent guere plus à donner, & ſont une réponſe plus honnête qu'un, *Dieu vous aſſiſtent*; comme ſi les dons de Dieu n'étoient pas dans la main des hommes, & qu'il eût d'autres greniers ſur la terre que les magaſins des Riches? Enfin, quoiqu'on puiſſe penſer de ces infortunés, ſi l'on ne doit rien au gueux qui mendie, au moins ſe doit-on à ſoi-même de rendre honneur à l'humanité ſouffrante ou à

ſon image, & de ne point s'endurcir le cœur à l'aſpect de ſes miſeres.

Nourrir les Mendians, c'eſt, diſent les détracteurs de l'aumône, former des pépinieres de voleurs ; & tout au contraire, c'eſt empêcher qu'ils ne le deviennent. Je conviens qu'il ne faut pas encourager les pauvres à ſe faire Mendians ; mais quand une fois ils le ſont, il faut les nourrir, de peur qu'ils ne ſe faſſent voleurs. Rien n'engage tant à changer de profeſſion que de ne pouvoir vivre dans la ſienne. Or, tous ceux qui ont une fois goûté de ce métier oiſeux prennent tellement le travail en averſion, qu'ils aiment mieux voler & ſe faire pendre, que de reprendre l'uſage de leurs bras. Un liard eſt bientôt demandé & refuſé ; mais vingt liards auroient payé le ſouper d'un pauvre, que vingt refus peuvent impatienter. Qui eſt-ce qui voudroit jamais refuſer une ſi légere aumône, s'il ſongeoit qu'elle pût ſauver deux hommes, l'un d'un crime, & l'autre de la mort. J'ai lu quelque part que les Mendians ſont une vermine qui s'attache aux riches. Il eſt naturel que les enfans s'attachent aux peres : mais ces peres opulens & durs les méconnoiſſent & laiſſent aux pauvres le ſoin de les nourrir.

SUICIDE.

TU veux ceſſer de vivre ; mais je voudrois bien ſavoir ſi tu as commencé. Quoi ! fus-tu placé ſur la terre pour n'y rien faire ? Le Ciel ne t'impoſe-t-il point avec la vie une tâche pour la remplir ? Si

tu as fait ta journée avant le soir, repose-toi le reste du jour, tu le peux; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au Juge suprême qui demandera compte de ton temps? Malheureux! trouve-moi ce juste qui se vante d'avoir assez vécu; que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie pour être en droit de la quitter.

Tu comptes les maux de l'humanité, & tu dis la vie est un mal. Mais regarde, cherche dans l'ordre des choses si tu y trouve quelques biens qui ne soient point mêlés de maux. Est-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers, & peux-tu confondre ce qui est mal par sa nature avec ce qui ne souffre le mal que par accident? La vie passive de l'homme n'est rien, & ne regarde qu'un corps dont il sera bientôt délivré; mais sa vie active & morale, qui doit influer sur tout son être, consiste dans l'exercice de sa volonté. La vie est un mal pour le méchant qui prospere, & un bien pour l'honnête homme infortuné: car ce n'est pas une modification passagere, mais son rapport avec son objet, qui la rend bonne ou mauvaise.

Tu t'ennuye de vivre, & tu dis, la vie est un mal. Tôt ou tard tu seras consolé, & tu diras la vie est un bien. Tu diras plus vrai, sans mieux raisonner: car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui; & puisque c'est dans la mauvaise disposition de ton ame qu'est tout le mal, corrige tes affections déréglées, & ne brûle pas ta maison pour n'avoir pas la peine de la ranger.

Que sont dix, vingt, trente ans pour un Etre immortel? La peine & le plaisir pas-

ſent comme une ombre ; la vie s'écoule en un inſtant ; elle n'eſt rien par elle-même, ſon prix dépend de ſon emploi. Le bien ſeul qu'on a fait demeure, & c'eſt par lui qu'elle eſt quelque choſe. Ne dis donc plus que c'eſt un mal pour toi de vivre, puiſqu'il dépend de toi ſeul que ce ſoit un bien ; & que ſi c'eſt un mal d'avoir vécu, c'eſt une raiſon de plus pour vivre encore. Ne dis pas non plus, qu'il t'eſt permis de mourir ; car autant vaudroit dire qu'il t'eſt permis de n'être pas homme, qu'il t'eſt permis de révolter contre l'Auteur de ton être, & de tromper ta deſtination.

Le Suicide eſt une mort furtive & honteuſe. C'eſt un vol fait au genre humain. Avant de le quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi. Mais je ne tiens à rien. Je ſuis inutile au monde. Philoſophe d'un jour ! ignore-tu que tu ne ſaurois faire un pas ſur la terre ſans trouver quelque devoir à remplir, & que tout homme eſt utile à l'humanité, par cela ſeul qu'il exiſte.

Jeune inſenſé ! s'il te reſte au fond du cœur le moindre ſentiment de vertu, viens, que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu ſeras tenté d'en ſortir, dis en toi-même, *que je faſſe encore une bonne action avant que de mourir :* puis va chercher quelque indigent à ſecourir, quelque infortuné à conſoler, quelque opprimé à défendre. Si cette conſidération te retient aujourd'hui, elle te retiendra encore demain, après demain, toute la vie. Si elle ne te retient pas, meurs, tu n'es qu'un méchant.

DUEL.

GARDEZ-vous de confondre le nom ſacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, & n'eſt propre qu'à faire des braves ſcélérats.

En quoi conſiſte ce préjugé? Dans l'opinion la plus extravagante & la plus barbare qui jamais entra dans l'eſprit humain; ſavoir, que tous les devoirs de la ſociété ſont ſuppléés par la bravoure, qu'un homme n'eſt plus fourbe, frippon, calomniateur; qu'il eſt civil, humain, poli, quand il ſait ſe battre; que le menſonge ſe change en vérité, que le vol devient légitime, la perfidie honnête, l'infidélité louable, ſitôt qu'on ſoutient tout cela le fer à la main; qu'un affront eſt toujours bien réparé par un coup d'épée, & qu'on n'a jamais tort avec un homme, pourvu qu'on le tue. Il y a, je l'avoue, une autre ſorte d'affaire où la gentilleſſe ſe mêle à la cruauté, & où l'on ne tue les gens que par haſard, c'eſt celle où l'on ſe bat au premier ſang. Au premier ſang! Grand Dieu! & qu'en veux-tu faire de ce ſang, bête féroce! Le veux-tu boire?

Les plus vaillans hommes de l'antiquité ſongerent-ils jamais à venger leurs injures perſonnelles par des combats particuliers? Céſar envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à Céſar, pour tant d'affronts réciproques, & le plus grand Capitaine de la Grece fut-il déshonorée pour s'être laiſſé menacer d'un bâton? D'autres temps, d'autres

mœurs, je le ſais ; mais n'y en a-t-il que de bonnes, & n'oſeroit-on s'enquérir ſi les mœurs d'un temps ſont celles qu'exige le ſolide honneur ? Non, cet honneur n'eſt point variable, il ne dépend ni des préjugés, il ne peut ni paſſer ni renaître, il a ſa ſource éternelle dans le cœur de l'homme juſte & dans la regle inaltérable de ſes devoirs. Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre n'ont point connu le Duel, je dis qu'il n'eſt point une inſtitution de l'honneur, mais une mode affreuſe & barbare digne de ſa féroce origine. Reſte à ſavoir ſi, quand il s'agit de ſa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme ſe regle ſur la mode, & s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la ſuivre ? Que feroit celui qui s'y veut aſſervir, dans des lieux où regne un uſage contraire ? A Meſſine ou à Naples, il iroit attendre ſon homme au coin d'une rue, & le poignarder par derriere. Cela s'appelle être brave en ce Pays-là, & l'honneur n'y conſiſte pas à ſe faire tuer par ſon ennemi, mais à le tuer lui même.

L'homme droit, dont toute la vie eſt ſans tache, & qui ne donna jamais aucun ſigne de lâcheté, refuſera de ſouiller ſa main d'un homicide, & n'en ſera que plus honoré. Toujours prêt à ſervir la patrie, à protéger le foible, & à remplir les devoirs les plus dangereux, & à défendre, en toute rencontre juſte & honnête ce qui lui eſt cher au prix de ſon ſang, il met dans ſes démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point ſans le vrai courage. Dans la ſécurité de ſa conſcience, il marche la tête levée, il

ne fuit ni ne cherche ſon ennemi. On voit aiſément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, & qu'il redoute le crime & non le péril. Si les vils préjugés s'élevent un inſtant contre lui, tous les jours de ſon honorable vie ſont autant de témoins qui le récuſent; & dans une conduite ſi bien liée, on juge d'une action ſur toutes les autres.

Les hommes ſi ombrageux & ſi prompts à provoquer les autres, ſont, pour la plupart, de tres mal honnêtes gens, qui, de peur qu'on n'oſe leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux, s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entiere.

Tel fait un effort & ſe préſente une fois pour avoir droit de ſe cacher le reſte de ſa vie. Le vrai courage a plus de conſtance & moins d'empreſſement; il eſt toujours ce qu'il doit être, il ne faut ni l'exciter ni le retenir : l'homme de bien le porte par tout avec lui au combat contre l'ennemi, dans un cercle en faveur des abſens & de la vérité, dans ſon lit contre les attaques de la douleur & de la mort. La force de l'ame qui l'inſpire eſt d'uſage dans tous les temps; elle met toujours la vertu au deſſus des événemens, & ne conſiſte pas à ſe battre, mais à ne rien craindre.

EXCÈS DU VIN.

TOUTE intempérance eſt vicieux, & ſurtout celle qui nous ôte la plus noble de nos facultés. L'excès du vin dégrade

l'homme, aliene au moins ſa raiſon pour un temps, & l'abrutit à la longue. Mais enfin, le goût du vin n'eſt pas un crime, il en fait rarement commettre, il rend l'homme ſtupide & non pas méchant. Pour une querelle paſſagere qu'il cauſe, il forme cent attachemens durables. Généralement parlant, les buveurs ont de la cordialité, de la franchiſe; ils ſont preſque tous bons, droits, juſtes, fideles, braves & honnêtes gens, à leur défaut près.

Combien de vertus apparentes cachent ſouvent des vices réels! le ſage eſt ſobre par tempérance, le fourbe l'eſt par fauſſeté. Dans le pays de mauvaiſes mœurs, d'intrigues, de trahiſons, d'adulteres, on rédoute un état d'indiſcrétion où le cœur ſe montre ſans qu'on y ſonge. Par-tout les gens qui abhorrent le plus l'ivreſſe, ſont ceux qui ont le plus d'intérêt à s'en garantir. En Suiſſe elle eſt preſque en eſtime, à Naples elle eſt en horreur; mais au fond, laquelle eſt le plus à craindre, de l'intempérance du Suiſſe ou de la réſerve de l'Italien.

Ne calomnions point le vice même, n'a-t-il pas aſſez de ſa laideur? Le vin ne donne pas de la méchanceté; il la décele. Celui qui tua Clitus dans l'ivreſſe fit mourir Philotas de ſang froid. Si l'yvreſſe a ſes fureurs, quelle paſſion n'a pas les ſiennes? La différence eſt que les autres reſtent au fond de l'ame, & que celle-là s'allume & s'éteint à l'inſtant. A cet emportement près, qui paſſe & qu'on évite aiſément, ſoyons sûrs que quiconque fait dans le vin de méchantes actions, couve à jeun de méchans deſſeins.

MALADIE.

L'Extreme inégalité dans la maniere de vivre, l'excès d'oisiveté dans les uns, l'excès de travail dans les autres, la facilité d'irriter & de satisfaire nos appétits & notre sensualité, les alimens trop recherchés des riches, qui les nourrissent de sucs échauffans & les accablent d'indigestions, la mauvaise nourriture des pauvres, & dont ils manquent même le plus souvent, & dont le défaut les porte à surcharger avidement leur estomac dans l'occasion, les veilles, les excès de toute espece, les transports immodérés de toutes les passions, les fatigues & l'épuisement d'esprit, les chagrins & les peines sans nombre qu'on éprouve dans tous les états, & dont les ames sont perpétuellement rongées, voilà les funestes garans que la plupart de nos maux sont notre propre ouvrage, & que nous les aurions presque tous évités en conservant la maniere de vivre simple, uniforme & solitaire qui nous étoit prescite par la nature. Si elle nous a destiné à être sains, j'ose presque assurer que l'état de réflexion est un état contre nature, & l'homme qui médite est un animal dépravé.

MÉDECINE, MÉDECINS.

Un corps débile affoiblit l'ame. De-là l'empire de la Médecine, Art plus pernicieux aux hommes que tous les maux qu'il

prétend guérir. Je ne sais, pour moi, de quelle maladie nous guérissent les Médecins mais je sais qu'ils nous en donnent de bien funestes ; la lâcheté, la pusillanimité, la crédulité, la terreur de la mort : s'ils guérissent le corps, ils tuent le courage. Que nous importe qu'ils fassent marcher des cadavres ! Ce sont des hommes qu'ils nous faut, & l'on n'en voit point sortir de leurs mains.

La Médecine est à la mode parmi nous ; elle doit l'être. C'est l'amusement des gens oisifs & désœuvrés, qui ne sachant que faire de leur temps, le passent à se conserver. S'ils avoient eu le malheur de naître immortels, ils seroient les plus misérables des êtres. Une vie qu'ils n'auroient jamais peur de perdre ne seroit pour eux d'aucun prix. Il faut à ces gens-là des Médecins qui les menacent pour les flatter, & qui leur donnent chaque jour le seul plaisir dont ils soient susceptibles, celui de n'être pas morts.

Les hommes font sur l'usage de la Médecine les mêmes sophismes que sur la recherche de la vérité. Ils supposent toujours qu'en traitant un malade on le guérit, & qu'en cherchant une vérité on la trouve ; ils ne voient pas qu'il faut balancer l'avantage d'une guérison que le Médecin opere, par la mort de cent malades qu'il a tués, & l'utilité d'une vérité découverte, par le tort que font les erreurs qui passent en même-temps. La Science qui instruit, & la Médecine qui guérit, sont fort bonnes sans doute ; mais la Science qui trompe & la Médecine qui tue sont mauvaises. Apprenez-nous donc à les distinger. Voilà le nœud de la question : si nous savions ignorer la vérité, nous ne

ſerions jamais les dupes du menſonge ; ſi nous ſavions ne vouloir pas guérir malgré la nature, nous ne mourrions jamais par la main du Médecin. Ces deux abſtinences ſeroient ſages; on gagneroit évidemment à s'y ſoumettre. Je ne diſpute donc pas que la Médecine ne ſoit utile à quelques hommes, mais je dis qu'elle eſt funeſte au genre humain.

On me dira, comme on fait ſans ceſſe, que les fautes ſont du Médecin, mais que la Médecine en elle même eſt infaillible. A la bonne heure; mais qu'elle vienne donc ſans le Médecin : car tant qu'ils viendront enſemble, il y aura cent fois plus à craindre des erreurs de l'Artiſte, qu'à eſpérer du ſecours de l'Art.

Cet Art menſonger, plus fait pour les maux de l'eſprit que pour ceux du corps, n'eſt pas plus utile aux uns qu'aux autres : il nous guérit moins de nos maladies qu'il ne nous en imprime l'effroi. Il recule moins la mort qu'il ne la fait ſentir d'avance : il uſe la vie au lieu de la prolonger; & quand il la prolongeroit, ce ſeroit encore au préjudice de l'eſpece; puiſqu'il nous ôte à la ſociété par les ſoins qu'il nous impoſe, & à nos devoirs par les frayeurs qu'il nous donne. C'eſt la connoiſſance des dangers qui nous les fait craindre : celui qui ſe croiroit invulnérable n'auroit peur de rien. A force d'armer Achille contre le péril, le Poëte lui ôte le mérite de la valeur: tout autre à ſa place eût été un Achille au même prix.

Voulez-vous trouver des hommes d'un vrai courage? Cherchez-les dans les lieux où il n'y a point de Médecins, où l'on ignore les conſéquences des maladies, où l'on ne ſonge guere

guere à la mort. Naturellement l'homme ſait ſouffrir conſtamment, & meurt en paix. Ce ſont les Médecins avec leurs ordonnances, les Philoſophes avec leurs préceptes, les Prêtres avec leurs exhortations, qui l'aviliſſent de cœur & lui font déſapprendte à mourir.

La ſeule partie utile de la Médecine eſt l'hygiene. Encore l'hygiene eſt-elle moins une ſcience qu'une vertu. La tempérance & le travail ſont les deux vrais Médecins de l'homme : le travail aiguiſe ſon appétit, & la tempérance l'empêche d'en abuſer.

Vis ſelon la nature, ſois patient, & chaſſe les Médecins : tu n'éviteras pas la mort, mais tu ne la ſentiras qu'une fois, tandis qu'ils la portent chaque jour dans ton imagination troublée, & que leur Art menſonger, au lieu de prolonger tes jours, t'en ôte la jouiſſance. Je demanderai toujours quel vrai bien cet Art a fait aux hommes ? Quelques-uns de ceux qu'il guérit mourroient, il eſt vrai; mais des millions qu'il tue reſteroient en vie. Homme ſenſé, ne mets point à cette loterie, ou trop de chances ſont contre toi. Souffre, meurs ou guéris; mais ſur-tout vis juſqu'à ta derniere heure.

MORT.

SI nous étions immortels, nous ſerions des êtres très miſérables. Il eſt dur de mourir; mais il eſt doux d'eſpérer qu'on ne vivra pas toujours, & qu'une meilleure vie finira les peines de celle ci.

Si l'on nous offroit l'immortalité ſur la

terre, qui eſt-ce qui voudroit accepter ce triſte préſent ? Quelle reſſource, quel eſpoir, quelle conſolation nous reſteroit-il contre les rigueurs du ſort & contre les injuſtices des hommes ? L'ignorant qui ne prévoit rien, ſent peu le prix de la vie & craint peu de la perdre ; l'homme éclairé voit des biens d'un plus grand prix qu'il préfere à celui-là. Il n'y a que le demi-ſavoir & la fauſſe ſageſſe, qui prolongeant nos vues juſqu'à la mort & pas au-delà, en font pour nous le pire des maux. La néceſſité de mourir n'eſt à l'homme ſage qu'une raiſon pour ſupporter les peines de la vie. Si l'on n'étoit pas sûr de la perdre une fois, elle coûteroit trop à conſerver.

On croit que l'homme a un vif amour pour ſa conſervation, & cela eſt vrai ; mais on ne voit pas que cet amour, tel que nous le ſentons, eſt en grande partie l'ouvrage des hommes. Naturellement l'homme ne s'inquiete pour ſe conſerver qu'autant que les moyens ſont en ſon pouvoir ; ſitôt que ces moyens lui échappent, il ſe tranquilliſe & meurt ſans ſe tourmenter inutilement. La premiere loi de la réſination nous vient de la nature. Les Sauvages, ainſi que les bêtes, ſe débattent fort peu contre la mort, & l'endurent preſque ſans ſe plaindre. Cette loi détruite, il s'en forme une autre qui vient de la raiſon ; mais peu ſavent l'en tirer, & cette réſignation factice n'eſt jamais auſſi pleine & entiere que la premiere.

Vivre libre, & peu tenir aux choſes humaines, eſt le meilleur moyen d'apprendre à mourir.

Quand on a gâté ſa conſtitution par une vie

déréglée, on la veut rétablir par des remedes; au mal qu'on sent on ajoute celui qu'on craint; la prévoyance de la mort la rend horrible & l'accélere; plus on la veut fuir, plus on la sent; & l'on meurt de de frayeur durant toute sa vie, en murmurant, contre la nature, des maux qu'on s'est faits en l'offensant.

ÉTUDE.

QUAND on a une fois l'entendement ouvert par l'habitude de réfléchir, il vaut toujours mieux trouver de soi-même les choses qu'on trouveroit dans les livres : c'est le vrai secret de les bien mouler à sa tête, & de se les approprier.

La grande erreur de ceux qui étudient est de se fier trop à leurs livres, & de ne pas tirer assez de leur fond; sans songer que de tous les Sophistes, notre propre raison est presque toujours celui qui nous abuse le moins. Sitôt qu'on veut rentrer en soi-même, chacun sent ce qui est bien, chacun discerne ce qui est beau; nous n'avons pas besoin qu'on nous apprenne à connoître ni l'un ni l'autre, & l'on ne s'en impose là-dessus qu'autant qu'on s'en veut imposer. Mais les exemples du très-bon & du très-beau sont plus rares & moins connus, il les faut aller chercher loin de nous. La vanité, mesurant les forces de la nature sur notre foiblesse, nous fait regarder comme chimérique les qualités que nous ne sentons pas en nous-mêmes, la paresse & le vice s'appuyent sur cette prétendue impossibilité, & ce qu'on

ne voit pas tous les jours ; l'homme foible prétend qu'on ne le voit jamais. C'est cette erreur qu'il faut détruire. Ce sont ces grands objets qu'il faut s'accoutumer à sentir & à voir, afin de s'ôter tout prétexte de ne les pas imiter. L'ame s'éleve, le cœur s'enflamme à la contemplation de ces divins modeles ; à force de les considérer, on cherche à leur devenir semblable, & l'on ne souffre plus rien de médiocre sans un dégoût mortel.

ÉTUDE DU MONDE.

L'ÉTUDE du monde est remplie de difficultés, & il est difficile de savoir quelle place il faut occuper pour le bien connoître. Le philosophe en est trop loin, l'homme du monde en est trop près. L'un voit trop pour pouvoir réfléchir, l'autre trop peu pour juger du tableau total. Chaque objet qui frappe le philosophe, il le considere à part ; & n'en pouvant discerner ni les liaisons ni les rapports avec d'autres objets qui sont hors de sa portée, il ne le voit jamais à sa place & n'en sent ni la raison ni les vrais effets. L'homme du monde voit tout, & n'a le temps de penser à rien. La mobilité des objets ne lui permet que de les appercevoir & non de les observer ; ils s'effacent mutuellement avec rapidité, & il ne lui reste du tout que des impressions confuses qui ressemblent au cahos.

On ne peut pas non plus voir & méditer alternativement, parce que le spectacle exige une continuité d'attention qui interrompt la réflexion. Un homme qui voudroit diviser son

temps par intervalles entre le monde & la solitude, toujours agité dans sa retraite & toujours étranger dans le monde, ne seroit bien nulle part. Il n'y auroit d'autre moyen que de partager sa vie entiere en deux grandes espaces, l'une pour voir, l'autre pour réfléchir: mais cela même est presque impossible : car la raison n'est pas un meuble qu'on pose & qu'on reprenne à son gré; & quiconque a pu vivre dix ans sans penser, ne pensera de sa vie.

C'est encore une folie de vouloir étudier le monde en simple spectateur. Celui qui ne prétend qu'observer n'observe rien, parce qu'étant inutile dans les affaires & importun dans les plaisirs, il n'est admis nulle part. On ne voit agir les autres qu'autant qu'on agit soi-même; dans l'école du monde comme dans celle de l'amour, il faut commencer par pratiquer ce qu'on veut apprendre.

ÉTUDE DES SCIENCES.

PARMI tant d'admirables méthodes pour abréger l'Etude des Sciences, nous aurions grand besoin que quelqu'un nous en donnât une pour les apprendre avec effort.

Plus nos outils sont ingénieux, plus nos organes deviennent grossiers & mal-a-droits : à force de rassembler des machines autour de nous, nous n'en trouvons plus en nous-mêmes.

SCIENCES ET ARTS.

L'Esprit a ses besoins ainsi que le corps. Ceux-ci sont les fondemens de la société, les autres en font l'agrément.

Le besoin éleva les trônes; les Sciences & les Arts les ont affermis.

Puissances de la terre, aimez les talens, & protégez ceux qui les cultivent. Peuples policés, cultivez-les; heureux esclaves, vous leur devez ce goût délicat & fin dont vous vous piquez, cette douceur de caractere & cette urbanité de mœurs qui rendent parmi vous le commerce si liant & si facile; en un mot, les apparences de toutes les vertus sans en avoir aucune.

Il y a des ames lâches & pusillanimes qui n'ont ni feu, ni chaleur, & qui ne sont douces que par indifférence pour le bien & pour le mal. Telle est la douceur qu'inspire aux peuples le goûts des Letres.

Plus l'intérieur se corrompt, & plus l'extérieur se compose: c'est ainsi que la culture des Lettres engendre insensiblement la politesse.

Que de dangers! que de fausses routes dans l'investigation des Sciences! par combien d'erreurs mille fois plus dangereuses que la vérité n'est utile, ne faut-il point passer pour arriver à elles? Le désavantage est visible; car le faux est susceptible d'une infinité de combinaisons; mais la vérité n'a qu'une maniere d'etre.

C'est un grand mal, que l'abus du temps. D'autres maux pires encore suivent les Lettres

& les Arts. Tel eſt le luxe : né comme eux de l'oiſiveté & de la vanité des hommes, le luxe va rarement ſans les Sciences & les Arts, & jamais ils ne vont ſans lui.

Quand les hommes innocens & vertueux aimoient à avoir les Dieux pour témoins de leurs actions, ils habitoient enſemble ſous les mêmes cabanes ; mais bientôt devenus méchans, ils ſe laſſerent de ces incommodes ſpectateurs, & les reléguerent dans des Temples magnifiques. Ils les en chaſſerent enfin pour s'y établir eux-memes, ou du moins les Temples des Dieux ne ſe diſtinguerent plus des maiſons des Citoyens. Ce fut alors le comble de la dépravation ; & les vices ne furent jamais pouſſés plus loin que quand on les vit, pour ainſi dire, ſoutenus à l'entrée des Palais des Grands ſur des colonnes de marbre, & gravés ſur des chapitaux corinthiens.

O Fabricius ! qu'eût penſé votre grande ame, ſi pour votre malheur, rappellé à la vie, vous euſſiez vu la face pompeuſe de cette Rome ſauvée par votre bras, & que votre nom reſpectable avoit plus illuſtrée que toutes ſes conquêtes ? « Dieux ! euſſi z-» vous dit, que ſont devenus ces toîts de » chaume & ces foyers ruſtiques qu'habitoient » jadis la modération & la vertu ? Quelle » ſplendeur funeſte a ſuccédé à la ſimplicité » Romaine ? Quel eſt le langage étranger ? » Quelles ſont ces mœurs efféminées ? Que » ſignifient ces ſtatues, ces tableaux, ces » édifices ? Inſenſés, qu'avez-vous fait ? » Vous, les maîtres des Nations, vous vous » êtes rendus les eſclaves des hommes fri-» voles que vous avez vaincus ? Ce ſont des » Rhéteurs qui vous gouvernent ! c'eſt pour

» enrichir des Architectes, des Peintres;
» des Statuaires & des Histrions, que vous
» avez arrosé de votre sang la Grece &
» l'Asie! les dépouilles de Carthage sont la
» proie d'un joueur de flûte! Romains,
» hatez vous de renverser ces amphithéatres;
» brisez ces marbres, brulez ces tableaux,
» chassez ces esclaves qui vous subjuguent,
» & dont les funestes arts vous corrompent.
» Que d'autres mains s'illustrent par de vains
» talens : le seul talent digne de Rome est
» celui de conquérir le monde & d'y faire
» régner la vertu. Quand Cynéas prit notre
» Sénat pour une assemblée de Rois, il ne
» fut ébloui, ni par une pompe vaine, ni
» par une élégance recherchée, Il n'y enten-
» dit point cette éloquence frivole, l'étude &
» le charme des hommes futiles. Que vit donc
» Cynéas de si majestueux ? O citoyens! il
» vit un spectacle que ne donneront jamais
» vos richesses ni tous vos arts; le plus beau
» spectacle qui ait jamais paru sous le Ciel,
» l'assemblée de deux cens hommes vertueux,
» dignes de commander à Rome, & de gou-
» verner la terre. »

Le goût des Lettres & des beaux Arts anéantit l'amour de nos premiers devoirs & de la véritable gloire Quand une fois les talens ont envahi les honneurs dus à la vertu, chacun veut être un homme agréable, & nul ne se soucie d'ètre un homme de bien. De-là il naît encore cette autre inconséquence, qu'on ne récompense dans les hommes que les qualités qui ne dépendent pas d'eux; car nos talens naissent avec nous, nos vertus seules nous appartiennent.

Le goût de la philosophie relâche tous les

les liens d'estime & de bienveillance, qui attachent les hommes à la société; & c'est peut-être le plus dangereux des maux qu'elle engendre. Le charme de l'étude rend bientôt insipide tout autre attachement. De plus, à force de réfléchir sur l'humanité, à force d'observer les hommes, le Philosophe apprend à les apprécier selon leur valeur, & il est difficile d'avoir bien de l'affection pour ce qu'on méprise. Bientôt il réunit en sa personne tout l'intérêt que les hommes vertueux partagent avec leurs semblables : son mépris pour les autres tourne au profit de son orgueil; son amour propre augmente en même proportion que son indifférence pour le reste de l'univers. La famille, la patrie, deviennent pour lui des mots vuides de sens : il n'est ni parent, ni citoyen, ni homme; il est Philosophe.

En même temps que la culture des Sciences retire en quelque sorte de la presse le cœur du philosophe, elle y engage en un autre sens celui de l'homme de Lettres, & toujours avec un égal préjudice pour la vertu. Tout homme qui s'occupe de talens agréables veut plaire, être admiré; & il veut être admiré plus qu'un autre. Les applaudissemens publics appartiennent à lui seul : je dirois qu'il fait tout pour les obtenir, s'il ne faisoit encore plus pour en priver ses concurrens. De là naissent d'un côté, les rafinemens du goût & de la politesse, vile & basse flatterie, soins séducteurs, insidieux, puériles, qui, à la longue, rapetissent l'ame, & corrompent le cœur; & de l'autre les jalousies, les rivalités, les haines d'artistes si renommées, la perfide calomnie, la four-

berie, la trahiſon, & tout ce que le vice a de plus lâche & de plus odieux. Si le Philoſophe mépriſe les hommes, l'Artiſte s'en fait bientôt mépriſer, & tous deux concourent enfin à les rendre mépriſables.

La Science n'eſt point faite pour l'homme en général. Il s'égare ſans ceſſe dans ſa recherche ; & s'il l'obtient quelquefois, ce n'eſt preſque jamais qu'à ſon préjudice. Il eſt né pour agir & penſer, & non pour réfléchir. La réflexion ne ſert qu'à le rendre malheureux, ſans le rendre meilleur ni plus ſage : elle lui fait regretter les biens paſſés, & l'empêche de jouir du préſent : elle lui préſente l'avenir heureux pour le ſéduire par l'imagination, & le tourmenter par les déſirs ; & l'avenir malheureux pour le lui faire ſentir d'avance. L'étude corrompt ſes mœurs, altere ſa ſanté, détruit ſon tempérament, & gâte ſouvent ſa raiſon : ſi elle lui apprenoit quelque choſe, je le trouverois encore fort mal dédommagé.

J'avoue qu'il y a quelques génies ſublimes qui ſavent pénétrer à travers des voiles dont la vérité s'enveloppe, quelques ames privilégiées, capables de réſiſter à la bêtiſe de la vanité, à la baſſe jalouſie & aux autres paſſions qu'engendre le goût des Lettres. Le petit nombre de ceux qui ont le bonheur de réunir ces qualités, eſt la lumiere & l'honneur du genre humain ; c'eſt à eux ſeuls qu'il convient pour le bien de tous, de s'exercer à l'étude ; & cette exception même confirme la regle : car ſi tous les hommes étoient des Socrate, la Science alors ne leur ſeroit pas nuiſible ; mais ils n'auront aucun beſoin d'elle.

Les mêmes caufes qui ont corrompu les peuples, fervent quelquefois à prévenir une plus grande corruption : c'eft ainfi que celui, qui s'eft gâté le tempérament par un ufage indifcret de la Médecine, eft forcé de recourir encore aux Médecins pour fe conferver envie; & c'eft ainfi que les Arts & les Sciences, après avoir fait éclore les vices, font néceffaires pour les empêcher de fe tourner en crimes ; ils les couvrent au moins d'un vernis qui ne permet pas au poifon de s'exhaler auffi librement. Elles détruifent la vertu, mais elles en laiffent le fimulacre public, qui eft toujours une belle chofe. Elles introduifent à fa place la politeffe & les bienféances ; à la crainte de paroître méchant, elles fubftituent celle de paroître ridicule.

TALENT.

LA Nature femble avoir partagé des Talens divers aux hommes pour leur donner à chacun leur emploi, fans égard à la condition dans laquelle ils font nés.

Il y a deux chofes à confidérer avant le Talent, favoir, les mœurs & la félicité. L'homme eft un être trop noble pour devoir fervir fimplement d'inftrument à d'autres ; & l'on ne doit point l'employer à ce qui leur convient fans confulter auffi ce qui lui convient à lui-même, car les hommes ne font pas faits pour les places, mais les places font faites pour eux ; & pour diftribuer convenablement les chofes, il ne faut pas tant chercher dans leur partage l'emploi auquel chaque homme eft le

plus propre, que celui qui eſt le plus propre à chaque homme, pour le rendre bon & heureux autant qu'il eſt poſſible. Il n'eſt jamais permis de détériorer une ame humaine pour l'avantage des autres, ni de faire un ſcélérat pour le ſervice des honnêtes gens.

Pour ſuivre ſon Talent il faut le connoître. Eſt-ce une choſe aiſée de diſcerner toujours les Talens des hommes, & à l'âge où l'on prend un parti, ſi l'on a tant de peine à bien connoître ceux des enfans qu'on a le mieux obſervés, comment celui dont l'éducation aura été négligée, ſaura-t-il de lui-même diſtinguer les ſiens ? Rien n'eſt plus équivoque que les ſignes d'inclination qu'on donne dès l'enfance ; l'eſprit imitateur y a ſouvent plus de part que le Talent ; ils dépendent plutôt d'une rencontre fortuite que d'un penchant décidé, & le penchant même n'annonce pas toujours la diſpoſition.

Le vrai Talent, le vrai génie a une certaine ſimplicité qui le rend moins inquiet, moins remuant, moins prompt à ſe montrer qu'un apparent & faux Talent qu'on prend pour véritable, & qui n'eſt qu'une vaine ardeur de briller, ſans moyens pour y réuſſir. Tel entend un tambour & veut être un Général ; un autre voit bâtir & ſe croit Architecte.

On n'a des Talens que pour s'élever, perſonne n'en a pour deſcendre ; eſt-ce bien là l'ordre de la Nature ?

Quand chacun connoîtroit ſon Talent, & voudroit le ſuivre, combien le pourroient ? Combien ſurmonteroient d'injuſtes obſtacles ? Combien vaincroient d'indignes concurrens ? Celui qui ſent ſa foibleſſe appelle à

ſon ſecours le manege & la brigue, que l'autre plus sûr de lui dédaigne.

Tant d'établiſſement en faveur des arts ne font que leur nuire. En multipliant indiſcretement les ſujets, on les confond ; le vrai mérite reſte étouffé dans la foule, & les honneurs dûs au plus habile ſont tous pour le plus intriguant.

S'il exiſtoit une ſociété où les emplois & les rangs fuſſent exactement meſurés ſur les Talens & le mérite perſonnel, chacun pourroit aſpirer à la place qu'il ſauroit le mieux remplir ; mais il faut ſe conduire par des régles plus sûres & renoncer au prix des Talents, quand le plus vil de tous eſt le ſeul qui mene à la fortune.

Il eſt difficile de croire que tous les Talens divers doivent être développés ; car il faudroit pour cela que le nombre de ceux qui les poſſédent fût exactement proportionné aux beſoins de la ſociété, & ſi l'on ne laiſſoit au travail de la terre que ceux qui ont éminemment le Talent de l'Agriculture, ou qu'on élevât à ce travail tous ceux qui ſont plus propres à un autre, il ne reſteroit pas aſſez de laboureurs pour la cultiver & nous faire vivre.

Les Talens des hommes ſont comme les vertus des drogues que la nature nous donne pour guérir nos maux, quoique ſon intention ſoit que nous n'en ayons pas beſoin. Il y a des plantes qui nous empoiſonnent, des animaux qui nous dévorent, des Talens qui nous ſont pernicieux. S'il falloit toujours employer chaque choſe ſelon ſes principales propriétés, peut-être feroit-on moins de bien que de mal aux hommes.

Les peuples bons & ſimples n'ont pas beſoin de tant de Talens ; ils ſe ſoutiennent mieux par leur ſimplicité, que les autres par toute leur induſtrie. Mais à meſure qu'ils ſe corrompent, leurs Talens ſe développent comme pour ſervir de ſupplément aux vertus qu'ils perdent ; & pour forcer les méchans eux-mêmes d'être utiles en dépit d'eux.

GOUT.

LE bon n'eſt que le beau mis en action ; l'un tient intimement à l'autre, & ils ont tous deux une ſource commune dans la nature bien ordonnée. Il s'enſuit que le Goût ſe perfectionne par les mêmes moyens que la ſageſſe, & qu'une ame bien touchée des charmes de la vertu doit à proportion être auſſi ſenſible à tous les genres de beautés.

On s'exerce à voir comme à ſentir, ou plutôt une vue exquiſe n'eſt qu'un ſentiment délicat & fin. C'eſt ainſi qu'un Peintre, à l'aſpect d'un beau payſage, ou devant un beau tableau, s'extaſie à des objets qui ne ſont pas même remarqués d'un ſpectateur vulgaire. Combien de choſes qu'on n'apperçoit que par ſentiment, & dont il eſt impoſſible de rendre raiſon ? Combien de ces je ne ſais quoi qui reviennent ſi fréquemment, & dont le Goût ſeul décide ?

Le Goût eſt en quelque maniere le microſcope du jugement ; c'eſt lui qui met les petits objets à ſa portée, & ſes opérations com-

mencent où s'arrêtent celles du dernier. Que faut-il donc pour le cultiver ? S'exercer à voir ainsi qu'à sentir, & à juger du beau par inspection, comme du bon par sentiment.

Le luxe & le mauvais Goût sont inséparables. Par-tout où le Goût est dispendieux, il est faux.

C'est sur-tout dans le commerce des deux sexes que le Goût, bon ou mauvais prend sa forme ; sa culture est un effet nécessaire de l'objet de cette société. Mais quand la facilité de jouir attiédit le désir de plaire, le Gout doit dégénérer ; & c'est-là, ce me semble, une raison des plus sensibles pourquoi le bon Goût tient aux bonnes mœurs.

Le Goût se corrompt par une délicatesse excessive, qui rend sensible à des choses que le gros des hommes n'apperçoit pas : cette délicatesse mene à l'esprit de discussion ; car plus on subtilise les objets, plus ils se multiplient : cette subtilité rend le tact plus délicat & moins uniforme. Il se forme alors autant de Goûts qu'il y a de têtes. Dans les disputes sur la préférence, la philosophie & les lumieres s'étendent ; & c'est ainsi qu'on apprend à penser. Les observations fines ne peuvent guere être faites que par des gens très-répandus, attendu qu'elles frappent après tous les autres, & que les gens peu accoutumés aux sociétés nombreuses y épuisent leur attention sur les grands traits. Il n'y a, peut-être, pas à présent un lieu policé sur la terre, où le Goût général soit plus mauvais qu'à Paris. Cependant c'est dans cette Capitale que le bon Goût se cultive ; & il paroît peu de livres estimés dans l'Europe, dont l'Auteur n'ait été se former à Paris. Ceux qui

penſent qu'il ſuffit de lire les livres qui s'y font, ſe trompent ; on apprend beaucoup plus dans la converſation des Auteurs que dans leurs livres ; & les Auteurs eux-mêmes ne ſont pas ceux avec qui l'on apprend le plus. C'eſt l'eſprit de ſociété qui développe une tête penſante, & qui porte la vue auſſi loin qu'elle peut aller. Si vous avez une étincelle de génie, allez paſſer une année à Paris : bientôt vous ſerez tout ce que vous pouvez être, ou vous ne ſerez jamais rien.

IMAGINATION.

LE pouvoir immédiat des ſens eſt foible & borné : c'eſt par l'entremiſe de l'Imagination qu'ils font leurs plus grands ravages ; c'eſt elle qui prend ſoin d'irriter les déſirs, en prêtant à leurs objets encore plus d'attraits que ne leur en donnât la nature ; c'eſt elle qui découvre à l'œil avec ſcandale ce qu'il ne voit pas ſeulement comme nud, mais comme devant être habillé. Il n'y a point de vêtement ſi modeſte au travers duquel un regard enflammé par l'Imagination n'aille porter les déſirs. Une jeune Chinoiſe, avançant un bout de pied couvert & chauſſé, fera plus de ravage à Pekin que n'eût fait la plus belle fille du monde danſant toute nue au bas du Taygete.

Malheur à qui n'a plus rien à déſirer ! il perd, pour ainſi dire, tout ce qu'il poſſede. On jouit moins de ce qu'on obtient que de ce qu'on eſpere, & l'on n'eſt heureux qu'avant d'être heureux. En effet, l'homme

avide & borné, fait pour tout vouloir & peu obtenir, a reçu du Ciel une force consolante qui rapproche de lui tout ce qu'il désire, qui le soumet à son imagination, qui le lui rend présent & sensible, qui le lui livre en quelque sorte, & pour lui rendre cette imaginaire propriété plus douce, le modifie au gré de sa passion. Mais tout ce prestige disparoît devant l'objet même; rien n'embellit plus cet objet aux yeux du possesseur; on ne se figure point ce qu'on voit; l'imagination ne pare plus rien de ce qu'on possede, l'illusion cesse où commence la jouissance.

En toute chose l'habitude tue l'Imagination, il n'y a que les objets nouveaux qui la réveillent. Dans ceux que l'on voit tous les jours, ce n'est plus l'imagination qui agit, c'est la mémoire, & voilà la raison de l'axiome *ab assuetis non fit passio;* car ce n'est qu'au feu de l'imagination que les passions s'allument.

L'odorat est le sens de l'Imagination. Donnant aux nerfs un ton plus fort, il doit beaucoup agiter le cerveau; c'est pour cela qu'il ranime un moment le tempérament & l'épuise à la longue. Il a dans l'amour des effets assez connus: le doux parfum d'un cabinet de toilette n'est pas un piege aussi foible qu'on pense; & je ne sais s'il faut féliciter ou plaindre l'homme sage & peu sensible, que l'odeur des fleurs que sa maîtresse a sur le sein ne fit jamais palpiter.

Le souvenir des objets qui nous ont frappés, les idées que nous avons acquises, nous suivent dans la retraite, la peuplent, malgré nous, d'images plus séduisantes que les objets

mêmes, & rendent la solitude aussi funeste à celui qui les y porte, qu'elle est utile à celui qui s'y maintient toujours seul.

Quoique l'usage ordinaire soit d'annoncer par degrés les tristes nouvelles, il y a des imaginations fougueuses, qui, sur un mot, portent tout à l'extrême, avec lesquelles il vaut mieux suivre une route contraire & les accabler d'abord pour leur ménager ensuite des adoucissemens.

SIGNES.

Une des erreurs de notre âge est d'employer la raison trop nue, comme si les hommes n'étoient qu'esprit. En négligeant la langue des Signes qui parlent à l'imagination, l'on a perdu le plus énergique des langages. L'impression de la parole est toujours foible, & l'on parle au cœur par les yeux bien mieux que par les oreilles. En voulant tout donner au raisonnement, nous avons réduit en mots nos préceptes, nous n'avons rien mis dans les actions. La seule raison n'est point active; elle retient quelquefois, rarement elle excite, & jamais elle n'y fait rien de grand. Toujours raisonner est la manie des petits esprits. Les ames fortes ont bien un autre langage; c'est par ce langage qu'on persuade & qu'on fait agir.

Dans les siecles modernes, les hommes n'ont plus de prise les uns sur les autres que par la force & par l'intérêt; au lieu que les anciens agissoient beaucoup plus par la persuasion, par les affections de l'ame, parce

qu'ils ne négligeoient pas la langue des Signes. Toutes les conventions se passoient avec solemnité pour les rendre plus inviolables. Dans le gouvernement, l'auguste appareil de la Puissance royale en imposoit aux sujets. Des marques de dignités, un trône, un sceptre une robe de pourpre, une couronne, un bandeau, étoient pour eux des choses sacrées. Ces Signes respectés leur rendoient vénérable l'homme qu'ils envoyoient orné sans soldats, sans menaces; si-tôt qu'il parloit, il étoit obéi.

Le Clergé Romain, les a très-habilement conservés, & à son exemple, quelques Républiques, entre autre celle de Venise. Aussi le Gouvernement Vénitien, malgré la chûte de l'Etat, jouit il encore, sous l'appareil de son antique majesté, de toute l'affection, de toute l'adoration du Peuple; & après le Pape orné de sa tiare, il n'y a peut-être ni Roi, ni Potentat, ni homme au monde aussi respecté que le Doge de Venise, sans pouvoir, sans autorité, mais rendu sacré par sa pompe, & paré sous sa courone Ducale, d'une coëffe de femme. Cette cérémonie du Bucentaure, qui fait tant rire les sots, feroit verser à la populace de Venise tout son sang pour le maintien de son tyrannique Gouvernement.

Ce que les anciens ont fait avec éloquence est prodigieux, mais cette éloquence ne consistoit pas seulement en beaux discours bien arrangés, & jamais elle n'eût plus d'effet que quand l'orateur parloit le moins. Ce qu'on disoit le plus vivement ne s'exprimoit pas par des mots, mais par des Signes; on ne le disoit pas, on le montroit. L'objet qu'on expose aux yeux ébranle l'imagination

excite la curiosité, tient l'esprit dans l'attente de ce qu'on va dire, & souvent cet objet seul a tout dit. Trasibule & Tarquin coupant des têtes de pavots, Alexandre appliquant son sceau sur la bouche de son favori, Diogene marchant devant Zénon, ne parloient pas mieux que s'ils avoient fait de longs discours. Quel circuit de paroles eût aussi bien rendus les mêmes idées ? Darius, engagé dans la Scythie avec son armée, reçoit de la part du Roi des Scythes un oiseau, une grenouille, une souris, & cinq fleches. L'Ambassadeur remet son présent, & s'en retourne sans rien dire. De nos jours cet homme eût passé pour fou. Cette terrible harangue fut entendue, & Darius n'eut plus grande hâte que de regagner son pays comme il put. Substituez une lettre à ces Signes ; plus elle sera ménaçante & moins elle effrayera : ce ne sera qu'une fanfaronade dont Darius ne fait que rire.

Que d'attentions chez les Romains à la langue des Signes ! des vêtemens divers selon les âges, selon les conditions ; des toges, des sayes, des prétextes, des bulles, des laticlaves, des chaînes, des licteurs, des faisseaux, des haches, des couronnes d'or, d'herbes, de feuilles, des ovations, des triomphes, tout chez eux étoit appareil, représentation, cérémonie, & tout faisoit impression sur les cœurs des citoyens. Il importoit à l'Etat que le Peuple s'assemblât en tel lieu plutôt qu'en tel autre ; qu'il vît ou ne vît pas le Capitole ; qu'il fût ou ne fût pas tourné du côté du Sénat ; qu'il délibérât tel ou tel jour par préférence. Les accusés changeoient d'habit, les candidats en

changeoient ; les guerriers ne vantoient pas leurs exploits, ils montroient leurs blessures. A la mort de César, j'imagine un de nos orateurs voulant émouvoir le Peuple, épuiser tous les lieux communs de l'art, pour faire une pathétique description de ses plaies, de son sang, de son cadavre : Antoine, quoiqu'éloquent, ne dit point tout cela ; il fait apporter le corps. Quelle rhétorique !

IDÉES.

LA maniere de former les Idées est ce qui donne un caractere à l'esprit humain. L'esprit qui ne forme ses Idées que sur des rapports réels, est un esprit solide ; celui qui se contente de rapports apparens, est un esprit superficiel : celui qui voit les rapports tels qu'ils sont, est un esprit juste, celui qui les apprécie mal, est un esprit faux : celui qui controuve des rapports imaginaires qui n'ont ni réalité, ni apparence, est un fou ; celui qui ne compare point est un imbécille. L'habitude plus ou moins grande à comparer des Idées & à trouver des rapports, est ce qui fait dans les hommes le plus ou le moins d'esprit.

Les Idées simples ne sont que des sensations comparées. Il y a des jugemens dans les simples sensations, aussi bien que dans les sensations complexes, que j'appelle Idées simples. Dans la sensation, le jugement est purement passif, il affirme qu'on sent ce qu'on sent. Dans la perception ou l'Idée, le jugement & actif ; il rapproche, il compare, il détermine des rapports que le sens ne déter-

mine pas. Voilà toute la différence, mais elle est grande. Jamais la nature ne nous trompe; c'est toujours nous qui nous trompons.

ACCENT.

SE piquer de n'avoir point d'Accent, c'est se piquer d'ôter aux phrases leur grace & leur énergie. L'Accent est l'ame du discours; il lui donne le sentiment & la vérité. L'Accent ment moins que la parole. C'est peut-être pour cela que les gens bien élevés le craignent tant. C'est de l'usage de tout dire sur le même ton qu'est venu celui de persifler les gens sans qu'ils le sentent. A l'Accent prescrit succedent des manieres de prononcer ridicules, affectées, & sujettes à la mode, telles qu'on le remarque sur-tout dans les jeunes gens de la Cour. Cette affectation de parole & de main est ce qui rend généralement l'abord du François repoussant & désagréable aux autres Nations. Au lieu de mettre de l'Accent dans son parler, il y met de l'air. Ce n'est pas le moyen de prévenir en sa faveur.

THÉATRE.

LE mal qu'on reproche au Théatre n'est pas précisement d'inspirer des passions criminelles, mais de disposer l'ame à des sentimens trop tendres qu'on satisfait ensuite aux dépens de la vertu. Les douces émotions qu'on y ressent n'ont pas par elles-mêmes un objet déterminé; mais elles en font naître le besoin; elles ne donnent pas précisément de l'amour,

mais elles préparent à en sentir ; elles ne choisissent pas la personne qu'on doit aimer, mais elles nous forcent à faire ce choix.

Si les Héros de quelques pieces soumettent l'amour au devoir, en admirant leur force, le cœur se prête à leur foiblesse, on apprend moins à se donner leur courage qu'à se mettre dans le cas d'en avoir besoin. C'est plus d'exercice pour la vertu ; mais qui l'ose exposer à ces combats, mérite d'y succomber. L'amour, l'amour même prend son masque pour la surprendre ; il se pare de son enthousiasme ; il usurpe sa force ; il affecte son langage, & quand on s'apperçoit de l'erreur, qu'il est tard pour en revenir ! que d'hommes bien nés, séduits par ces apparences, d'Amans tendres & généreux qu'ils étoient d'abord, sont devenus par degrés de vils corrupteurs, sans mœurrs, sans respect pour la foi conjugale, sans égard pour les droits de la confiance & de l'amitié ! heureux qui fait se reconnoître au bord du précipice, & s'empêcher d'y tomber ! Est-ce au milieu d'une course rapide qu'on doit espérer de s'arrêter ? Est-ce en s'attendrissant tous les jours qu'on apprend à surmonter la tendresse ? On triomphe aisément d'un foible penchant ; mais celui qui connut le véritable amour & l'a su vaincre, ah ! pardonnons à ce mortel, s'il existe, d'oser prétendre à la vertu.

MUSIQUE.

TOUTE Musique ne peut être composée que de ces trois choses ; mélodie ou chant, harmonie ou accompagnement, mouvement ou mesure.

L'harmonie n'est qu'un accessoire éloigné dans la musique imitative ; il n'y a dans l'harmonie proprement dite aucun principe d'imitation. Elle assure, il est vrai, les intonations ; elle porte témoignage de leur justesse, & rendant les modulations plus sensibles, elle ajoute de l'énergie à l'expression & de la grace au chant ; mais c'est de la seule mélodie que sort cette puissance invincible des accens passionnés ; mais d'elle que dérive tout le pouvoir de la Musique sur l'ame ; formez les plus savantes successions d'accords sans mélange de mélodie, vous serez ennuyé au bout d'un quart-d'heure. De beaux chants sans aucune harmonie sont long-temps à l'épreuve de l'ennui. Que l'accent du sentiment anime les chants les plus simples, ils seront intéressans. Au contraire, une mélodie qui ne parle point, chante toujours mal, & la seule harmonie n'a jamais rien su dire au cœur.

L'harmonie ayant son principe dans la nature, est la même pour toutes les Nations, ou si elle a quelques différences, elles sont introduites par celles de la mélodie ; ainsi, c'est de sa mélodie seulement qu'il faut tirer le caractere particulier d'une Musique nationale, d'autant plus que le caractere étant principalement donné par la langue, le chant proprement

proprement dit, doit ressentir sa plus grande influence.

On peut concevoir des langues plus propres à la Musique les unes que les autres; on ne peut concevoir qui ne le seroient point du tout. Telle en pourroit être une qui ne seroit composée que de sons mixtes, de syllabes muettes, sourdes ou nasales, peu de voyelles sonores, beaucoup de consonnes & d'articulation. Que résulteroit-il de la Musique appliquée à une telle langue; premiérement, le défaut d'éclat dans le son des voyelles obligeroit d'en donner beaucoup à celui des notes, & parce que la langue seroit sourde, la Musique seroit criarde. En second lieu, la dureté & la fréquence des consonnes forceroit d'exclure beaucoup de mots à ne procéder sur les autres que par des intonations élémentaires, & la Musique seroit insipide & monotone, sa marche seroit encore lente & ennuyeuse par la même raison, & quand on voudroit presser un peu le mouvement, sa vîtesse ressembleroit à celle d'un corps dur & engeleux qui roule sur le pavé.

La mesure, la troisieme partie essentielle à la Musique, est à peu près à la mélodie ce que la sintaxte est au discours: c'est elle qui fait l'enchaînement des mots, qui distingue les phrases, & qui donne un sens, une liaison au tout. Toute Musique dont on ne sent point la mesure, ressemble, si la faute vient de celui qui l'exécute, à une écriture en chiffres, dont il faut nécessairement trouver la clef pour en démêler le sens; mais si en effet cette Musique n'a pas de mesure sensible, ce n'est alors qu'une collection confuse de mots pris au hasard & écrits sans suite, auxquels le lecteur ne

trouve aucun ſens, parce que l'auteur n'y en a point mis. La meſure dépend auſſi de la langue, & ſinguliérement de cet attribut de la langue qu'on appelle *Proſodie*; ceci eſt évident, car il eſt néceſſaire que la meſure ſuive les combinaïſons des breves & des longues qui ſe trouvent toujours dans une langue. Or, ſuppoſons une Nation dont la langue n'eût qu'une mauvaiſe proſodie; c'eſt-à-dire, une proſodie peu marquée ſans exactitude & ſans préciſion, que les longues & les breves n'euſſent pas entr'elles en durées & en nombres des rapports ſimples & propres à rendre le rythme agréable, exact, régulier; qu'elle eût des longues plus ou moins longues les unes que les autres, des breves plus ou moins breves, des ſyllabes ni breves ni longues, & que les différences des unes & des autres fuſſent indéterminées & preſque incommenſurables: il eſt clair que la muſique nationale étant contrainte de recevoir dans ſa meſure les irrégularités de la proſodie, n'en auroit qu'une fort vague, inégale, & très-peu ſenſible; que le récitatif ſe ſentiroit, ſur-tout, de cette irrégularité; qu'on ne ſauroit preſque comment y faire accorder les valeurs des notes & celles des ſyllabes; qu'on ſeroit contraint d'y changer la meſure à tout moment, & qu'on ne pourroit jamais y rendre les vers dans un rythme exact & cadencé; que même dans les airs meſurés tous les mouvemens ſeroient peu naturels, & ſans préciſion.

ASSEMBLÉES DE DANSE.

JE n'ai jamais bien conçu pourquoi l'on s'effarouche si fort de la Danse & des Assemblées qu'elle occasione, comme s'il y avoit plus de mal à danser qu'à chanter, que chacun de ses amusemens ne fût pas également une inspiration de la nature, & que ce fût un crime de s'égayer en commun par une récréation innocente & honnête. Pour moi, je pense, au contraire, que toutes les fois qu'il y a concours des deux sexes, tout divertissement public devient innocent par cela même qu'il est public, au lieu que l'occupation la plus louable est suspecte dans le tête-à-tête. L'homme & la femme sont destinés l'un pour l'autre, la fin de la nature est qu'ils soient unis par le mariage. Toute fausse religion combat la nature, la nôtre seule qui la suit & la rectifie annonce une institution divine & convenable à l'homme. Elle ne doit donc point ajouter sur le mariage, aux embarras de l'ordre civil, des difficultés que l'Evangile ne prescrit pas, & qui sont contraires à l'esprit du Christianisme. Mais qu'on me dise où de jeunes personnes à marier auront occasion de prendre du goût l'une pour l'autre, & de se voir avec plus de décence & de circonspection que dans une assemblée, où les yeux du public incessamment tournés sur elles les forcent à s'observer avec le plus grand soin? Eh! quoi, Dieu est-il offensé par un exercice agréable & salutaire, convenable à la vivacité de la jeunesse, qui consiste à se présenter l'un à l'autre avec grace & bienséance, & auquel le spectateur impose

une gravité dont personne n'oseroit sortir ? Peut-on imaginer un moyen plus honnête de ne tromper personne au moins quant à la figure, & de se montrer avec les agrémens & les défauts qu'on peut avoir aux gens qui ont intérêt de nous bien connoître avant de s'obliger à nous aimer ? Le devoir de se chérir réciproquement n'emporte-t-il pas celui de se plaire, & n'est-ce pas un soin digne de deux personnes vertueuses & chrétiennes qui songent à s'unir, de préparer ainsi leurs cœurs à l'amour mutuel que Dieu leur impose ?

Qu'arrive-t-il dans ces lieux où regne une éternelle contrainte, où l'on punit comme un crime la plus innocente gaieté, où les jeunes gens des deux sexes n'osent jamais s'assembler en public, & où l'indiscrete sévérité d'un Pasteur ne fait precher au nom de Dieu qu'une gêne servile, & la tristesse & l'ennui ? On élude une tyrannie insuportable que la nature & la raison désavouent. Aux plaisirs permis dont on prive une jeunesse enjouée & folatre, elle en substitue de plus dangereux. Les tête-à-tête adroitement concertés prennent la place des Assemblées publiques. A force de se cacher, comme si l'on étoit coupable, on est tenté de le devenir. L'innocente joie aime à s'évaporer au grand jour, mais le vice est ami des ténebres, & jamais l'innocence & le mystere n'habiterent longtemps ensemble.

DESSIN.

POUR rendre heureusement un Dessin, l'Artiste ne doit pas le voir tel qu'il sera sur son papier, mais tel qu'il est dans la nature. Le crayon ne distingue pas une blonde d'une brune, mais l'imagination qui le guide doit les distinguer. Le burin marque mal les clairs & les ombres, si le Graveur n'imagine aussi les couleurs. De même dans les figures en mouvement, il faut voir ce qui précede & ce qui suit, & donner au temps de l'action une certaine latitude; sans quoi l'on ne saisira jamais bien l'unité du moment qu'il faut exprimer. L'habileté de l'Artiste consiste à faire imaginer au spectateur beaucoup de choses qui ne sont pas sur la planche; & cela dépend d'un heureux choix de circonstances, dont celles qu'il rend font supposer celles qu'il ne rend pas.

CONVERSATION, POLITESSE, ART DE TENIR MAISON.

LE grand caquet vient nécessairement, ou de la prétention à l'esprit, ou du prix qu'on donne à des bagatelles, dont on croit sottement que les autres font autant de cas que nous. Celui qui connoît assez de choses, pour donner à tous leur véri-

table prix, ne parle jamais trop ; car il sait apprécier aussi l'attention qu'on lui donne, & l'intérêt qu'on peut prendre à ses discours. Généralement les gens qui savent peu, parlent beaucoup, & les gens qui savent beaucoup parlent peu : il est simple qu'un ignorant trouve important tout ce qu'il sait, & le dise à tout le monde. Mais un homme instruit, n'ouvre pas aisément son répertoire ! il y auroit trop à dire, & il voit encore plus à dire après lui, il se tait.

Le talent de parler tient le premier rang dans l'art de plaire ; c'est par lui seul qu'on peut ajouter de nouveaux charmes à ceux auxquels l'habitude accoutume les sens. C'est l'esprit, qui non-seulement vivifie le corps, mais qui le renouvelle en quelque sorte ; c'est par la succession des sentimens & des idées qu'il anime & varie la phisionomie ; & c'est par les discours qu'il inspire, que l'attention, tenue en haleine, soutient long-temps le même intérêt sur le même objet.

Le ton de la bonne conversation est coulant & naturel ; il n'est ni pesant, ni frivole ; il est savant sans pédanterie, gai sans tumulte, poli sans affectation, galant sans fadeur, badin sans équivoque. Ce ne sont ni des dissertations, ni des épigrammes ; on y raisonne sans argumenter ; on y plaisante sans jeux de mots ; on y associe avec art l'esprit & la raison, les maximes & les saillies, l'ingénieuse raillerie & la morale austere. On y parle de tout pour que chacun ait quelque chose à dire ; on n'approfondit point les questions de peur d'ennuyer : on les propose comme en passant, on les traite avec rapidité, la précision

mene à l'élégance; chacun dit son avis, & l'appuie en peu de mots; nul n'attaque avec chaleur celui d'autrui; nul ne défend opiniâtrément le sien; on dispute pour s'éclairer, on s'apprête avant la dispute, chacun s'instruit, chacun s'amuse, tous s'en vont contents: & le sage même peut rapporter de ces entretiens des sujets dignes d'être médités en silence.

L'honnête intérêt de l'humanité, l'épanchement simple & touchant d'une ame franche, ont un langage bien différent des fausses démonstrations de la politesse & des dehors trompeurs que l'usage du monde exige. Il est bien à craindre que celui qui, dès la premiere vue, vous traite comme un ami de vingt ans, ne vous traite au bout de vingt ans comme un inconnu, si vous avez quelque service important à lui demander. Quand on voit des hommes dissipés prendre un intérêt si tendre à tant de gens, on présume volontiers qu'ils n'en prennent à personne.

En général, la politesse des hommes est plus officieuse, celle des femmes plus caressante.

J'entre dans des maisons ouvertes, dont le maître & la maîtresse font conjointement les honneurs. Tous deux ont eu la même éducation, tous deux sont d'une égale politesse, tous deux également pourvus de goût & d'esprit, tous deux animés du même désir de recevoir le monde, & de renvoyer chacun content d'eux Le mari n'omet aucun soin pour être attentif à tout: il va, vient, fait la ronde & se donne mille peines; il voudroit être tout attention. La femme reste à sa place; un petit cercle se rassemble au-

tour d'elle, & ſemble lui cacher le reſte de l'aſſemblée; cependant il ne s'y paſſe rien qu'elle n'apperçoive, il n'en ſort perſonne à qui elle n'ait parlé; elle n'a rien omis de ce qui pouvoit intéreſſer tout le monde, elle n'a rien dit à chacun qui ne lui fût agréable, & ſans rien troubler à l'ordre, le moindre de la compagnie n'eſt pas plus oublié que le premier. On eſt ſervi, l'on ſe met à table; l'homme, inſtruit des gens qui ſe conviennent, les placera ſelon ce qu'il ſait; la femme ſans rien ſavoir ne s'y trompera pas. Elle aura déjà lu dans les yeux, dans le maintien, toutes les convenances, & chacun ſe trouvera placé comme il veut l'être. Je ne dis pas qu'au ſervice perſonne n'eſt oublié. Le maître de la maiſon en faiſant la ronde aura pu n'oublier perſonne: mais la femme devine ce qu'on regarde avec plaiſir & en offre; en parlant à ſon voiſin elle a l'œil au bout de la table; elle diſcerne qui ne mange point, parce qu'il n'a pas faim; & celui qui n'oſe ſe ſervir ou demander, parce qu'il eſt mal-à-droit ou timide. En ſortant de table, chacun croit qu'elle n'a ſongé qu'à lui, tous ne penſent pas qu'elle ait eu le temps de manger un ſeul morceau: mais la vérité eſt qu'elle a mangé plus que perſonne. Quand tout le monde eſt parti, l'on parle de ce qui s'eſt paſſé. L'homme rapporte ce qu'on lui a dit, qu'ont dit & fait ceux avec leſquels il s'eſt entretenu. Si ce n'eſt pas toujours là-deſſus que la femme eſt la plus exacte, en revanche elle a vu ce qui s'eſt dit tout bas à l'autre bout de la ſalle; elle ſait ce qu'un tel a penſé, à quoi tendoit tel propos ou

tel geste ; il s'est fait à peine un mouvement expressif, qu'elle n'ait l'interprétation toute prête, & presque toujours conforme à la vérité.

MAITRES, DOMESTIQUES.

TOUTE maison bien ordonnée est l'image de l'ame du Maître. Les lambris dorés, le luxe & la magnificence n'annoncent que la vanité de celui qui les étale, au lieu que partout où vous verrez régner la regle sans tristesse, la paix sans esclavage, l'abondance sans profusion, dites avec confiance ; c'est un être heureux qui commande ici.

Un pere de famille qui se plaît dans sa maison, a pour prix des soins continuels qu'il s'y donne, la continuelle jouissance des plus doux sentiments de la nature. Seul entre tous les mortels, il est maître de sa propre félicité, parce qu'il est heureux comme Dieu même, sans rien désirer de plus que ce dont il jouit : comme cet être immense il ne songe pas à amplifier ses possessions, mais à les rendre véritablement siennes par les relations les plus parfaites & la direction la mieux entendue : s'il ne s'enrichit pas par de nouvelles acquisions, il s'enrichit en possédant mieux ce qu'il a. Il ne jouissoit que du revenu de ses terres, il jouit encore de ses terres mêmes en présidant à leur culture & les parcourant sans cesse : son Domestique lui étoit étranger ; il en fait son bien, son enfant, il se l'apptoprie. Il n'avoit droit que sur les actions, il s'en donne encore sur

les volontés. Il n'étoit maître qu'à prix d'argent, il le devient par l'empire ſacré de l'eſtime & des bienfaits.

C'eſt une grande erreur dans l'économie domeſtique, ainſi que dans la vie civile, de vouloir combattre un vice par un autre, ou former entre eux une ſorte d'equilibre, comme ſi ce qui ſape les fondements de l'ordre pouvoit jamais ſervir à l'établir; on ne fait par cette mauvaiſe police que réunir enfin tous les inconvénients. Les vices tolérés dans une maiſon n'y regnent pas ſeuls; laiſſez-en germer un, mille viendront à ſa ſuite.

Dans une maiſon où le Maître eſt ſincérement chéri & reſpecté, tous ſes Domeſtiques ſe regardant comme léſés par des pertes qui le laiſſeroient moins en état de récompenſer un bon Serviteur, ſont également incapables de ſouffrir en ſilence le tort que l'un d'eux voudroit lui faire. C'eſt une police bien ſublime que celle qui ſait transformer ainſi le vil métier d'accuſateur en une fonction de zele, d'intégrité, de courage, auſſi noble ou du moins auſſi louable qu'elle l'étoit chez les Romains.

Le précepte de couvrir les fautes de ſon prochain ne ſe rapporte qu'à celles qui ne font de tort à perſonne; une injuſtice qu'on voit, qu'on tait & qui bleſſe un tiers, on la commet ſoi-même; & comme ce n'eſt que le ſentiment de nos propres défauts qui nous oblige à pardonner ceux d'autrui, nul n'aime à tolérer les fripons, s'il n'eſt fripon lui-même. Ces principes, vrais en général d'homme à homme, ſont bien plus rigoureux encore dans la relation étroite du Serviteur au Maître.

Que penser de ces Maîtres indifférents à tout hors à leur intérêt, qui ne veulent qu'être bien servis, sans s'embarrasser au surplus de ce que font leurs gens. Ceux qui ne veulent qu'être bien servis ne sauroient l'être trop long-temps. Les liaisons trop intimes entre les deux sexes ne produisent jamais que du mal. C'est des conciliabules qui se tiennent chez les Femmes-de-chambre que sortent la plupart des désordres d'un ménage. L'accord des hommes entre eux ni des femmes entre elles n'est pas assez sûr pour tirer à conséquence. Mais c'est toujours entre hommes & femmes que s'établissent ces secrets monopoles qui ruinent à la longue les familles les plus opulentes.

L'insolence des Domestiques annonce plutôt un Maître vicieux que foible ; car rien ne leur donne autant d'audace que la connoissance de ses vices, & tous ceux qu'ils découvrent en lui, font à leurs yeux autant de dispenses d'obéir à un homme qu'ils ne sauroient plus respecter.

Les Valets imitent les Maîtres, & les imitant grossiérement, ils rendent sensibles dans leur conduite les défauts que le vernis de l'éducation cache mieux dans les autres.

Quand celui qui ne s'embarrasse pas d'être méprisé & haï de ses gens, s'en croit pourtant bien servi, c'est qu'il se contente de ce qu'il voit & d'une exactitude apparente, sans tenir compte de mille maux secrets qu'on lui fait incessamment, & dont il n'apperçoit jamais la source. Mais où est l'homme assez dépourvu d'honneur pour pouvoir supporter les dédains de tout ce qui l'environne ? Où est la femme assez perdue pour n'être plus sensible aux outrages ? Combien dans Paris & dans Londres,

de Dames se croient fort honorées, qui fondroient en larmes si elles entendoient ce qu'on dit d'elles dans leur anti-chambre ? Heureusement pour leur repos elles se rassurent en prenant ces argus pour des imbéciles, & se flatant qu'ils ne voient rien de ce qu'elles ne daignent pas leur cacher. Aussi dans leur mutine obéissance ne leur cachent-ils guere à leur tour le mépris qu'ils ont pour elles. Maîtres & Valets sentent mutuellement que ce n'est pas la peine de se faire estimer les uns des autres.

En toute chose, l'exemple des Maîtres est plus fort que l'autorité, & il n'est pas naturel que leurs Domestiques veuillent être plus honnêtes gens qu'eux.

Si on examine de près la police des grandes maisons, on voit clairement qu'il est impossible à un Maître qui a vingt Domestiques de venir jamais à bout de savoir s'il y a parmi eux un honnête homme, & de ne prendre pas pour tel le plus méchant fripon de tous. Cela seul pourroit dégoûter d'être au nombre des riches. Un des plus doux plaisir de la vie, le plaisir de la confiance & de l'estime est perdu pour ces malheureux : ils achetent bien cher tout leur or.

CAMPAGNE.

LE travail de la campagne eſt agréable à conſidérer, & n'a rien d'aſſez pénible en lui-même pour émouvoir à compaſſion. L'objet de l'utilité publique & privée le rend intéreſſant : & puis, c'eſt la premiere vocation de l'homme, il rappelle à l'eſprit une idée agréable, & au cœur tous les charmes de l'âge d'or. L'imagination ne reſte point froide à l'aſpect du labourage & des moiſſons. La ſimplicité de la vie paſtorale & champêtre a toujours quelque choſe qui touche. Qu'on regarde les prés couverts de gens qui fanent & chantent, & des troupeaux épars dans l'éloignement : inſenſiblement on ſe ſent attendri ſans ſavoir pourquoi. Ainſi quelquefois encore la voix de la nature amollit nos cœurs farouches, & quoiqu'on l'entende avec un regret inutile, elle eſt ſi douce qu'on ne l'entend jamais ſans plaiſir.

Les Gens de Ville ne ſavent pas aimer la Campagne ; ils ne ſavent pas même y être : à peine quand ils y ſont ſavent-ils ce qu'on y fait. Ils en dédaignent les travaux, les plaiſirs, ils les ignorent ; ils ſont chez eux comme en pays étranger, faut-il s'étonner s'ils s'y déplaiſent !

O temps de l'amour & de l'innocence, où les femmes étoient tendres & modeſtes, où les hommes étoient ſimples & vivoient contens ! O Rachel ! fille charmante & ſi conſtamment aimée, heureux celui qui, pour

t'obtenir, ne regretta pas quatorze ans d'esclavage! O douce éleve de Noëmi, heureux le bon vieillard dont tu réchauffois les pieds & le cœur! Non, jamais la beauté ne regne avec plus d'empire qu'au milieu des soins champêtres. C'est-là que les graces sont sur leur trône, que la simplicité les pare, que la gaieté les anime, & qu'il faut les adorer malgré soi.

C'est une impression générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils ne l'observent pas tous, que sur les hautes montagnes où l'air est pur & subtil, on se sent plus de facilité dans la respiration, plus de légereté dans le corps, plus de sérénité dans l'esprit, les plaisirs y sont moins ardens, les passions plus modérées. Les méditations y prennent je ne sais quel caractere grand & sublime, proportionné aux objets qui nous frappent, je ne sais quelle volupté tranquille qui n'a rien d'âcre & de sensuel. Il semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour des hommes on y laisse tous les sentimens bas & terrestres, qu'à mesure qu'on approche des régions éthérées, l'ame contracte quelque chose de leur inaltérable pureté. On y est grave sans mélancolie, paisible sans indolence, content d'être & de penser: tous les désirs trop vifs s'émoussent; ils perdent cette pointe aiguë qui les rend douloureux, ils ne laissent au fond du cœur qu'une émotion légere & douce; & c'est ainsi qu'un heureux climat fait servir à la félicité de l'homme les passions qui font ailleurs son tourment. Je doute qu'aucune agitation violente, aucune maladie de vapeur, pût tenir contre un pareil séjour prolongé, & je suis surpris que des bains de l'air salutaire & bienfaisant des

montagnes ne ſoient pas un des grands remedes de la Médecine & de la Morale.

TABLEAU DU LEVER DU SOLEIL.

TRANSPORTONS - NOUS ſur un lieu élevé avant que le ſoleil ſe leve. On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au devant de lui. L'incendie augmente, l'Orient paroît tout en flammes : à leur éclat on attend l'Aſtre long-temps avant qu'il ſe montre : à chaque inſtant on croit le voir paroître, on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair & remplit auſſitôt tout l'eſpace : le voile des ténebres s'efface & tombe : l'homme reconnoît ſon ſéjour & le trouve embelli. La verdure a pris durant la nuit une vigueur nouvelle : le jour naiſſant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant rézeau de roſée, qui réfléchit à l'œil la lumiere & les couleurs. Les oiſeaux en chœur ſe réuniſſent & ſaluent de concert le pere de la vie ; en ce moment pas un ſeul ne ſe tait. Leur gazouillement foible encore, eſt plus lent & plus doux que dans le reſte de la journée, il ſe ſent de la langueur d'un paiſible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux ſens une impreſſion de fraîcheur qui ſemble pénétrer juſqu'à l'ame. Il y a là une demi-heure d'enchantement auquel nul homme ne réſiſte : un ſpectacle ſi grand, ſi beau, ſi délicieux n'en laiſſe aucun de ſang froid.

HISTOIRE.

UN des grands vices de l'Hiſtoire eſt qu'elle peint beaucoup plus les hommes par leurs mauvais côtés que par les bons ; comme elle n'eſt intéreſſante que par les révolutions, les cataſtrophes ; tant qu'un peuple croît & proſpere dans le calme d'un paiſible gouvernement, elle n'en dit rien ; elle ne commence à en parler que quand, ne pouvant plus ſe ſuffire à lui-même, il prend part aux affaires de ſes voiſins, ou les laiſſe prendre part aux ſiennes ? elle ne l'illuſtre que quand il eſt déjà ſur ſon déclin : toutes nos Hiſtoires commencent où elles devroient finir. Nous avons fort exactement celle des peuples qui ſe détruiſent, ce qui nous manque eſt celle des peuples qui ſe multiplient, ils ſont aſſez heureux & aſſez ſages pour qu'elle n'ait rien à dire d'eux : & en effet, nous voyons, même de nos jours, que les Gouvernements qui ſe conduiſent le mieux, ſont ceux dont on parle le moins.

Il s'en faut bien que les faits décrits dans l'Hiſtoire, ne ſoient la peinture exacte des mêmes faits tels qu'ils ſont arrivés. Ils changent de forme dans la tête de l'Hiſtorien, ils ſe moulent ſur ſes intérêts, ils prennent la teinture de ſes préjugés. Qui eſt-ce qui ſait mettre exactement le Lecteur au lieu de la ſcene pour voir un événement tel qu'il s'eſt paſſé ? L'ignorance ou la partialité déguiſent tout. Sans altérer même un trait hiſtorique, en étendant ou reſſerrant des circonſtances qui

s'y rapportent, que de faces différentes on peut lui donner! Mettez un même objet à divers points de vue, à peine paroîtra-t-il le même; & pourtant rien n'aura changé que l'œil du ſpectateur.

L'Hiſtoire montre bien plus les actions que les hommes, parce qu'elle ne ſaiſit ceux-ci que dans certains moments choiſis, dans leurs vêtements de parade; elle n'expoſe que l'homme public qui s'eſt arrangé pour être vu. Elle ne le ſuit point dans ſa maiſon, dans ſon cabinet, dans ſa famille, au milieu de ſes amis, elle ne le peint que quand il repréſente; c'eſt bien plus ſon habit que ſa perſonne qu'elle peint.

La lecture des vies particulieres eſt préférable pour commencer l'étude du cœur humain; car alors l'homme a beau ſe dérober, l'Hiſtorien le pourſuit par-tout; il ne lui laiſſe aucun moment de relâche, aucun recoin pour éviter l'œil perçant du ſpectateur, & c'eſt quand l'on croit mieux ſe cacher, que l'autre le fait mieux connoître. « Ceux, dit Montagne, qui écri» vent les vies, d'autant qu'ils s'amuſent plus » aux conſeils qu'aux événements, plus à ce » qui ſe paſſe au dedans, qu'à ce qui arrive » au dehors; ceux-là me ſont plus propres: » voilà pourquoi c'eſt mon homme que Plu» tarque. »

Il eſt vrai que le génie des hommes aſſemblés ou des peuples eſt fort différent du caractere de l'homme en particulier, & que ce ſeroit connoître très imparfaitement le cœur humain que de ne pas l'examiner auſſi dans la multitude; mais il n'eſt pas moins vrai qu'il faut commencer par étudier l'homme pour juger les hommes, & que qui connoîtroit parfaitement les penchants de chaque individu,

pourroit prévoir tous les effets combinés dans le corps du peuple.

Les anciens Historiens sont remplis de vues dont on pourroit faire usage, quand même les faits qui les présentent seroient faux : mais nous ne savons tirer aucun vrai parti de l'Histoire ; la critique d'érudition absorbe tout, comme s'il importoit beaucoup qu'un fait fût vrai, pourvu qu'on en pût tirer une instruction utile. Les hommes sensés doivent regarder l'Histoire comme un tissu de Fable dont la morale est très-approprié au cœur humain.

VOYAGES.

IL y a bien de la différence entre voyager pour voir du pays ou pour voir des peuples. Le premier objet est toujours celui des curieux, l'autre n'est pour eux qu'accessoire. Ce doit être tout le contraire pour celui qui veut philosopher. L'enfant observe les choses, en attendant qu'il puisse observer les hommes. L'homme doit commencer par observer ses semblables, & puis il observe les choses, s'il en a le temps.

Quiconque n'a vu qu'un peuple, au lieu de connoître les hommes ne connoît que les gens avec lesquels il a vécu.

Pour étudier les hommes, faut-il parcourir la terre entiere ? Faut-il aller au Japon observer les Européens ? Pour connoître l'espece faut-il connoître tous les individus ? Non, il y a des hommes qui se ressemblent si fort, que ce

n'est pas la peine de les étudier séparément. Qui a vu dix François, les a tous vus; quoiqu'on n'en puisse pas dire autant des Anglois & de quelques autres peuples, il est pourtant certain que chaque Nation a son caractere propre & spécifique, qui se tire par induction, non de l'observation d'un seul de ses membres, mais de plusieurs. Celui qui a comparé dix peuples, connoît les hommes, comme celui qui a vu dix François.

De tous les peuples du monde, le François est celui qui voyage le plus; mais plein de ses usages, il confond tout ce qui n'y ressemble pas. Il y a des François dans tous les coins du monde. Il n'y a point de pays où l'on trouve plus de gens qui aient voyagé qu'on en trouve en France. Avec cela pourtant, de tous les peuples de l'Europe, celui qui en voit le plus, connoît le moins. L'Anglois voyage aussi, mais d'une autre maniere; il faut que ces deux peuples soient contraires en tout. La noblesse Angloise voyage, la Noblesse Françoise ne voyage point, le peuple François voyage, le peuple Anglois ne voyage point. Cette différence me paroît honorable au dernier. Les François ont presque toujours quelque vue d'intérêt dans leurs voyages: mais les Anglois ne vont point chercher fortune chez les autres Nations, si ce n'est par le commerce, & les mains pleines; quand ils y voyagent, c'est pour y verser leur argent, non pour vivre d'industrie; ils sont trop fiers pour aller ramper hors de chez eux. Cela fait aussi qu'ils s'instruisent mieux chez l'étranger que ne font les François, qui ont un tout autre objet en tête. Les Anglois ont pourtant aussi leurs préjugés nationaux; ils en ont même plus que per-

ſonne ; mais ces préjugés tiennent moins à l'ignorance qu'à la paſſion. L'Anglois a les préjugés de l'orgueil, & le François ceux de la vanité.

Comme les peuples les moins cultivés ſont généralement les plus ſages, ceux qui voyagent le moins, voyagent le mieux ; parce qu'étant moins avancés que nous dans nos recherches frivoles, & moins occupés des objets de notre vaine curioſité, ils donnent toute leur attention à ce qui eſt véritablement utile. Je ne connois guere que les Eſpagnols qui voyagent de cette maniere. Tandis qu'un François court chez les artiſtes du pays, qu'un Anglois en fait deſſiner quelque antique, & qu'un Allemand porte ſon *album* chez tous les ſavants, l'Eſpagnol étudie en ſilence le gouvernement, les mœurs, la police, & il eſt le ſeul des quatre, qui de retour chez lui, rapporte de ce qu'il a vu quelque remarque utile à ſon pays.

Les anciens voyageoient peu, liſoient peu, faiſoient peu de livres, & pourtant on voit dans ceux qui nous reſtent d'eux, qu'ils s'obſervoient mieux les uns les autres que nous n'obſervons nos contemporains. Sans remonter aux écrits d'Homere, le ſeul Poëte qui nous tranſporte dans le pays qu'il décrit, on ne peut refuſer à Hérodote l'honneur d'avoir peint les mœurs dans ſon hiſtoire, quoi qu'elle ſoit plus en narrations qu'en réflexions, mieux que ne font tous nos Hiſtoriens, en chargeant leurs livres de portraits & de caracteres. Tacite a mieux décrit les Germains de ſon temps, qu'aucun Ecrivain n'a décrit les Allemands d'aujourd'hui. Inconteſtablement ceux qui ſont verſés dans l'hiſtoire ancienne connoiſſent

mieux les Grecs, les Carthaginois, les Romains, les Gaulois, les Perſes, qu'aucun peuple de nos jours ne connoît ſes voiſins.

Il faut avouer auſſi que les caracteres originaux des peuples s'effaçant de jour en jour, deviennent en même raiſon plus difficiles à ſaiſir. A meſure que les races ſe mêlent, & que les peuples ſe confondent, on voit peu-à-peu diſparoître ces différences nationales qui frappoient jadis au premier coup-d'œil. Autrefois chaque Nation reſtoit plus renfermée en elle-même, il y avoit moins de communication, moins de voyages, moins d'intérêts communs ou contraires, moins de liaiſons politiques & civiles de peuple à peuple; point tant de ces tracaſſeries royales appellées négociations, point d'Ambaſſadeurs ordinaires ou réſidents continuellement; les grandes navigations étoient rares, il y avoit peu de commerce éloigné, & le peu qu'il y en avoit étoit fait par le Prince même, qui s'y ſervoit d'étrangers, ou par des gens mépriſés qui ne donnoient le ton à perſonne, & ne rapprochoient point les Nations. Il y a cent fois plus de liaiſons maintenant entre l'Europe & l'Aſie, qu'il n'y en avoit jadis entre la Gaule & l'Eſpagne: l'Europe ſeule étoit plus éparſe que la terre entiere ne l'eſt aujourd'hui.

Ajoutez à cela, que les anciens peuples ſe regardant la plupart comme Autochthones, ou originaires de leur propre pays, l'occupoient depuis aſſez long-temps, pour avoir perdu la mémoire des ſiecles reculés où leurs ancêtres s'y étoient établis, & pour avoir laiſſé le temps au climat de faire ſur eux des impreſſions durables; au lieu que parmi nous, après les invaſions des Romains, les récentes émigrations

des barbares ont tout mêlé, tout confondu. Les François d'aujourd'hui, ne sont plus ces grands corps blonds & blancs d'autrefois; les Grecs ne sont plus ces beaux hommes faits pour servir de modeles à l'art; la figure des Romains eux-mêmes a changé de caractere, ainsi que leur naturel : les Persans, originaires de Tartarie, perdent chaque jour de leur laideur primitive, par le mélange du sang Circassien. Les Européens ne sont plus Gaulois, Germains, Iberiens, Allobroges; ils ne sont tous que des Scythes diversement dégénérés quant à la figure, & encore plus quant aux mœurs.

Voilà pourquoi les antiques distinctions des races, les qualités de l'air & du terroir, marquoient plus fortement de peuple à peuple les tempéraments, les figures, les mœurs, les caracteres, que tout cela ne peut se marquer de nos jours, où l'inconstance Européenne ne laisse à nulle cause naturelle le temps de faire ses impressions, & où les forêts abattues, les marais desséchés, la terre plus uniformément, quoique plus mal cultivée, ne laissent plus, même au physique, la même différence de terre à terre, & de pays à pays.

Peut-être avec de semblables réflexions se presseroit-on mieux de tourner en ridicule Hérodote, Ctésias, Pline, pour avoir représenté les habitants de divers pays, avec des traits originaux & des différences marquées que nous ne leur voyons plus. Il faudroit retrouver les mêmes hommes, pour reconnoître en eux les mêmes figures; il faudroit que rien ne les eût changés, pour qu'ils fussent restés les mêmes. Si nous pouvions considérer à la fois tous les hommes qui ont été, peut-on douter que nous ne les trouvassions plus variés

de ſiecle à ſiecle, qu'on ne le trouve aujourd'hui de Nation à Nation ?

En même temps que les obſervations deviennent plus difficiles, elles ſe font plus négligemment & plus mal ; c'eſt une autre raiſon du peu de ſuccès de nos recherches dans l'Hiſtoire naturelle du Genre Humain. L'inſtruction qu'on tire des Voyages ſe rapporte à l'objet qui les fait entreprendre. Quand cet objet eſt un ſyſtême de Philoſophie, le voyageur ne voit jamais que ce qu'il veut voir : quand cet objet eſt l'intérêt, il abſorbe toute l'attention de ceux qui s'y livrent. Le commerce & les arts, qui mêlent & confondent les peuples, les empêchent auſſi de s'étudier. Quand ils ſavent le profit qu'ils peuvent faire l'un avec l'autre ; qu'ont-ils de plus à ſavoir ?

Il y a bien de la différence entre voyager pour voir du pays, ou pour voir des peuples. Le premier objet eſt toujours celui des curieux, l'autre n'eſt pour eux qu'acceſſoire. Ce doit être tout le contraire pour celui qui veut philoſopher. L'enfant obſerve les choſes, en attendant qu'il puiſſe obſerver les hommes. L'homme doit commencer par obſerver ſes ſemblables, & puis il obſerve les choſes, s'il en a le temps.

Pour parvenir à la connoiſſance des peuples, il faut commencer par tout obſerver dans le premier où l'on ſe trouve, aſſigner enſuite les différences à meſure que l'on parcourt les autres pays, comparer, par exemple, la France à chacun d'eux, comme on décrit l'olivier ſur un ſaule, ou le palmier ſur le ſapin, & attendre à juger du premier peuple obſervé qu'on ait obſervé tous les autres.

Les Voyages ne conviennent qu'à très-peu de gens : ils ne conviennent qu'aux hommes aſſez fermes ſur eux-mêmes, pour écouter les leçons de l'erreur ſans ſe laiſſer ſéduire, & pour voir l'exemple du vice ſans ſe laiſſer entraîner. Les Voyages pouſſent le naturel vers ſa pente, & achevent de rendre l'homme bon ou mauvais. Quiconque revient de courir le monde, eſt, à ſon retour, ce qu'il ſera toute ſa vie.

Fin de la premiere Partie.

LES PENSÉES DE J. J. ROUSSEAU, CITOYEN DE GENEVE.

SECONDE PARTIE.

A AMSTERDAM,
Chez PIERRE ERIALED.

M. DCC. LXXXV.

LES PENSÉES DE J. J. ROUSSEAU, *CITOYEN* DE GENEVE.

HOMME.

DANS l'état où font déformais les chofes, un Homme abandonné dès fa naiffance à lui-même parmi les autres, feroit le plus défiguré de tous. Les préjugés, l'autorité, la néceffité, l'exemple, toutes les inftitutions fociales dans lefquelles nous nous trouvons fubmergés, étoufferoient en lui la nature, & ne mettroient rien à la place. Elle y feroit comme un arbriffeau que le hafard fait naître au milieu d'un chemin, & que les paffants font bientôt périr en le heurtant de toutes parts, & le pliant dans tous les fens.

On façonne les plantes par la culture, & les Hommes par l'éducation. Si l'Homme naissoit grand & fort, sa taille & sa force lui seroient inutiles, jusqu'à ce qu'il eût appris à s'en servir : elles lui seroient préjudiciables, en empêchant les autres de songer à l'assister, & abandonné à lui-même, il mourroit de misere avant d'avoir connu ses besoins. On se plaint de l'état de l'enfance ; on ne voit pas que la race humaine eût péri, si l'hómme n'eût commencé par être enfant.

Supposons qu'un enfant eût à sa naissance la stature & la force d'un homme fait, qu'il sortît, pour ainsi dire, du sein de sa mere, comme Pallas du cerveau de Jupiter ; cet homme-enfant seroit un parfait imbécille, un automate, une statue immobile & presque insensible. Il ne verroit rien, il n'entendroit rien, il ne connoîtroit personne, il ne sauroit pas tourner les yeux vers ce qu'il auroit besoin de voir. Non-seulement il n'appercevroit aucun objet hors de lui, il n'en rapporteroit même aucun dans l'organe du sens qui le lui feroit appercevoir ; les couleurs ne feroient point dans ses yeux, les sons ne feroient point dans ses oreilles, les corps qu'il toucheroit ne feroient point sur le sien, il ne sauroit pas même qu'il en a un : le contact de ses mains seroit dans son cerveau ; toutes ses sensations se réuniroient dans un seul point, il n'existeroit que dans le commun *sensorium*, il n'auroit qu'une seule idée, savoir, celle du *moi*, à laquelle il rapporteroit toutes ses sensations, & cette idée, ou plutôt ce sentiment seroit la seule chose qu'il auroit de plus qu'un enfant ordinaire.

Le sort de l'homme est de souffrir dans tous

les temps; le ſoin même de ſa conſervation eſt attaché à la peine. Heureux de ne connoître dans ſon enfance que des maux phyſiques! maux bien moins cruels, bien moins douloureux que les autres, & qui bien plus rarement qu'eux nous font renoncer à la vie. On ne ſe tue point pour les douleurs de la goutte; il n'y a guere que celle de l'ame qui produiſent le déſeſpoir. Nous plaignons le ſort de l'enfance, & c'eſt le nôtre qu'il faudroit plaindre. Nos plus grands maux nous viennent de nous.

Tant que les hommes ſe contenterent de leurs cabanes ruſtiques : tant qu'ils ſe bornerent à coudre leurs habits de peaux avec des épines ou des arêtes; à ſe parer de plumes & de coquillages, à ſe peindre le corps de diverſes couleurs, à perfectionner ou embellir leurs arcs & leurs fleches, à tailler avec des pierres tranchantes quelques canots de pêcheurs, ou quelques groſſiers inſtruments de muſique; en un mot, tant qu'ils ne s'appliquerent qu'à des ouvrages qu'un ſeul pouvoit faire, & qu'à des arts qui n'avoient pas beſoin du concours de pluſieurs mains, ils vécurent libres, ſains, bons & heureux, autant qu'ils pouvoient l'être par leur nature, & continuerent à jouir entre eux des douceurs d'un commerce indépendant : mais dès l'inſtant qu'un Homme eut beſoin du ſecours d'un autre; dès qu'on s'apperçut qu'il étoit utile à un ſeul d'avoir des proviſions pour deux, l'égalité diſparut, la propriété s'introduiſit, le travail devint néceſſaire; & les vaſtes forêts ſe changerent en des Campagnes riantes, qu'il fallut arroſer de la ſueur des Hommes, & dans leſquelles on vit bientôt l'eſclavage

& la misere germer & croître avec les moissons.

La métallurgie & l'agriculture furent les deux arts dont l'invention produisit cette grande révolution. Pour le Poëte, c'est l'or & l'argent ; mais pour le Philosophe, ce sont le fer & le bled qui ont civilisé les Hommes, & perdu le genre humain.

Les Hommes ne sont point faits pour être entassés en fourmillieres, mais épars sur les terres qu'ils doivent cultiver. Plus ils se rassemblent, plus ils se corrompent. Les infirmités du corps, ainsi que les vices de l'ame, sont l'infaillible effet de ce concours trop nombreux. L'Homme est de tous les animaux celui qui peut le moins vivre en troupeaux. Des Hommes entassés comme des moutons, périroient tous en très-peu de temps. L'haleine de l'Homme est mortelle à ses semblables : cela n'est pas moins vrai au propre qu'au figuré.

S'il ne s'agissoit que de montrer aux jeunes gens l'Homme par son masque, on n'auroit pas besoin de le leur montrer, ils le verroient toujours de reste ; mais puisque le masque n'est pas l'Homme, & qu'il ne faut pas que son vernis les séduise, leur peignant les Hommes, peignez-les leur, tels qu'ils sont, non pas afin qu'ils les haïssent, mais afin qu'ils les plaignent, & ne leur veuillent pas ressembler. C'est, à mon gré, le sentiment le mieux entendu que l'homme puisse avoir sur son espece.

L'Etre suprême a voulu faire en tout honneur à l'espece humaine ; en donnant à l'Homme des penchants sans mesure, il lui donne en même temps la loi qui les regle, afin qu'il

ſoit libre & ſe commande à lui-même ; en le livrant à des paſſions immodérées, il joint à ces paſſions la raiſon pour les gouverner ; en livrant la femme à des déſirs illimités, il joint à ces déſirs la pudeur pour les contenir. Pour ſurcroît, il ajoute encore une récompenſe actuelle au bon uſage de ſes facultés, ſavoir, le goût qu'on prend aux choſes honnêtes lorſqu'on en fait la regle de ſes actions.

Les Hommes diſent que la vie eſt courte, & je vois qu'ils s'efforcent de la rendre telle. Ne ſachant pas l'employer, ils ſe plaignent de la rapidité du temps ; & je vois qu'il coule trop lentement à leur gré. Toujours pleins de l'objet auquel ils tendent, ils voient à regret l'intervalle qui les en ſépare ; l'un voudroit être à demain ; l'autre au mois prochain ; l'autre à dix ans de là ; nul ne veut vivre aujourd'hui ; nul n'eſt content de l'heure préſente, tous la trouvent trop lente à paſſer.

Mortels, ne ceſſerez-vous jamais de calomnier la nature ? Pourquoi vous plaindre que la vie eſt courte, puiſqu'elle ne l'eſt pas encore aſſez à votre gré ? S'il eſt un ſeul entre vous qui ſache mettre aſſez de tempérance à ſes déſirs pour ne jamais ſouhaiter que le temps s'écoule, celui-là ne l'eſtimera pas trop courte : vivre & jouir ſeront pour lui la même choſe ; & dût-il mourir jeune, il ne mourra que raſſaſié de jours.

ÉTUDE DE L'HOMME.

UN cœur droit eſt le premier organe de la vérité ; celui qui n'a rien ſenti ne ſait rien apprendre ; il ne fait que flotter d'erreurs

en erreurs, il n'acquiert qu'un vain ſavoir & de ſtériles connoiſſances, parce que le vrai rapport des choſes à l'homme, qui eſt ſa principale ſcience, lui demeure toujours caché. Mais c'eſt ſe borner à la premiere moitié de cette ſcience, que de ne pas étudier encore les rapports qu'ont les choſes entr'elles, pour mieux juger de ceux qu'elles ont avec nous. C'eſt peu de connoître les paſſions humaines, ſi l'on n'en ſait apprécier les objets ; & cette ſeconde étude ne peut ſe faire que dans le calme de la méditation

La jeuneſſe du ſage eſt le temps de ſes expériences, ſes paſſions en ſont les inſtruments ; mais après avoir appliqué ſon ame aux objets extérieurs pour les ſentir, il la retire au deaans de lui pour les conſidérer, les comparer, les connoître.

LIBERTÉ DE L'HOMME.

NUL être matériel n'eſt actif par lui-même, & moi je le ſuis. On a beau me diſputer cela, je le ſens, & ce ſentiment qui parle eſt plus fort que la raiſon qui le combat. J'ai un corps ſur lequel les autres agiſſent, & qui agit ſur eux : cette action réciproque n'eſt pas douteuſe ; mais ma volonté eſt indépendante de mes ſens, je conſens où je réſiſte, je ſuccombe ou je ſuis vainqueur, & je ſens parfaitement en moi même quand je fais ce que j'ai voulu faire, ou quand je ne fais que céder à mes paſſions. J'ai toujours la puiſſance de vouloir, non la force d'exécuter.

Quand

Quand je me livre aux ſenſations, j'agis ſelon l'impulſion des objets externes. Quand je me reproche cette foibleſſe, je n'écoute que ma volonté, je ſuis eſclave par mes vices, & libre par mes remords; le ſentiment de ma liberté ne s'efface en moi que quand je me déprave, & que j'empêche enfin la voix de l'ame de s'élever contre la loi du corps.

GRANDEUR DE L'HOMME.

L'HOMME eſt le Roi de la terre qu'il habite; car non-ſeulement il dompte tous les animaux, non-ſeulement il diſpoſe des élémens par ſon induſtrie, mais lui ſeul ſur la terre en ſait diſpoſer, & il s'approprie encore par la contemplation, les aſtres mêmes dont il ne peut approcher. Qu'on me montre un autre animal ſur la terre qui ſache faire uſage du feu, & qu'il ſache admirer le ſoleil. Quoi! je puis obſerver, connoître les êtres & leurs rapports; je puis ſentir ce que c'eſt qu'ordre, beauté, vertu; je puis contempler l'univers, m'élever à la main qui le gouverne; je puis aimer le bien, le faire, & je me comparois aux bêtes? Ame abjecte, c'eſt ta triſte Philoſophie qui te rend ſemblable à elles! ou plutôt tu veux en vain t'avillir; ton génie dépoſe contre tes principes, ton cœur bienfaiſant dément ta doctrine, & l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi.

FOIBLESSE DE L'HOMME.

QUAND on dit que l'homme eſt foible ; que veut-on dire ? Ce mot de foibleſſe indique un rapport de l'être auquel on l'applique. Celui dont la force paſſe les beſoins, fût-il un inſecte, un ver, eſt un être fort ; celui dont les beſoins paſſent la force, fût-il un éléphant, un lion ; fût-il un conquérant, un héros, fût-il un Dieu, c'eſt un être foible. L'Ange rebelle qui méconnut ſa nature, étoit plus foible que l'heureux mortel qui vit en paix ſelon la ſienne. L'homme eſt très-fort quand il ſe contente d'être ce qu'il eſt : il eſt très-foible quand il veut s'élever au-deſſus de l'humanité. N'allez donc pas vous figurer qu'en étendant vos facultés vous étendez vos forces ; vous les diminuez au contraire, ſi votre orgueil, s'étend plus qu'elles. Meſurons le rayon de notre ſphere, & reſtons au centre, comme l'inſecte au milieu de ſa toile, nous nous ſuffirons toujours à nous-mêmes, & nous n'aurons point à nous plaindre de notre foibleſſe, car nous ne la ſentirons jamais.

SAGESSE HUMAINE.

LE grand défaut de la Sageſſe Humaine ; même de celle qui n'a que la vertu pour objet, eſt un excès de confiance qui nous fait juger de l'avenir par le préſent, & par un moment de la vie entiere. On ſe ſent

ferme un inſtant & l'on compte n'être jamais ébranlé. Plein d'un orgueil que l'expérience confond tous les jours, on croit n'avoir plus à craindre un piege une fois évité. Le modeſte langage de la vaillance eſt, je fus brave un tel jour; mais celui qui dit, je ſuis brave, ne ſait ce qu'il ſera demain; & tenant pour ſienne une valeur qu'il ne s'eſt pas donnée, il mérite de la perdre au moment de s'en ſervir.

Que tous nos projets doivent être ridicules, que tous nos raiſonnemens doivent être inſenſés devant l'être pour qui les temps n'ont point de ſucceſſion, ni les lieux de diſtance! nous comptons pour rien ce qui eſt loin de nous, nous ne voyons que ce qui nous touche: quand nous aurons changé de lieu nos jugements ſeront tous contraires, & ne ſeront pas mieux fondés. Nous réglons l'avenir ſur ce qui nous convient aujourd'hui, ſans ſavoir s'il nous conviendra demain, nous jugeons de nous comme étant toujours les mêmes, & nous changeons tous les jours. Qui ſait ſi nous aimerons ce que nous aimons, ſi nous voudrons ce que nous voulons, ſi nous ſerons ce que nous ſommes, ſi les objets étrangers & les altérations de nos corps n'auront pas autrement modifié nos ames, & ſi nous ne trouverons pas notre miſere dans ce que nous aurons arrangé pour notre bonheur. Montrez-moi la regle de la ſageſſe humaine, & je vais la prendre pour guide. Mais ſi la meilleure leçon eſt de nous apprendre à nous défier d'elle, recourons à celle qui ne trompe point, & faiſons ce qu'elle nous inſpire.

HOMME SAUVAGE.

Les désirs de l'homme sauvage ne passent pas ses besoins physiques : les seuls biens qu'il connoisse dans l'univers sont la nourriture, une femelle & le repos : les seuls maux qu'il craigne, sont la douleur & non la mort ; car jamais l'animal ne saura ce que c'est que mourir ; & la connoissance de la mort & de ses terreurs, est une des premieres acquisitions que l'Homme ait faites, en s'éloignant de la condition animale.

Seul, oisif, & toujours voisin du danger, l'Homme sauvage doit aimer à dormir, & avoir le sommeil leger comme les animaux qui pensent peu, dorment, pour ainsi dire, tout le temps qu'ils ne pensent point. Sa propre conservation faisant presque son unique soin, ses facultés les plus exercées doivent être celles qui ont pour objet principal l'attaque & la défense, soit pour subjuguer sa proie, soit pour se garantir d'être celle d'un autre animal ; au contraire, les organes qui ne se perfectionnent que par la mollesse & la sensualité, doivent rester dans un état de grossiéreté, qui exclut en lui toute espece de délicatesse ; & ses sens se trouvant partagés sur ce point, il aura le toucher & le goût d'une rudesse extrême, la vue, l'ouie & l'odorat de la plus grande subtilité. Tel est l'état animal en général, & c'est aussi, selon le rapport des voyageurs, celui de la plupart des peuples sauvages.

Le corps de l'Homme sauvage étant le seul instrument qu'il connoisse, il l'emploie

à divers usages, dont, par le défaut d'exercice, les nôtres sont incapables; & c'est notre industrie qui nous ôte la force & l'agilité que la nécessité oblige d'acquérir. S'il avait eu une hache, son poignet romproit-il de si fortes branches? S'il avoit eu une fronde, lanceroit-il de la main une pierre avec tant de roideur? S'il avoit eu une échelle, grimperoit-il si légerement sur un arbre? S'il avoit eu un cheval, seroit-il si vîte à la course? Laissez à l'Homme civilisé le temps de rassembler toutes ses machines autour de lui: on ne peut douter qu'il ne surmonte facilement l'Homme sauvage; mais si vous voulez voir un combat plus inégal encore? mettez-les nuds & désarmés vis-à-vis l'un de l'autre; & vous connoîtrez bientôt quel est l'avantage d'avoir sans cesse toutes ses forces à sa disposition, d'être toujours prêt à tout événement, & de se porter, pour ainsi dire, toujours tout entier avec soi.

Il y a deux sortes d'Hommes dont les corps sont dans un exercice continuel, & qui sûrement songent aussi peu les uns que les autres à cultiver leur ame; savoir, les paysans & les sauvages. Les premiers sont rustiques, grossiers, mal-adroits, les autres connus par leur grand sens, le sont encore par la subtilité de leur esprit: généralement il n'y a rien de plus lourd qu'un paysan, ni rien de plus fin qu'un sauvage. D'où vient cette différence? C'est que le premier faisant toujours ce qu'on lui commande, ou ce qu'il a vu faire à son pere, ou ce qu'il a fait lui-même dès sa jeunesse, ne va jamais que par routine; & dans sa vie presqu'automate, occupé sans cesse des mêmes travaux,

l'habitude & l'obéiſſance lui tiennent lieu de raiſon.

Pour le ſauvage, c'eſt autre choſe; n'étant attaché à aucun lieu, n'ayant point de tâche preſcrite, n'obéiſſant à perſonne, ſans autre loi que ſa volonté, il eſt forcé de raiſonner à chaque action de ſa vie; il ne fait pas un mouvement, pas un pas, ſans en avoir d'avance envisagé les ſuites. Ainſi plus ſon corps s'exerce, plus ſon eſprit s'éclaire; ſa force & ſa raiſon croiſſent à la fois, & s'étendent l'une par l'autre.

HOMME CIVIL.

LE paſſage de l'état de nature à l'état civil a produit dans l'Homme un changement très-remarquable, en ſubſtituant dans ſa conduite la juſtice à l'inſtinct, & donnant à ſes actions la moralité qui leur manquoit auparavant. C'eſt alors ſeulement que la voix du devoir, ſuccédant à l'impulſion phyſique, & le droit, à l'appétit, l'Homme, qui, juſque-là, n'avoit regardé que lui-même, ſe voit forcé d'agir ſur d'autres principes, & de conſulter ſa raiſon avant d'écouter ſes penchants. Quoiqu'il ſe prive dans cet état de pluſieurs avantages qu'il tient de la nature, il en regagne de ſi grands, ſes facultés s'exercent & ſe développent, ſes idées s'étendent, ſes ſentimens s'annobliſſent, ſon ame toute entiere s'éleve à tel point, que ſi les abus de cette nouvelle condition ne le dégradoient ſouvent au-deſſous de celle dont il eſt ſorti, il devroit bénir ſans ceſſe l'inſtant heureux qui l'en arracha

pour jamais, & qui, d'un animal ſtupide & borné, fit un être intelligent & un Homme.

Où eſt l'homme de bien qui ne doit rien à ſon pays? Quel qu'il ſoit, il lui doit ce qu'il y a de plus précieux pour l'Homme, la moralité de ſes actions & l'amour de la vertu. Né dans le fond d'un bois, il eût vécu plus heureux & plus libre; mais n'ayant rien à combattre pour ſuivre ſes penchans, il eût été bon ſans mérite, il n'eût point été vertueux, & maintenant il ſait l'être malgré ſes paſſions. La ſeule apparence de l'ordre le porte à le connoître, à l'aimer. Le bien public, qui ne ſert que de prétexte aux autres, eſt pour lui ſeul un motif réel. Il apprend à ſe combattre, à ſe vaincre, à ſacrifier ſon intérêt à l'intérêt commun. Il n'eſt pas vrai qu'il ne tire aucun profit des Loix; elles lui donnent le courage d'être juſte, même parmi les méchants. Il n'eſt pas vrai qu'elles ne l'ont pas rendu libre, elles lui ont appris à régner ſur lui.

Différence de l'Homme Policé & de l'Homme Sauvage.

L'HOMME Sauvage & l'Homme Policé, différent tellement par le fond du cœur & des inclinations, que ce qui fait le bonheur ſuprême de l'un, réduiroit l'autre au déſeſpoir. Le premier ne reſpire que le repos & la liberté, il ne veut que vivre & reſter oiſif, & l'ataraxie même du ſtoïcien n'approche pas de ſa profonde indifférence

pour tout autre objet. Au contraire, le citoyen toujours actif sue, s'agite, se tourmente sans cesse pour chercher des occupations encore plus laborieuses : il travaille jusqu'à la mort, il y court même pour se mettre en état de vivre, ou renonce à la vie pour acquérir l'immortalité. Il fait sa cour aux grands qu'il hait, & aux riches qu'il méprise ; il n'épargne rien pour obtenir l'honneur de les servir ; il se vante orgueilleusement de sa bassesse & de leur protection ; & fier de son esclavage, il parle avec dédain de ceux qui n'ont pas l'honneur de le partager. Quel spectacle pour un Caraïbe, que les travaux penibles & enviés d'un ministre Européen ! Combien de morts cruelles ne préféroit pas cet indolent Sauvage à l'horreur d'une pareille vie, qui souvent n'est pas même adoucie par le plaisir de bien faire.

Le Sauvage vit en lui-même, l'homme sociable toujours hors de lui, ne sait vivre que dans l'opinion des autres ; & c'est, pour ainsi dire, de leur seul jugement qu'il tire le sentiment de sa propre existence.

L'homme sauvage, quand il a dîné, est en paix avec toute la nature, & l'ami de tous ses semblables. S'agit-il quelquefois de disputer son repas, il n'en vient jamais aux coups sans avoir auparavant comparé la difficulté de vaincre avec celle de trouver ailleurs sa subsistance ; & comme l'orgueil ne se mêle pas du combat, il se termine par quelques coups de poingt ; le vainqueur mange, le vaincu va chercher fortune, & tout est pacifié. Mais chez l'Homme en société, ce sont bien d'autres affaires, il s'agit premierement de pourvoir au nécessaire & puis

au] superflu ; ensuite viennent les délices, & puis les immenses richesses, & puis des sujets, & puis des esclaves ; il n'y a pas un moment de relache : ce qu'il y a de plus singulier, c'est que moins les besoins sont naturels & pressants, plus les passions augmentent ; & qui pis est, le pouvoir de les satisfaire ; de sorte qu'après des longues prospérités, après avoir englouti bien des trésors & désolé bien des hommes, mon héros finira par tout égorger, jusqu'à ce qu'il soit l'unique maître de l'univers. Tel est en abrégé le tableau moral, sinon de la vie humaine, au moins des prétentions secretes du cœur de tout homme civilisé.

L'HOMME COMPARÉ A L'ANIMAL.

JE ne vois dans tout Animal qu'une machine ingénieuse, à qui la nature a donné des sens pour se remontrer elle-même, & pour se garantir, jusqu'à un certain point, de tout ce qui tend à la détruire ou à la déranger. J'apperçois précisément les mêmes choses dans la machine humaine, avec cette différence que la nature seule fait tout dans les opérations de la bête, au lieu que l'Homme concourt aux siennes, en qualité d'agent libre. L'un choisit ou rejette par instinct, & l'autre par un acte de liberté ; ce qui fait que la bête ne peut s'écarter de la regle qui lui est prêscrite, même quand il lui seroit avantageux de le faire, & que l'Homme s'en écarte souvent à son préjudice.

C'eſt ainſi qu'un pigeon mourroit de faim près d'un baſſin rempli de viandes, & un chat ſur un tas de fruit, ou de grains, quoique l'un & l'autre pût très-bien ſe nourrir de l'aliment qu'il dédaigne, s'il s'étoit aviſé d'en eſſayer : c'eſt ainſi que les Hommes diſſolus ſe livrent à des excès, qui leur cauſent la fievre & la mort ; parce que l'eſprit déprave les ſens, & que la volonté parle encore quand la nature ſe tait.

Tout animal a des idées, puiſqu'il a des ſens ; il combine même ſes idées, juſqu'à un certain point, & l'Homme ne differe à cet égard de la bête, que du plus au moins. Quelques Philoſophes ont même avancé qu'il y a plus de différence de tel Homme à tel Homme, que de tel Homme à tel bête ; ce n'eſt donc pas tant l'entendement qui fait parmi les animaux la diſtinction ſpécifique de l'Homme, que ſa qualité d'agent libre. La nature commande à tout animal, & la bête obéit. L'Homme éprouve la même impreſſion, mais il ſe reconnoît libre d'ecquieſcer ou de réſiſter ; & c'eſt ſur-tout dans la confiance de cette liberté que ſe montre la ſpiritualité de ſon ame ; car la Phyſique explique en quelque maniere le méchaniſme des ſens & la formation des idées : mais dans la puiſſance de vouloir, ou plutôt de choiſir, & dans le ſentiment de cette puiſſance, on ne trouve que des actes purement ſpirituels, dont on n'explique rien par les loix de la méchanique.

Mais, quand les difficultés qui environnent toutes ces queſtions, laiſſeroient quelque lieu de diſputer ſur cette différence de l'Homme & de l'Animal, il y a une autre

qualité très-ſpécifique qui les diſtingue, & ſur laquelle il ne peut y avoir de conteſtation, c'eſt la faculté de ſe perfectionner; faculté qui, à l'aide des circonſtances, développe ſucceſſivement toutes les autres, & réſide parmi nous tant dans l'eſpece que dans l'individu, au lieu qu'un animal eſt, au bout de quelques mois, ce qu'il ſera toute ſa vie, & ſon eſpece, au bout de mille ans, ce qu'elle étoit la premiere année de ces mille ans. Pourquoi l'Homme ſeul eſt-il ſujet à devenir imbécille? N'eſt-ce point qu'il retourne ainſi dans ſon état primitif, & que, tandis que la bête, qui n'a rien acquis & qui n'a rien non plus à perdre, reſte toujours avec ſon inſtinct, l'Homme reperdant par la vieilleſſe ou d'autres accidens tout ce que la *perfectibilité* lui avait fait acquérir, retombe ainſi plus bas que la bête même?

FEMME.

LA Femme eſt faite ſpécialemeut pour plaire à l'homme; ſi l'homme doit lui plaire à ſon tour, c'eſt d'une néceſſité moins directe: ſon mérite eſt dans ſa puiſſance, il plaît par cela ſeul qu'il eſt fort. Ce n'eſt pas ici la loi de l'amour, j'en conviens; mais c'eſt celle de la nature, antérieure à l'amour même.

La rigidité des devoirs relatifs des deux ſexes n'eſt, ni peut-être la même. Quand la Femme ſe plaint là-deſſus de l'injuſte inégalité qu'y met l'homme, elle a tort; cette inégalité n'eſt point une inſtitution humaine, ou du moins elle n'eſt point l'ouvrage du

préjugé, mais de la raison : c'est à celui des deux que la nature a chargé du dépôt des enfants d'en répondre à l'autre. Sans doute il n'est permis à personne de violer sa foi, & tout mari infidelle qui prive sa Femme du seul prix des austeres devoirs de son sexe est un homme injuste & barbare ; mais la Femme infidelle fait plus, elle dissout la famille, & brise tous les liens de la nature ; en donnant à l'homme des enfants qui ne sont pas à lui, elle trahit les uns & les autres, elle joint la perfidie à l'infidélité. J'ai peine à voir quel désordre & quel crime ne tient pas à celui-là. S'il est un état affreux au monde, c'est celui d'un malheureux pere, qui, sans confiance en sa femme, n'ose se livrer aux plus doux sentiments de son cœur, qui doute en embrassant son enfant s'il n'embrasse point l'enfant d'un autre, le gage de son déshonneur, le ravisseur du bien de ses propres enfants. Qu'est-ce alors que la famille, si ce n'est une société d'ennemis secrets qu'une femme coupable arme l'un contre l'autre en les forçant de feindre de s'entre-aimer ?

Les anciens avoient en général un très-grand respect pour les femmes ; mais ils marquoient ce respect en s'abstenant de les exposer au jugement du public, & croyoient honorer leur modestie en se taisant sur leurs autres vertus. Ils avoient pour maxime que le pays, où les mœurs étoient les plus pures, étoit celui où l'on parloit le moins des Femmes ; & que la Femme la plus honnête étoit celle dont on parloit le moins. C'est sur ce principe qu'un Spartiate, entendant un étranger faire de magnifiques éloges d'une Dame de sa connoissance, l'interrompit en

colere : ne cesseras-tu point, lui dit-il, de médire d'une Femme de bien ? De-là venoit encore que, dans leur comédie, les rôles d'amoureuses & de filles à marier ne représentoient jamais que des esclaves ou des filles publiques. Ils avoient une telle idée de la modestie du sexe, qu'ils auroient cru manquer aux égards qu'ils lui devoient, de mettre une honnête fille sur la scene seulement en représentation. En un mot, l'image du vice à découvert, les choquoient moins que celle de la pudeur offensée.

Chez nous, au contraire, la Femme la plus estimée est celle qui fait le plus de bruit, de qui l'on parle le plus ; qu'on voit le plus dans le monde ; chez qui l'on dîne le plus souvent ; qui donne le plus impérieusement le ton ; qui juge, tranche, décide, prononce, assigne aux talens, au mérite, aux vertus, leurs degrés & leurs places ; & dont les humbles savans mendient le plus bassement la faveur. Sur la scene, c'est pis encore. Au fond, dans le monde elles ne savent rien, quoiqu'elles jugent de tout, mais au Théâtre, savantes du savoir des hommes, Philosophes, grace aux auteurs, elles écrasent notre sexe de ses propres talents, & les imbécilles spectateurs vont bonnement apprendre des Femmes ce qu'ils ont pris soin de leur dicter. Tout cela dans le vrai, c'est se moquer d'elles ; c'est les taxer d'une vanité puérile ; & je ne doute pas que les plus sages n'en soient indignées. Parcourez la plupart des pieces modernes ; c'est toujours une Femme qui sait tout, qui apprend tout aux hommes ; c'est toujours la Dame de cour

qui fait dire le cathéchiſme au petit Jean de Saintré. Un enfant ne ſauroit ſe nourrir de ſon pain, s'il n'eſt coupé par ſa gouvernante. Voilà l'image de ce qu'il ſe paſſe aux nouvelles pieces. La Bonne eſt ſur le Théâtre, & les enfans ſont dans le Parterre.

La premiere & la plus importante qualité d'une femme eſt la douceur : faite pour obéir à un être auſſi imparfait que l'homme, ſouvent ſi plein de vices, & toujours ſi plein de défauts, elle doit apprendre de bonne heure à ſouffrir même l'injuſtice, & à ſupporter les torts d'un mari ſans ſe plaindre ; ce n'eſt pas pour lui, c'eſt pour elle qu'elle doit être douce : l'aigreur & l'opiniâtreté des Femmes ne font jamais qu'augmenter leurs maux & les mauvais procédés des maris ; ils ſentent que ce n'eſt pas avec ces armes-là qu'elles doivent les vaincre. Le Ciel ne les fit point inſinuantes & perſuaſives, pour devenir acariatres : il ne les fit point foibles pour être impérieuſes ; il ne leur donnât point une voix ſi douce, pour dire des injures ; il ne leur fit point des traits ſi délicats pour les défigurer par la colere. Quand elles ſe fâchent, elles s'oublient, elles ont ſouvent raiſon de ſe plaindre, mais elles ont toujours tort de gronder. Chacun doit garder le ton de ſon ſexe ; un Mari trop doux peut rendre une Femme impertinente ; mais, à moins qu'un homme ne ſoit un monſtre, la douceur d'une Femme le ramene, & triomphe de lui tôt ou tard.

La Femme a tout contre elle, nos défauts, ſa timidité, ſa foibleſſe ; elle n'a pour elle que ſon art & ſa beauté. N'eſt-il pas juſte qu'elle cultive l'un & l'autre ? Mais la beauté n'eſt pas générale ; elle périt par mille

accidens ; elle passe avec les années, l'habitude en détruit l'effet. L'esprit seul est la véritable ressource du sexe ; non ce sot esprit auquel on donne tant de prix dans le monde, & qui ne sert à rien pour rendre la vie heureuse ; mais l'esprit de son état, l'art de tirer parti du nôtre, & de se prévaloir de nos propres avantages.

Les Femmes ont la langue flexible ; elles parlent plutôt, plus aisément & plus agréablement que les hommes ; on les accuse aussi de parler davantage : cela doit être, & je changerois volontiers ce reproche en éloge : la bouche & les yeux ont chez elles la même activité ; & par la même raison, l'homme dit ce qu'il sait, la Femme dit ce qui plaît : l'un pour parler a besoin de connoissance, & l'autre de goût ; l'un doit avoir pour objet principal les choses utiles, l'autre les agréables. Leurs discours ne doivent avoir de formes communes que celles de la vérité.

Les Femmes ne sont pas faites pour courir ; quand elles fuyent, c'est pour être atteintes. La course n'est pas la seule chose qu'elles fassent mal adroitement : mais c'est la seule qu'elles fassent de mauvaise grace : leurs coudes en arriere, & collés contre leur corps, leur donnent une attitude risible, & les hauts talons sur lesquels elles sont juchées, les font paroître autant de sauterelles qui voudroient courir sans sauter.

La recherche des vérités abstraites & spéculatives, des principes, des axiomes dans les sciences ; tout ce qui tend à généraliser les idées, n'est point du ressort des Femmes ; leurs études doivent se rapporter toutes à la prati-

ques ; c'eſt à elles à faire l'application des principes que l'homme a trouvés, & c'eſt à elles de faire les obſervations qui menent l'homme à l'établiſſement des principes. Toutes les réflexions des Femmes, en ce qui ne tient pas immédiatement à leurs devoirs, doivent tendre à l'étude des hommes ou aux connoiſſances agréables qui n'ont que le goût pour objet ; car quant aux ouvrages de génie ils paſſent leur portée ; elles n'ont pas non plus aſſez de juſteſſe & d'attention pour réuſſir aux ſciences exactes ; & quand aux connoiſſances phyſiques, c'eſt à celui des deux qui eſt le plus agiſſant, le plus allant, qui voit le plus d'objets, c'eſt à celui qui a le plus de force, & qui l'exerce davantage, à juger des rapports des êtres ſenſibles & des loix de la nature. La Femme, qui eſt foible & qui ne voit rien au dehors, apprécie & juge les mobiles qu'elle peut mettre en œuvre pour ſuppléer à ſa foibleſſe, & ces mobiles ſont les paſſions de l'homme. Sa méchanique à elle eſt plus forte que la nôtre, tous ſes leviers vont ébranler le cœur humain. Tout ce que ſon ſexe ne peut faire par lui-même & qui lui eſt néceſſaire ou agréable, il faut qu'il ait l'art de nous le faire vouloir, il faut donc qu'elle étudie à fond l'eſprit de l'homme, non par abſtration l'eſprit de l'homme en général, mais l'eſprit des hommes qui l'entourent, l'eſprit des hommes auxquels elle eſt aſſujettie ; ſoit par la Loi, ſoit par l'opinion. Il faut qu'elle apprenne à pénétrer leurs ſentiments par leurs diſcours, par leurs actions, par leurs regards, par leurs geſtes. Il faut que par ſes diſcours, par ſes

actions,

actions, par ses regards, par ses gestes, elle sache leur donner les sentiments qu'il lui plait, sans même paroître y songer. Ils philosopheront mieux qu'elle sur le cœur humain, mais elle lira mieux qu'eux dans le cœur des hommes. C'est aux Femmes à trouver, pour ainsi dire, la morale expérimentale, à nous à la réduire en système. La Femme a plus d'esprit, & l'homme plus de génie; la Femme observe, & l'homme raisonne; de ce concours résultent la lumiere la plus claire & la science la plus complette que puisse acquérir de lui-même l'esprit humain, la plus sure connoissance en un mot de soi & des autres qui soit à la portée de notre espece.

Le monde est le livre des Femmes; quand elles y lisent mal, c'est leur faute, ou quelque passion les aveugle.

La raison des Femmes est une raison pratique, qui leur fait trouver très-habilement les moyens d'arriver à une fin connue, mais qui ne leur fait pas trouver cette fin.

Les Femmes ont le jugement plutôt formé que les hommes, étant sur la défensive presque dès leur enfance, & chargées d'un depôt difficile à garder, le bien & le mal leur sont nécessairement plutôt connus.

Si la raison d'ordinaire est plus foible & s'éteint plutôt chez les Femmes, elle est aussi plutôt formée, comme un frêle tournesol croît & meurt avec un chene.

La présence d'esprit, la pénétration, les observations fines sont la science des Femmes; l'habileté de s'en prévaloir est leur talent.

Femmes! Femmes! objets chers & fa-

neftes, que la nature orna pour notre fupplice, qui puniffez quand on vous brave, qui pourfuivez quand on vous craint, dont la haine & l'amour font également nuifibles, & qu'on ne peut ni rechercher, ni fuir impunément! beauté, charme, attrait, fympathie! être ou chimere inconcevable, abyme de douleurs & de voluptés! beauté, plus terrible aux mortels que l'élément, où l'on t'a fait naître, malheureux qui fe livre à ton calme trompeur! c'eft toi qui produit les tempêtes qui tourmentent le genre humain.

FILLES.

Les Filles doivent être vigilantes & laborieufes; ce n'eft pas tout, elles doivent être gênées de bonne heure. Ce malheur, fi c'en eft un pour elles, eft inféparable de leur fexe, & jamais elles ne s'en délivrent que pour en fouffrir de bien plus cruels. Elles feront toutes leur vie affervies à la gêne la plus continuelle & la plus fevere, qui eft celle des bienféances: il faut les exercer d'abord à la contrainte, afin qu'elle ne leur coûte jamais rien: à dompter toutes leurs fantaifies pour les foumettre aux volontés d'autrui.

Une petite Fille qui aimera fa mere ou fa mie, travaillera tout le jour à fes côtés fans ennui: le babil feul la dédommagera de toute fa gêne. Mais fi celle qui la gouverne lui eft infupportable, elle prendra dans le même dégout tout ce qu'elle fera fous fes yeux. Il eft très difficile que celles qui ne fe plaifent pas avec leurs meres, plus qu'avec perfonne au

monde, puiſſent un jour tourner à bien : mais pour juger de leurs vrais ſentiments, il faut les étudier, & non pas ſe fier à ce qu'elles diſent ; car elles ſont flatteuſes, diſſimulées, & ſavent de bonne heure ſe déguiſer.

La premiere choſe que remarquent en grandiſſant les jeunes perſonnes, c'eſt que tous les agréments de la parure ne leur ſuffiſent point, ſi elles n'en ont qui ſoient à elles. On ne peut jamais ſe donner la beauté, & l'on n'eſt pas ſi-tôt en état d'acquérir la coquetterie ; mais on peut déjà chercher à donner un tour agréable à ſes geſtes, un accent flatteur à ſa voix, à compoſer ſon maintien, à marcher avec légereté, à prendre des attitudes gracieuſes & à choiſir par-tout ſes avantages. La voix s'étend, s'affermit & prend du timbre, les bras ſe développent, la démarche s'aſſure, & l'on s'apperçoit que, de quelque maniere qu'on ſoit miſe, il y a un art de ſe faire regarder. Dès-lors il ne s'agit plus ſeulement d'aiguille & d'induſtrie ; & de nouveaux talens ſe préſentent, & font déjà ſentir leur utilité.

En France, les Filles vivent dans des couvens, & les femmes courent le monde. Chez les anciens c'étoit tout le contraire : les Filles avoient beaucoup de jeux & de fêtes publiques : les femmes vivoient retirées. Cet uſage étoit plus raiſonnable & maintenoit mieux les mœurs. Une ſorte de coquetterie eſt permiſe aux Filles à marier, s'amuſer eſt leur grande affaire. Les Femmes ont d'autres ſoins chez elles, & n'ont plus de maris à chercher ; mais elles ne trouveroient pas leur compte à cette reforme, & malheureuſement elles donnent le ton.

Il eſt indigne d'un homme d'honneur d'abuſer de la ſimplicité d'une jeune Fille, pour uſurper en ſecret les mêmes libertés qu'elle peut ſouffrir devant tout le monde ; car on ſait ce que la bienſéance peut tolérer en public ; mais on ignore où s'arrête dans l'ombre du myſtere celui qui ſe fait ſeul juge de ſes fantaiſies.

Voulez-vous inſpirer l'amour des bonnes mœurs aux jeunes perſonnes ? Sans leur dire inceſſamment, ſoyez ſages, donnez-leur un grand intérêt à l'être ; faites-leur ſentir tout le prix de la ſageſſe, & vous la leur ferez aimer. Il ne ſuffit pas de prendre cet intérêt au loin dans l'avenir ; montrez-le leur dans le moment même, dans les relations de leur âge, dans le caractere de leurs Amans. Dépeignez leur l'homme de bien, l'homme de mérite, apprenez-leur à le reconnoître, à l'aimer, & à l'aimer pour elles ; prouvez-leur qu'amies, femmes ou maîtreſſes, cet homme ſeul peut les rendre heureuſes. Amenez la vertu par la raiſon : faites-leur ſentir que l'empire de leur ſexe & tous ſes avantages ne tiennent pas ſeulement à ſa bonne conduite, à ſes mœurs, mais encore à celles des hommes ; qu'elles ont peu de priſe ſur des ames viles & baſſes, & qu'on ne ſait ſervir ſa maîtreſſe que comme on ſait ſervir la vertu. Soyez ſûre qu'alors en leur dépeignant les mœurs de nos jours, vous leur en inſpirerez un dégoût ſincere ; en leur montrant les gens à la mode, vous les leur ferez mépriſer, vous ne leur donnerez qu'éloignement pour leurs maximes, averſion pour leurs ſentimens, dédain pour leurs vaines galanteries ; vous leur ferez naître une am-

bition plus noble, celle de régner ſur des ames grandes & fortes, celle des femmes de Sparte, qui étoit de commander à des hommes.

Les femmes ne ceſſent de crier que nous les élevons pour être vaines & coquettes, que nous les amuſons ſans ceſſe à des puérilités pour reſter plus facilement les maitres; elles s'en prennent à nous des défauts que nous leur reprochons. Quelle folie! & depuis quand ſont-ce les hommes qui ſe mêlent de l'éducation des Filles. Qni eſt-ce qui empêche les meres de les élever comme il leur plaît? Elles n'ont point de colléges: grand malheur! Eh! plût à Dieu qu'il n'y en eût point pour les garçons, ils ſeroient plûs ſenſément & plus honnêtement élevés? Force-t-on vos Filles à perdre leur temps en niaiſeries? Leur fait-on malgré elles paſſer la moitié de leur vie à leur toilette à votre exemple? Vous empêche-t-on de les inſtruire & faire inſtruire à votre gré? Eſt-ce notre faute ſi elles nous plaiſent quand elles ſont belles, ſi leurs minauderies nous ſéduiſent, ſi l'art qu'elles apprennent de vous nous attire & nous flatte, ſi nous aimons à les voir miſes avec goût, ſi nous leur laiſſons affiler à loiſir les armes dont elles nous ſubjugent? Eh! prenez le parti de les élever comme des hommes, ils y conſentiront de bon cœur! plus elles voudront leur reſſembler, moins elles les gouverneront; & c'eſt alors qu'ils ſerónt vraiment les maîtres.

A force d'interdire aux femmes le chant, la danſe & tous les amuſemens du monde, on les rend mauſſades, grondeuſes, inſupportables dans leurs maiſons. Pour moi, je

voudrois qu'une jeune Angloise cultivât avec autant de soin les talens agréables pour plaire au mari qu'elle aura, qu'une jeune Albanoise les cultive pour les Harem d'Ispahan. Les maris, dira-t-on, ne se soucient point trop de tous ces talens : vraiment je le crois, quand ces talens, loin d'être employés à leur plaire, ne servent que d'amorce pour attirer chez eux des jeunes impudents qui les déshonorent. Mais pensez-vous qu'une femme aimable & sage, ornée de pareils talents, & qui les consacreroit à l'amusement de son mari, n'ajouteroit pas au bonheur de sa vie, & ne l'empêcheroit pas, sortant de son cabinet la tête épuisée, d'aller chercher des récréations hors de chez lui ? Personne n'a-t il vu d'heureuses familles ainsi réunies, où chacun sait fournir du sien aux amusements communs ? Qu'il dise si la confiance & la familiarité qui s'y joint, si l'innocence & la douceur des plaisirs qu'on y goûte, ne rachetent pas bien ce que les plaisirs publics ont de bruyant ?

SOCIÉTÉ CONJUGALE.

LA relation sociale des Sexes est admirable. De cette Société résulte une personne morale, dont la femme est l'œil & l'homme le bras, mais avec une telle dépendance l'un de l'autre, que c'est de l'homme que la femme apprend ce qu'il faut voir, & de la femme, que l'homme apprend ce qu'il faut faire. Si la femme pouvoit remonter aussi-bien que l'homme aux principes, & que l'homme eût aussi-bien qu'elle l'esprit

des détails, toujours indépendants l'un de l'autre, ils vivroient dans une diſcorde éternelle, & leur Société ne pourroit ſubſiſter. Mais dans l'harmonie qui regne entre eux, tout tend à la fin commune, on ne ſait lequel met le plus du ſien; chacun ſuit l'impulſion de l'autre; chacun obéit, & tous deux ſont les maîtres.

L'empire de la femme eſt un empire de douceur, d'adreſſe & de complaiſance; ſes ordres ſont des careſſes, ſes menaces ſont des pleurs. Elle doit régner dans la maiſon comme un Miniſtre dans l'Etat, en ſe faiſant commander ce qu'elle veut faire. En ce ſens, il eſt conſtant que les meilleurs ménages ſont ceux où la femme a le plus d'autorité. Mais quand elle méconnoît la voix du chef, qu'elle veut uſurper ſes droits & commander elle-même, il ne reſulte jamais de ce deſordre que miſere, ſcandale & déſhonneur.

Je ne connois pour les deux ſexes que deux claſſes réellement diſtinguées; l'une de gens qui penſent, l'autre de gens qui ne penſent point, & cette différence vient preſque uniquement de l'éducation. Un homme de la premiere de ces deux claſſes ne doit point s'allier dans l'autre; car le plus grand charme de la Société manque à la ſienne, lorſqu'ayant une femme, il eſt réduit à penſer ſeul. Les gens qui paſſent exactement la vie entiere à travailler pour vivre, n'ont d'autre idée que celle de leur travail ou de leur intérêt, & tout leur eſprit ſemble être au bout de leur bras. Cette ignorance ne nuit ni à la probité ni aux mœurs, ſouvent même elle y ſert, ſouvent on compoſe avec ſes

devoirs à force de réflechir, & l'on finit par mettre un jargon à la place des choſes. La conſcience eſt le plus éclairé des Philoſophes : on n'a pas beſoin de ſçavoir les offices de Ciceron pour être homme de bien ; & la femme du monde la plus honnête ſait peut-être le moins ce que c'eſt que l'honnêteté. Mais il n'en eſt pas moins vrai qu'un eſprit cultivé rend ſeul le commerce agréable, & c'eſt une triſte choſe pour un pere de famille qui ſe plaît dans ſa maiſon, d'être forcé de s'y renfermer en lui-même, & de ne pouvoir s'y faire entendre à perſonne.

D'ailleurs, comment une femme, qui n'a nulle habitude de réflechir élevera-t-elle ſes enfans ? Comment diſcernera-t-elle ce qui leur convient ? Comment les diſpoſera-t-elle aux vertus qu'elle ne connoît pas, au mérite dont elle n'a nulle idée ? Elle ne ſaura que les flatter ou les menacer, les rendre inſolens ou craintifs ; elle en fera des ſinges maniérés ou d'étourdis poliçons, jamais de bons eſprits, ni des enfans aimables.

Il ne convient donc pas à un homme qui a de l'éducation de prendre une femme qui n'en ait point, ni par conſéquent dans un rang où l'on ne ſauroit en avoir. Mais j'aimerois encore cent fois mieux une fille ſimple & groſſiérement élevée, qu'une fille ſçavante & bel eſprit qui viendroit établir dans ma maiſon un tribunal de littérature dont elle ſe feroit la préſidente. Une femme bel eſprit eſt le fléau de ſon mari, de ſes enfans, de ſes amis, de ſes valets, de tout le monde. De la ſublime élévation de ſon beau génie, elle dédaigne tous ſes devoirs de femme, & commence toujours par ſe faire homme à la maniere de

Mademoiſelle

Mademoiselle de l'Enclos. Au dehors elle est toujours ridicule & très-justement critiquée, parce qu'on ne peut manquer de l'être aussitôt qu'on sort de son état, & qu'on n'est point fait pour celui qu'on veut prendre. Toutes ces femmes à grands talents n'en imposent jamais qu'aux sots. On sait toujours quel est l'artiste ou l'ami qui tient la plume ou le pinceau quand elles travaillent. On sait quel est le discret homme de lettres qui leur dicte en secret leurs oracles. Toute cette charlatanerie est indigne d'une honnête femme. Quand elle auroit de vrais talents, sa prétention les aviliroit. Sa dignité est d'être ignorée ; sa gloire est dans l'estime de son mari ; ses plaisirs sont dans le bonheur de sa famille.

La grande beauté me paroît plutôt à fuir qu'à rechercher dans le mariage. La beauté s'use promptement par la possession : au bout de six semaines elle n'est plus rien pour le possesseur ; mais ces dangers durent autant qu'elle. A moins qu'une belle femme ne soit un ange, son mari est le plus malheureux des hommes ; & quand elle seroit un ange, comment empêchera-t-elle qu'il ne soit sans cesse entouré d'ennemis ? Si l'extrême laideur n'étoit pas dégoûtante, je la préférerois à l'extrême beauté ; car en peu de temps l'un & l'autre étant nulles pour le mari, la beauté devient un inconvient, & la laideur un avantage : mais la laideur qui produit le dégoût est le plus grand des malheurs ; ce sentiment, loin de s'effacer, augmente sans cesse & se tourne en haine. C'est un enfer qu'un pareil mariage ; il vaudroit mieux être morts qu'unis ainsi.

Désirez en tout la médiocrité, sans ex-

excepter la beauté même. Une figure agréable & prévenante, qui n'inſpire pas l'amour, mais la bienveillance, eſt ce qu'on doit préférer; elle eſt ſans préjudice pour le mari & l'avantage en tourne au profit commun. Les graces ne s'uſent pas comme la beauté : elles ont de la vie, elles ſe renouvellent ſans ceſſe; & au bout de trente ans de mariage, une honnête femme avec des graces, plait à ſon mari comme le premier jour.

La diverſité de fortune & d'état s'éclipſe & ſe confond dans le mariage, elle ne fait rien au bonheur; mais celle de caractere & d'humeur demeure, c'eſt par elle qu'on eſt heureux ou malheureux. L'enfant qui n'a de regle que l'amour, choiſit mal, le pere qui n'a de regle que l'opinion, choiſit plus mal encore.

Peut-on ſe faire un ſort excluſif dans le mariage? Les biens, les maux n'y ſont-ils pas communs malgré qu'on en ait, & les chagrins qu'on ſe donne l'un à l'autre ne retombent-ils pas toujours ſur celui qui les cauſe?

Y a-t-il au monde un ſpectacle auſſi touchant, auſſi reſpectable que celui d'une mere de famille entourée de ſes enfants, réglant les travaux de ſes domeſtiques, procurant à ſon mari une vie heureuſe, & gouvernant ſagement ſa maiſon? C'eſt-là qu'elle ſe montre dans toute la dignité d'une honnête femme; & c'eſt-là qu'elle inſpire vraiment du reſpect, & que la beauté partage avec honneur les hommages rendus à la vertu. Une maiſon dont la maitreſſe eſt abſente eſt un corps ſans ame qui bientôt tombe en corruption; une femme hors de ſa maiſon perd ſon plus grand luſtre, & dépouillée de ſes vrais ornements, elle ſe montre avec indécence.

Ce n'eſt pas ſeulement l'intérêt des époux, mais la cauſe commune de tous les hommes, que la pureté du mariage ne ſoit point altérée. Chaque fois que deux époux s'uniſſent par un nœud ſolemnel, il intervient un engagement tacite de tout le genre-humain, de reſpecter ce lien ſacré, d'honorer en eux l'union conjugale; & c'eſt, ce me ſemble, une raiſon très-forte contre les mariages clandeſtins, qui, n'offrant nul ſigne de cette union, expoſent des cœurs innocents à brûler d'une flamme adultere. Le Public eſt en quelque ſorte garant d'une convention paſſée en ſa préſence, & l'on peut dire que l'honneur d'une femme pudique eſt ſous la protection ſpéciale de tous les gens de bien. Ainſi quiconque oſe la corrompre, peche premiérement, parce qu'il la fait pécher, & qu'on partage toujours les crimes qu'on fait commettre, il peche encore directement lui-même, parce qu'il viole la foi publique & ſacrée du mariage, ſans lequel rien ne peut ſubſiſter dans l'ordre légitime des choſes humaines.

L'amour n'eſt pas toujours néceſſaire pour former un heureux mariage. L'honnêteté, la vertu, de certaines convenances, moins de conditions & d'âges que de caracteres & d'humeurs ſuffiſent entre deux époux; ce qui n'empêche point qu'il ne réſulte de cette union un attachement très-tendre, qui, pour n'être pas préciſémment de l'amour, n'en eſt pas moins doux & n'en eſt que plus durable. L'amour eſt accompagné d'une inquiétude continuelle de jalouſie ou de privation, peu convenable au mariage, qui eſt un état de jouiſſance & de paix. On ne s'épouſe pas pour penſer uniquement l'un à l'autre, mais

pour remplir conjointement les devoirs de la vie civile, gouverner prudemment sa maison, bien élever ses enfants. Les Amants ne voyent jamais qu'eux, ne s'occupent incessamment que d'eux, & la seule chose qu'ils sachent faire, est de s'aimer. Ce n'est pas assez pour des époux qui ont tant d'autres soins à remplir.

Pourquoi les femmes doivent-elles vivre retirées & séparées des hommes? Ferons-nous cette injure au Sexe, de croire que ce soit par des raisons tirées de sa foiblesse, & seulement pour éviter le danger des tentations? Non, ces indignes craintes ne conviennent point à une femme de bien, à une mere de famille sans cesse environnée d'objets qui nourrissent en elle des sentiments d'honneur, & livrée aux plus respectables devoirs de la nature. Ce qui les sépare des hommes, c'est la nature elle-même qui leur prescrit des occupations différentes: c'est cette douce & timide modestie qui, sans songer précisément à la chasteté, en est la plus sûre gardienne? c'est cette réserve attentive & piquante, qui nourrissant à la fois dans les cœurs des hommes & les désirs & le respect, sert, pour ainsi dire, de coquetterie à la vertu. Voilà pourquoi les époux mêmes ne sont pas exceptés de la regle. Voilà pourquoi les femmes les plus honnêtes conservent en général le plus d'ascendant sur leurs maris; parce qu'à l'aide de cette sage & discrette réserve, sans caprice & sans refus, elles savent, au sein de l'union la plus tendre, les maintenir à une certaine distance, & les empêchent de jamais se rassasier d'elles.

Par plusieurs raisons tirées de la nature de la

chose, le pere doit commander dans la famille; premierement, l'autorité ne doit pas être égale entre le pere & la mere; mais il faut que le gouvernement soit un, & que dans les partages d'avis il y ait une voix prépondérante qui décide. 2°. Quelques légeres qu'on veuille supposer les incommodités particulieres à la femme; comme elles sont toujours pour elle un intervalle d'inaction, c'est une raison suffisante pour l'exclure de cette primauté: car quand la balance est parfaitement égale, une paille suffit pour la faire pencher. De plus, le mari doit avoir inspection sur la conduite de sa femme, parce qu'il lui importe de s'assurer que les enfants qu'il est forcé de reconnoître & de nourrir, n'appartiennent pas à d'autres qu'à lui. La femme qui n'a rien de semblable à craindre, n'a pas le même droit sur le mari. 3°. Les enfants doivent obéir au pere, d'abord par nécessité, ensuite par reconnoissance; après avoir reçu de lui leurs besoins durant la moitié de leur vie, ils doivent consacrer l'autre à pourvoir aux siens. 4°. A l'égard des domestiques ils lui doivent aussi leurs services en échange de l'entretien qu'il donne; sauf à rompre le marché dès qu'il cesse de leur convenir.

DEVOIR DES MERES.

LE Devoir des femmes de nourrir leurs enfants n'est pas douteux: mais on dispute si, dans le mépris qu'elles en font, il est égal pour les enfants d'être nourris de leur lait ou d'un autre? Je tiens cette question, dont les Médecins sont les Juges, pour décider au

ſouhait des femmes ; & pour moi je penſerois bien auſſi qu'il vaut mieux que l'enfant ſuce le lait d'une nourrice en ſanté, que d'une mere gâtée, s'il avoit quelque nouveau mal à craindre du même ſang dont il eſt formé.

Mais la queſtion doit-elle s'envisager ſeulement par le côté phyſique, & l'enfant a-t-il moins beſoin des ſoins d'une mere que de ſa mamelle ? D'autres femmes, des bêtes mêmes pourront lui demander le lait qu'elle lui refuſe : la ſollicitude maternelle ne le ſupplée point. Celle qui nourrit l'enfant d'un autre au lieu du ſien, eſt une mauvaiſe mere ; comment ſera-t-elle une bonne nourrice ? Elle pourra le devenir, mais lentement, il faudra que l'habitude change la nature ; & l'enfant mal ſoigné aura le temps de périr cent fois, avant que ſa nourrice ait pour lui une tendreſſe de mere.

De cet avantage même réſulte un inconvénient, qui ſeul devroit ôter à toute femme ſenſible le courage de faire nourrir ſon enfant par une autre ; c'eſt celui de partager le droit de mere, ou plutôt de l'aliéner ; de voir ſon enfant aimer une autre femme, autant & plus qu'elle, de ſentir que la tendreſſe qu'il conſerve pour ſa propre mere, eſt une grace, & que celle qu'il a pour ſa mere adoptive eſt un devoir : car où j'ai trouvé les ſoins d'une mere, ne dois-je pas l'attachement d'un fils ?

La maniere dont on remédie à cet inconvénient, eſt d'inſpirer aux enfans du mépris pour leur nourrice, en les traitant en véritables ſervantes. Quand leur ſervice eſt achevé, on retire l'enfant, ou l'on congédie la nourrice ; à force de la mal recevoir, on la rebute de venir voir ſon nourriſſon. Au bout de quelques années, on ne la voit plus, il ne

la connoît plus. La mere qui croit se substituer à elle, & réparer sa négligence par la cruauté, se trompe. Au lieu de faire un tendre fils d'un nourrisson dénaturé, elle l'exerce à l'ingratitude; elle lui apprend à mépriser un jour celle qui lui donna la vie, comme celle qui l'a nourri de son lait.

Point de mere, point d'enfant. Entr'eux, les devoirs sont réciproques, & s'ils sont mal remplis d'un côté, ils seront négligés de l'autre. L'enfant doit aimer sa mere avant de savoir qu'il le doit. Si la voix du sang n'est fortifiée par l'habitude & les soins, elle s'éteint dans les premieres années, & le cœur meurt, pour ainsi dire, avant que de naître. Nous voilà dès le premier pas hors de la nature.

On en sort encore par une route opposée; lorsqu'au lieu de négliger les soins de mere, une femme les porte à l'excès, lorsqu'elle fait de son enfant son idole; qu'elle augmente & nourrit sa foiblesse pour l'empêcher de la sentir, & qu'espérant le soustraire aux loix de la nature, elle écarte de lui des atteintes pénibles, sans songer combien, pour quelques incommodités dont elle le préserve un moment, elle accumule au loin d'accidens & de périls sur sa tête, combien c'est une précaution barbare de prolonger la foiblesse de l'enfance sous les fatigues des hommes faits. Thétis, pour rendre son fils invulnérable, le plongea, dit la fable, dans l'eau du Styx. Cette allégorie est belle & claire. Les meres cruelles dont je parle font autrement: à force de plonger leurs enfans dans la mollesse, elles les préparent à la souffrance: elles ouvrent leurs pores aux maux de toute

eſpece, dont ils ne manqueront pas d'être la proie étant grands.

Du devoir des meres de nourrir les enfans dépend tout l'ordre moral. Voulez-vous rendre chacun à ſes premiers devoirs ; commencez par les meres ; vous ſerez étonnés des changemens que vous produirez. Tout vient ſucceſſivement de cette premiere dépravation : tout l'ordre moral s'altere ; le naturel s'éteint dans tous les cœurs ; l'intérieur des maiſons prend un air moins vivant ; le ſpectacle touchant d'une famille naiſſante n'attache plus les maris, n'impoſe plus d'égards aux étrangers ; on reſpecte moins la mere dont on ne voit pas les enfans ; il n'y a point de réſidence dans les familles ; l'habitude ne renforce plus les liens du ſang ; il n'y a plus ni peres, ni meres, ni enfans, ni freres, ni ſœurs ; tous ſe connoiſſent à peine, comment s'aimeroient ils ; chacun ne ſonge plus qu'à ſoi. Quand la maiſon n'eſt plus qu'une triſte ſolitude, il faut bien aller s'égayer ailleurs.

Mais que les meres daignent nourrir leurs enfans, les mœurs vont ſe réformer d'elles-mêmes, les ſentimens de la nature ſe reveillent dans tous les cœurs ; l'état va ſe repeupler ; ce premier point, ce point ſeul va tout réunir. L'attrait de la vie domeſtique eſt le meilleur contrepoiſon des mauvaiſes mœurs. Le tracas des enfans qu'on croit importun devient agréable ; il rend le pere & la mere plus néceſſaires, plus chers l'un l'autre, il reſſerre entre eux le lien conjugal. Quand la famille eſt vivante & animée, les ſoins domeſtiques ſont la plus chere occupation de la femme & le plus doux amuſement du mari. Ainſi, de ce ſeul abus corrigé, ré-

ſulteroit bientôt une réforme générale ; bientôt la nature auroit repris tous ſes droits. Qu'une fois les femmes redeviennent meres, bientôt les hommes redeviendront peres & maris.

DEVOIRS DES PERES.

COMME la véritable nourrice de l'enfant eſt la mere, le véritable précepteur eſt le pere. Qu'ils s'accordent dans l'ordre de leurs fonctions, ainſi que dans leur ſyſtême : que des mains de l'un l'enfant paſſe dans celles de l'autre. Il ſera mieux élevé par un pere judicieux & borné, que par le plus habile maître du monde ; car le zele ſuppléera mieux au talent, que le talent au zele.

Un pere quand il engendre & nourrit des enfans, ne fait en cela que le tiers de ſa tâche. Il doit des hommes à ſon eſpece, il doit à la ſociété des hommes ſociables, il doit des citoyens à l'état. Tout homme qui peut payer cette triple dette, & ne le fait pas, eſt coupable & plus coupable, peut-être, quand il la paye à demi. Celui qui ne peut remplir les devoirs de pere, n'a point droit de le devenir. Il n'y a ni pauvreté, ni travaux, ni reſpect humain qui le diſpenſent de nourrir ſes enfans, & de les élever lui-même. Lecteurs, vous pouvez m'en croire. Je prédis à quiconque a des entrailles, & néglige des ſi ſaints devoirs, qu'il verſera longtemps ſur ſa faute, des larmes ameres, & n'en ſera jamais conſolé.

Mais, que fait cet homme riche, ce per-

de famille ſi affairé, & forcé ſelon lui, de laiſſer les enfans à l'abandon ? Il paie un autre homme pour remplir les ſoins qui lui ſont à charge. Ame vénale ! Crois-tu donner à ton fils un autre pere avec de l'argent ? Ne t'y trompe point ; ce n'eſt pas même un maître que tu lui donne, c'eſt un valet. Il en formera bientôt un ſecond.

Un pere qui ſentiroit tout le prix d'un bon gouverneur, prendroit le parti de s'en paſſer ; car il mettroit plus de peine à l'acquérir, qu'à le devenir lui-même. Veut-il donc ſe faire un ami ? Qu'il éleve ſon fils pour l'être ; le voilà diſpenſé de le chercher ailleurs, & la nature a déja fait la moitié de l'ouvrage.

ÉDUCATION.

NOUS naiſſons foibles, nous avons beſoin de forces : nous naiſſons dépourvus de tout, nous avons beſoin de jugement. Tout ce que nous n'avons pas à notre naiſſance, & dont nous avons beſoin étant grands, nous eſt donné par l'éducation.

Cette éducation nous vient de la nature, ou des hommes, ou des choſes. Le développement interne de nos facultés & de nos organes eſt l'éducation de la nature : l'uſage qu'on nous apprend à faire de ce développement eſt l'éducation des hommes ; & l'acquis de notre propre expérience ſur les objets qui nous affectent, eſt l'éducation des choſes.

Chacun de nous eſt donc formé par trois

ſortes de maîtres. Le diſciple, dans lequel leurs diverſes leçons ſe contrarient, eſt mal élevé, & ne ſera jamais d'accord avec lui-même : celui dans lequel elles tombent toutes ſur les mêmes points, & tendent aux mêmes fins, va ſeul à ſon but, & va conſéquemment. Celui-là ſeul eſt bien élevé.

L'éducation de l'enfance eſt celle qui importe le plus ; & cette premiere éducation appartient inconteſtablement aux femmes. Si l'auteur de la narure eût voulu qu'elle appartînt aux hommes, il leur eût donné du lait pour nourrir les enfants. Parlez donc toujours aux femmes, par préférence dans vos traités d'éducation ; car, outre qu'elles ſont à portée d'y veiller de plus près que les hommes, & qu'elles y influent toujours davantage, le ſuccès les intereſſe auſſi beaucoup plus, puiſque la plupart des veuves ſe trouvent preſque à la merci de leurs enfans, & qu'alors ils leur font vivement ſentir, en bien ou en mal, l'effet de la maniere dont elles les ont élevés. Les loix, toujours ſi occupées des biens, & ſi peu des peſonnes, parce qu'elles ont pour objet la paix & non la vertu, ne donnent pas aſſez d'autorité aux meres. Cependant leur état eſt plus sûr que celui des peres ; leurs devoirs ſont plus pénibles ; leurs ſoins importent plus au bon ordre de la famille ; généralement elles ont plus d'attachement pour les enfants. Il y a des occaſions où un fils qui manque de reſpect à ſon pere, peut, en quelque ſorte, être excuſé : mais dans quelque occaſion que ce fût, ſi un enfant étoit aſſez dénaturé pour en manquer à ſa mere, à celle qui l'a porté dans ſon ſein, qui l'a nourri de ſon lait, qui, durant

des années, s'eſt oublié elle même, pour nè s'occuper que de lui, on devroit ſe hâter d'étouffer ce miſérable, comme un monſtre indigne de voir le jour.

Celui d'entre nous qui ſait le mieux ſupporter les biens & les maux de cette vie eſt le mieux élevé : d'où il ſuit que la véritable éducation conſiſte moins en préceptes qu'en exercices.

Si les hommes naiſſoient attachés au ſol d'un pays, ſi la même ſaiſon duroit toute l'année, ſi chacun tenoit à ſa fortune de maniere à n'en pouvoit jamais changer, la pratique d'éducation établie ſeroit bonne à certain egard, l'enfant élevé pour ſon état, n'en ſortant jamais, ne pourroit être expoſé aux inconveniens d'un autre. Mais vu la mobilité des choſes humaines ; vu l'eſprit inquiet & remuant de ce ſiecle qui bouleverſe tout à chaque génération, peut-on concevoir une méthode plus inſenſée que d'élever un enfant, comme n'ayant jamais à ſortir de ſa chambre, comme devant être ſans ceſſe entouré de ſes gens ? Si le malheureux fait un ſeul pas ſur la terre, s'il deſcend d'un ſeul degré, il eſt perdu. Ce n'eſt pas lui apprendre à ſupporter la peine ; c'eſt l'exercer à la ſentir.

Souvenez-vous toujours que l'eſprit d'une bonne inſtitution n'eſt pas d'enſeigner à l'enfant beaucoup de choſes, mais de ne laiſſer jamais entrer dans ſon cetveau que des idées juſtes & claires.

La partie la plus eſſentielle de l'éducation d'un enfant, celle dont il n'eſt jamais queſtion dans les éducations les plus éloignées, c'eſt de lui bien faire ſentir ſa miſere, ſa foibleſſe, ſa dé pendance, & le peſant joug de la

néceſſité que la nature impoſe à l'homme, & cela non-ſeulement afin qu'il ſoit ſenſible à ce qu'on fait pour lui alléger ce-joug, mais ſur-tout afin qu'il connoiſſe de bonne heure en quel rang l'a placé la Providence, qu'il ne s'éleve point au-deſſus de ſa portée, & que rien d'humain ne lui ſemble étranger à lui.

Appropriez l'éducation de l'homme à l'homme, & non pas à ce qui n'eſt point lui. Ne voyez-vous pas qu'en travaillant à le former excluſivement pour un état, vous le rendez inutile à tout autre, & que s'il plaît à la fortune, vous n'aurez travaillé qu'à le rendre malheureux.

Mettez toutes les leçons des jeunes gens en actions, plutôt qu'en diſcours. Qu'ils n'apprennent rien dans les livres de ce que l'expérience peut leur enſeigner.

Le pédant & l'inſtituteur diſent à peu près les mêmes choſes; mais le premier les dit à tout propos; le ſecond ne les dit que quand il eſt sûr de leur effet.

ENFANTS.

DANS le commencement de la vie où la mémoire & l'imagination ſont encore inactives, l'enfant n'eſt attentif qu'à ce qui affecte actuellement ſes ſens. Ses ſenſations étant les premiers matériaux de ſes connoiſſances, les lui offrir dans un ordre convenable, c'eſt préparer ſa mémoire à les fournir un jour dans le même ordre à ſon entendement: mais comme il n'eſt attentif qu'à ſes ſenſations, il ſuffit d'abord de lui mon-

trer bien diſtinctement la liaiſon de ces mêmes ſenſations avec les objets qui les cauſent. Il veut tout toucher, tout manier; ne vous oppoſez point à cette inquiétude; elle lui ſuggere un apprentiſſage très-néceſſaire. C'eſt ainſi qu'il apprend à ſentir la chaleur, le froid, la dureté, la molleſſe, la peſanteur, la légereté des corps, à juger de leur grandeur, de leur figure, & de toutes leurs qualités ſenſibles, en regardant, palpant, écoutant : ſur-tout en comparant la vue au toucher, en eſtimant à l'œil la ſenſation qu'ils feroient ſous ſes doigts.

Ce n'eſt que par le mouvement, que nous apprenons qu'il y a des choſes qui ne ſont pas nous, & ce n'eſt que par notre propre mouvement que nous acquérons l'idée de l'étendue. C'eſt parce que l'enfant n'a point cette idée, qu'il tend indifféremment la main pour ſaiſir l'objet qui le touche, ou l'objet qui eſt à un pas de lui. Cet effort qu'il fait vous paroît un ſigne d'empire, un ordre qu'il donne à l'objet de s'approcher ou à vous de le lui apporter; & point du tout, c'eſt ſeulement que les mêmes objets qu'il voyoit d'abord dans ſon cerveau, puis ſur ſes yeux, il les voit maintenant au bout de ſes bras, & n'imagine d'étendue que celle où il peut atteindre. Ayez donc ſoin de le promener ſouvent, de le tranſporter d'une place à l'autre, de lui faire ſentir le changement de lieu, afin de lui apprendre à juger des diſtances. Quand il commencera de les connoître, alors il faut changer de méthode, & ne le porter que comme il vous plaît; car ſi-tôt qu'il n'eſt plus abuſé par les ſens, ſon effort change de cauſe.

Le mal-aiſe des beſoins s'exprime par des ſignes, quand le ſecours d'autrui eſt néceſſaire pour y pourvoir. De là, les cris des enfants. Ils pleurent beaucoup : cela doit être, puiſque toutes leurs ſenſations ſont affectives ; quand elles ſont agréables ils en jouiſſent en ſilence, quand elles ſont pénibles ils le diſent dans leur langage, & demandent un ſoulagement. Or, tant qu'ils ſont éveillés, ils ne peuvent preſque reſter dans un état d'indifférence ; ils dorment ou ils ſont affectés.

Toutes nos langues ſont des ouvrages de l'art. On a long-temps cherché s'il y avoit une langue naturelle & commune à tous les hommes : ſans doute, il y en a une ; & c'eſt celle que les enfants parlent avant de ſavoir parler. Cette langue n'eſt pas articulée, mais elle eſt accentuée, ſonore, intelligible. L'uſage des nôtres nous la fait négliger au point de l'oublier tout-à-fait. Etudions les enfants, & bientôt nous la rapprendrons auprès d'eux. Les nourrices ſont nos maîtres dans cette langue ; elles entendent tout ce que diſent leurs nourriſſons, elles leur répondent, elles ont avec eux des dialogues très-bien ſuivis, & quoiqu'elles prononcent des mots, ces mots ſont parfaitement inutiles, ce n'eſt point le ſens du mot qu'ils entendent, mais l'accent dont il eſt accompagné.

Au langage de la voix ſe joint celui du geſte non moins énergique. Ce geſte n'eſt pas dans les foibles mains des enfants, il eſt ſur leurs viſages. Il eſt étonnant combien ces phyſionomies mal formées ont déjà d'expreſſions : leurs traits changent d'un inſtant à l'autre avec une inconcevable rapidité. Vous voyez le ſourire, le déſir, l'effroi naître & paſſer

comme autant d'éclairs ; à chaque fois vous croyez voir un autre visage. Ils ont certainement les muscles de la face plus mobiles que nous. En revanche leurs yeux ternes ne disent presque rien. Tel doit être le genre de leurs signes dans un âge où l'on n'a que des besoins corporels ; l'expression des sensations est dans les grimaces, l'expression des sentiments est dans le regard.

Les premiers pleurs des enfants sont des prieres : si on n'y prend garde, elles deviennent bientôt des ordres ; ils commencent par se faire assister ; ils finissent par se faire servir. Ainsi de leur propre foiblesse, d'où vient d'abord le sentiment de leur dépendance, naît ensuite l'idée de l'empire & de la domination : mais cette idée étant moins excitée par leurs besoins que par nos services, ici commencent à se faire appercevoir les effets moraux dont la cause immédiate n'est pas dans la nature, & l'on voit déjà pourquoi dès ce premier âge, il importe de démêler l'intention secrete qui dicte le geste ou le cri.

Quand l'enfant tend la main avec effort sans rien dire, il croit atteindre à l'objet, parce qu'il n'en estime pas la distance ; il est dans l'erreur : mais quand il se plaint & crie en tendant la main, alors il ne s'abuse plus sur la distance, il commande à l'objet de s'approcher, ou à vous de le lui apporter. Dans le premier cas, portez-le à l'objet lentement & à petit pas : dans le second, ne faites pas seulement semblant de l'entendre ; plus il criera, moins vous devez l'écouter. Il importe de l'accoutumer de bonne heure à ne commander, ni aux hommes, car il n'est pas leur maître, ni aux choses, car elles

ne

nè l'entendent point. Ainsi, quant un enfant désire quelque chose qu'il voit & qu'on veut lui donner, il vaut mieux porter l'enfant à l'objet que d'apporter l'objet à l'enfant: il tire de cette pratique une conclusion qui est de son âge, & il n'y a point d'autre moyen de la lui suggérer.

Un enfant veut déranger tout ce qu'il voit, il casse, il brise tout ce qu'il peut atteindre, il empoigne un oiseau comme il empoigneroit une pierre, & l'étouffe sans savoir ce qu'il fait. Pourquoi cela? D'abord, la Philosophie en va rendre raison par des vices naturels, l'orgueil, l'esprit de domination, l'amour propre, la méchanceté de l'homme, le sentiment de sa foiblesse, pourra-t-elle ajouter, rend l'enfant avide de faire des actes de force, & de se prouver à lui-même son propre pouvoir? Mais voyez ce vieillard infirme & cassé, ramené par le cercle de la vie humaine à la foiblesse de l'enfance; non-seulement il reste immobile & paisible, il veut encore que tout y reste autour de lui; le moindre changement le trouble & l'inquiette, il voudroit voir régner un calme universel. Comment la même impuissance, jointe aux mêmes passions, produiroit-elle des effets si différens dans les deux ages, si la cause primitive n'étoit changée? Et où peut on chercher cette diversité de causes, si ce n'est dans l'état physique des deux individus? Le principe actif commun à tous deux se développe dans l'un & s'éteint dans l'autre; l'un se forme & l'autre se détruit, l'un tend à la vie, & l'autre à la mort. L'activité défaillante se concentre dans le cœur du vieillard; dans celui de l'enfant elle est

ſurabondante, & s'étend au dehors, il ſe ſent, pour ainſi dire, aſſez de vie pour animer tout ce qui l'environne. Qu'il faſſe ou qu'il défaſſe, il n'importe, il ſuffit qu'il change l'état des choſes, & tout changement eſt une action. Que s'il ſemble avoir plus de penchant à détruire, ce n'eſt point par méchanceté, c'eſt que l'action qui forme eſt toujours lente, & que celle qui détruit, étant plus rapide, convient mieux à ſa vivacité.

En même temps que l'Auteur de la nature donne aux enfants ce principe actif, il prend ſoin qu'il ſoit peu nuiſible, en leur laiſſant peu de force pour s'y livrer. Mais ſi-tôt qu'ils peuvent conſidérer les gens qui les environnent comme des inſtruments qu'il dépend d'eux de faire agir, ils s'en ſervent pour ſuivre leur penchant, & ſuppléer à leur propre foibleſſe. Voilà comment ils deviennent incommodes, tyrans, impérieux, méchants, indomptables; progrès qui ne vient pas d'un eſprit naturel de domination, mais qui le leur donne; car il ne faut pas une longue expérience pour ſentir combien il eſt agréable d'agir par les mains d'autrui & de n'avoir beſoin que de remuer la langue pour faire mouvoir l'univers.

En grandiſſant, on acquiert des forces; on devient moins inquiet, moins remuant, on ſe renferme davantage en ſoi-même. L'ame & le corps ſe mettent, pour ainſi dire, en équilibre, & la nature nous demande plus que le mouvement néceſſaire à notre conſervation. Mais le déſir de commander ne s'éteint pas avec le beſoin qui l'a fait naître; l'empire éveille & flatte l'amour

propre, & l'habitude la fortifie : ainsi succede la fantaisie au besoin : ainsi prennent leurs premieres racines, les préjugés & l'opinion.

Le principe une fois connu, nous voyons clairement le point où l'on quitte la route de la nature : voyons ce qu'il faut faire pour s'y maintenir.

Loin d'avoir des forces superflues, les enfants n'en ont pas même de suffisantes pour tout ce que leur demande la nature : il faut donc leur laisser l'usage de toutes celles qu'elle leur donne & dont ils ne sauroient abuser. Premiere maxime.

Il faut les aider, & suppléer à ce qui leur manque, soit en intelligence, soit en force, dans tout ce qui est du besoin physique. Deuxieme maxime.

Il faut, dans le secours qu'on leur donne, se borner uniquement à l'utile réel, sans rien accorder à la fantaisie ou au désir sans raison; car la fantaisie ne les tourmentera point quand on ne l'aura pas fait naître, attendu qu'elle n'est pas de la nature. Troisieme maxime.

Il faut étudier avec soin leur langage & leurs signes, afin que dans un âge où ils ne savent pas dissimuler, on distingue dans leurs désirs ce qui vient immédiatement de la nature, & ce qui vient de l'opinion. Quatrieme maxime.

Quand les enfants commencent à parler, ils pleurent moins. Ce progrès est naturel; un langage est substitué à l'autre.

Il est bien étrange que depuis qu'on se mêle d'élever des enfants, on n'ait imaginé d'autre instrument pour les conduire que l'émulation, la jalousie, l'envie, la vanité

l'avidité, la vile crainte, toutes les passions les plus dangereuses, les plus promptes à fermenter, & les plus propres à corrompre l'ame, même avant que le corps soit formé. A chaque instruction précoce qu'on veut faire entrer dans leur tête, on plante un vice au fond de leur cœur ; d'insensés instituteurs pensent faire des merveilles en les rendant méchants pour leur apprendre ce que c'est que bonté ; & puis ils nous disent gravement, tel est l'homme. Oui, tel est l'homme que vous avez fait.

On a essayé tous les instruments, hors un : le seul précisément qui peut réussir ; la liberté bien réglée. Il ne faut point se mêler d'élever un enfant quand on ne sait pas le conduire où l'on veut par les seules loix du possible & de l'impossible. La sphere de l'un & de l'autre lui étoit également inconnue, on l'étend, on la resserre autour de lui comme on veut. On l'enchaîne, on le pousse, on le retient avec le seul lien de la nécessité, sans qu'il en murmure, on le rend souple & docile par la seule force des choses, sans qu'aucun vice ait l'occasion de germer en lui : car jamais les passions ne s'animent, tant qu'elle sont de nul effet.

Les premiers mouvements naturels de l'homme étant de se mesurer avec tout ce qui l'environne, & d'éprouver dans chaque objet qu'il apperçoit toutes les qualités sensibles qui peuvent se rapporter à lui, sa premiere étude est une sorte de physique expérimentale, relative à sa propre conservation, & dont on le détourne par des études spéculatives, avant qu'il ait reconnu sa place ici bas. Tandis que ses organes délicats &

flexibles peuvent s'ajuſter au corps ſur leſquels ils doivent agir, tandis que ſes ſens encore purs ſont exempts d'illuſions, c'eſt le temps d'exercer les uns & les autres aux fonctions qui leur ſont propres, c'eſt le temps d'apprendre à connoître les rapports ſenſibles que les choſes ont avec nous. Comme tout ce qui entre dans l'entendement humain y vient par les ſens, la premiere raiſon de l'homme eſt une raiſon ſenſitive; c'eſt elle qui ſert de baſe à la raiſon intellectuelle: nos premiers maîtres de Philoſophie ſont nos pieds, nos mains, nos yeux. Subſtituer des livres à tout cela, ce n'eſt pas nous apprendre à raiſonner, c'eſt nous apprendre à nos ſervir de la raiſon d'autrui; c'eſt nous apprendre à beaucoup croire, & à ne jamais rien ſentir.

Les penſées les plus brillantes peuvent tomber dans le cerveau des enfants, ou plutôt les meilleurs mots dans leur bouche; comme les diamants du plus grand prix ſous leurs mains, ſans que pour cela ni les penſées, ni les diamants leur appartiennent, il n'y a point de véritable propriété pour cet âge en aucun genre. Les choſes que dit un enfant ne ſont pas pour lui ce qu'elles ſont pour nous, il n'y joint pas les mêmes idées. Ces idées, ſi tant eſt qu'il en ait, n'ont dans ſa tête ni ſuite ni liaiſon; rien de fixe, rien d'aſſuré dans tout ce qu'il penſe. Examinez votre prétendu prodige. En de certains moments, vous lui trouverez un reſſort d'une extreme activité, une clarté d'eſprit à percer les nues. Le plus ſouvent, ce meme eſprit vous paroîtra lache, moite, & comme environné d'un épais brouillard, Tantôt il vous

devance, & tantôt il reſte immobile. Un inſtant, vous diriez c'eſt un génie, & l'inſtant d'après c'eſt un ſot: vous vous tromperiez toujours, c'eſt un enfant. C'eſt un aiglon qui fend l'air un inſtant, & retombe l'inſtant d'après dans ſon aire.

Des enfants étourdis viennent des hommes vulgaires; je ne ſache point d'obſervation plus générale & plus certaine que celle-là. Rien n'eſt plus difficile que de diſtinguer dans l'enfance la ſtupidité réelle de cette apparente & trompeuſe ſtupidité, qui eſt l'annonce des ames fortes. Il paroît d'abord étrange que les deux extrêmes ayant des ſignes ſi ſemblables, & cela doit pourtant être; car dans un âge où l'homme n'a encore nulle véritables idées, toute la différence qui ſe trouve entre celui qui a du génie & celui qui n'en a pas, eſt que le dernier n'admet que de fauſſes idées, & que le premier n'en trouvant que de telles, n'en admet aucune; il reſſemble donc au ſtupide, en ce que l'un n'eſt capable de rien, & que rien ne convient à l'autre. Le ſeul ſigne qui peut les diſtinguer dépend du haſard qui peut offrir au dernier quelque idée à ſa portée, au lieu que le premier eſt toujours le même par-tout. Le jeune Caton, durant ſon enfance, ſembloit un imbécile dans la maiſon. Il étoit taciturne & opiniâtre. Voilà tout le jugement qu'on portoit de lui. Ce ne fut que dans l'antichambre de Sylla que ſon oncle apprit à le connoître. S'il ne fût point entré dans cette antichambre, peut-être eût-il paſſé pour une brute juſqu'à l'âge de raiſon: ſi Céſar n'eût point vécu, peut-être eût-on traité de viſionnaire ce même Caton, qui pénétra ſon funeſte génie & prévit

tous ſes projets de ſi loin. O que ceux qui jugent ſi précipitamment les enfants ſont ſujets à ſe tromper! Ils ſont ſouvent plus enfants qu'eux. L'apparente facilité d'apprendre eſt cauſe de la perte des enfants. On ne voit pas que cette facilité même eſt la preuve qu'ils n'apprennent rien. Leur cerveau lice & poli, rend comme un miroir les objets qu'on lui préſente; mais rien ne reſte, rien ne pénetre. L'enfant retient les mots, les idées ſe réfléchiſſent; ceux qui l'écoutent les entendent, lui ſeul ne les entend point.

Il faut des obſervations plus fines qu'on ne penſe, pour s'aſſurer du vrai génie & du vrai goût d'un enfant, qui montre bien plus ſes déſirs que ſes diſpoſitions, & qu'on juge toujours par les premiers, faute de ſavoir étudier les autres. Je voudrois qu'un homme judicieux nous donnât un traité de l'art d'obſerver les enfants. Cet art ſeroit très-important à connoître: les peres & les maîtres n'en ont pas encore les éléments.

A douze ou treize ans les forces de l'enfant ſe développent bien plus rapidemment que ſes beſoins. Le plus violent, le plus terrible ne s'eſt pas encore fait ſentir à lui; l'organe même en reſte dans l'imperfection, & ſemble pour en ſortir que ſa volonté l'y force. Peu ſenſible aux injures de l'air & des ſaiſons, ſa chaleur naiſſante lui tient lieu d'habit, ſon appétit lui tient lieu d'aſſaiſonnement; tout ce qui peut nourrir eſt bon à ſon âge, s'il a ſommeil, il s'étend ſur la terre & dort; il ſe voit par-tout entouré de tout ce qui lui eſt néceſſaire; aucun beſoin imaginaire ne le tourmente; l'opinion ne peut rien ſur lui; ſes déſirs ne vont pas plus loin: non-ſeulement

il peut ſe ſuffire à lui-même, il a de la force au delà ce qu'il lui faut ; c'eſt le ſeul temps de ſa vie où il ſera dans ce cas.

Que fera-t-il donc de cet excédent de facultés & de forces qu'il a de trop à préſent & qui lui manquera dans un autre âge. Il tâchera de l'employer à des ſoins qui lui puiſſent profiter au beſoin. Il jettera, pour ainſi dire, dans l'avenir le ſuperflu de ſon être actuel : l'enfant robuſte fera des proviſions pour l'homme foible ; mais il n'établira ſes magaſins ni dans des coffres qu'on lui peut voler, ni dans des granges qui lui ſont étrangeres ; pour s'approprier véritablement ſon acquis, c'eſt dans ſes bras, dans ſa tête, c'eſt dans lui qu'il le logera. Voici donc le temps des travaux, des inſtructions, des études.

Il ne s'agit point d'enſeigner les ſciences à l'enfant, mais de lui donner du goût pour les aimer & des méthodes pour les apprendre quand ce goût ſera mieux développé.

ADOLESCENCE.

Nous naiſſons, pour ainſi dire, en deux fois, l'une pour exiſter, & l'autre pour vivre ; l'une pour l'eſpece, & l'autre pour le ſexe. Ceux qui regardent la femme comme un homme imparfait, ont tort, ſans doute, mais l'analogie extérieure eſt pour eux. Juſqu'à l'âge nubile, les enfants des deux ſexes n'ont rien d'apparent qui les diſtingue ; même viſage, même figure, même teint, même voix, tout eſt égal ; les filles ſont des enfants, le même nom ſuffit à des êtres ſi ſemblables, les

mâles

mâles en qui l'on empêche le développement ultérieur du sexe gardent cette conformité toute leur vie; ils sont toujours de grands enfans: & les femmes ne perdant point cette même conformité, semblent, à bien des égards, ne jamais être autre chose.

Mais l'homme en général n'est pas fait pour rester toujours dans l'enfance. Il en sort au temps prescrit par la nature, & ce moment de crise, bien qu'assez court, a de longues influences.

Comme le mugissement de la mer précede de loin la tempête, cette orageuse révolution s'annonce par le murmure des passions naissantes: une fermentation sourde avertit de l'approche du danger. Un changement dans l'humeur, des emportemens fréquens, une continuelle agitation d'esprit, rendent l'enfant presque indisciplinable. Il devient sourd à la voix qui le rendoit docile: c'est un lion dans sa fievre; il méconnoit son guide, il ne veut plus être gouverné. Aux signes moraux d'une humeur qui s'altere, se joignent des changemens sensibles dans la figure. Sa physionomie se développe & s'empreint d'un caractere; le coton rare & doux qui croit au-bas de ses joues brunit, & prend de la consistance. Sa voix mue, ou plutôt il la perd: il n'est ni enfant ni homme, & ne peut prendre le ton d'aucun des deux. Ses yeux, les organes de l'ame, qui n'ont rien dit jusqu'ici, trouvent un langage & de l'expression; un feu naissant les anime, leurs regards plus vifs ont encore une sainte innocence, mais ils n'ont plus leur premiere imbécillité: il sent déjà qu'ils peuvent trop dire, il commence à savoir les baisser & rougit; il devient sensible

avant de ſavoir ce qu'il ſent ; il eſt inquiet ſans raiſon de l'être. Tout cela' peut venir lentement & vous laiſſer du temps encore ; mais ſi ſa vivacité ſe rend trop impatiente, ſi ſon emportement ſe change en fureur, s'il s'irrite & s'attendri d'un inſtant à l'autre, s'il verſe des pleurs ſans ſujets, ſi près des objets qui commencent à devenir dangereux pour lui, ſon pouls s'éleve & ſon œil s'enflamme ; ſi la main d'une femme ſe poſant ſur la ſienne le fait friſſonner, s'il ſe trouble ou s'intimide auprès d'elle : Ulyſſe, ô ſage Ulyſſe ! prends garde à toi ; les outres que tu fermois avec tant de ſoin ſont ouvertes : les vents ſont déchaînés, ne quitte plus un moment le gouvernail, ou tout eſt perdu.

La puberté & la puiſſance du ſexe ſont toujours plus hâtives chez les peuples inſtruits & policés, que chez les peuples ignorans & barbares. Les enfans ont une ſagacité ſinguliere pour démêler à travers toutes les ſingeries de la décence, les mauvaiſes mœurs qu'elle couvre. Le langage éputé qu'on leur dicte, les leçons d'honnéteté qu'on leur donne, le voile du myſtere qu'on affecte de tendre devant leurs yeux, ſont autant d'aiguillons à leur curioſité.

Les inſtructions de la nature ſont tardives & lentes, celles des hommes ſont preſque toujours prématurées. Dans le premier cas, les ſens éveillent l'imagination ; dans le ſecond, l'imagination éveille les ſens : elle leur donne une activité précoce qui ne peut manquer d'énerver, d'affoiblir d'abord les individus, puis l'eſpece même à la longue.

Le premier ſentiment dont un jeune homme élevé ſoigneuſement eſt ſuſceptible n'eſt

pas l'amour, c'est l'amitié. Le premier acte de son imagination naissante est de lui apprendre qu'il a des semblables, & l'espece l'affecte avant le sexe.

J'ai toujours vu que les jeunes gens corrompus de bonne heure, & livrés aux femmes & à la débauche, étoient inhumains & cruels; la fougue du tempérament les rendoit impatiens, vindicatifs, furieux: leur imagination pleine d'un seul objet, se refusoit à tout le reste; ils ne connoissoient ni pitié, ni miséricorde; ils auroient sacrifié pere, mere & l'univers entiers, au moindre de leurs plaisirs. Au contraire un jeune homme élevé dans une heureuse simplicité, est porté par les premiers mouvemens de la nature vers les passions tendres & affectueuses: son cœur compatissant s'émeut sur les peines de ses semblables; il tressaille d'aise quand il revoit ses camarades; ses yeux savent verser des larmes d'attendrissement; il est sensible à la honte de déplaire, au regret d'avoir offensé. Si l'ardeur d'un sang qui s'enflamme le rend vif, emporté, colere, on voit le moment d'après toute la bonté de son cœur dans l'effusion de son repentir; il pleure, il gémit sur la blessure qu'il a faite, il voudroit au prix de son sang racheter celui qu'il a versé; tout son emportement s'éteint; toute sa fierté s'humilie devant le sentiment de sa fureur, un mot le désarme, il pardonne les torts d'autrui d'aussi bon cœur qu'il répare les siens. L'adolescence n'est l'âge ni de la vengeance, ni de la haine, elle est celui de la commisération, de la clémence, de la générosité. Oui, je le soutiens, & je ne crains point d'être démenti par l'expé-

rience, un enfant qui n'eſt pas mal né, & qui a conſervé juſqu'à vingt ans ſon innocence, eſt, à cet âge, le plus généreux, le meilleur, le plus aimant & le plus aimable des hommes.

Introduiſez un jeune homme de vingt ans dans le monde, bien conduit, il ſera dans un an plus aimable & plus judicieuſement poli, que celui qui y aura été nourri dès ſon enfance; car le premier étant capable de ſentir les raiſons de tous les procédés relatifs à l'âge, à l'état, au ſexe qui conſtituent cet uſage, les peut réduire en principes, & les étendre aux cas non prévus, au lieu que l'autre n'ayant que ſa routine pour toute régle, eſt embarraſſé ſi-tôt qu'on l'en ſort. Les jeunes-Demoiſelles Françoiſes ſont toutes élevées dans les couvents juſqu'à ce qu'on les marie. S'apperçoit-on qu'elles aient peine alors à prendre les manieres qui leurs ſont ſi nouvelles, & accuſera-t-on les femmes de Paris d'avoir l'air gauche & embarraſſé, d'ignorer l'uſage du monde, pour n'y avoir pas été miſes dès leur enfance? Ce préjugé vient des gens du monde, qui, ne connoiſſant rien de plus important que cette petite ſcience, s'imaginent fauſſement qu'on ne peut s'y prendre de trop bonne heure pour l'acquérir. Il eſt vrai qu'il ne faut pas non plus trop attendre. Quiconque a paſſé toute ſa jeuneſſe loin du grand monde, y porte le reſte de ſa vie un air embarraſſé, contraint, un propos toujours hors de propos, des manieres lourdes & mal-à-droites, dont l'habitude d'y vivre ne le défait plus, & qui n'acquierent qu'un nouveau ridicule, par l'effort de s'en délivrer.

Que de précautions à prendre avec un jeune homme bien né, avant que de l'exposer au ſcandale des mœurs du ſiecle ! ces précautions ſont pénibles, mais elles ſont indiſpenſables : c'eſt la négligence en ce point qui perd toute la jeuneſſe : c'eſt par le déſordre du premier âge que les hommes dégénerent, & qu'on les voit devenir ce qu'ils ſont aujourd'hui. Vils & lâches dans leurs vices mêmes, ils n'ont que de petites ames, parce que leurs corps uſés ont été corrompus de bonne heure ; à peine leur reſte-t-il aſſez de vie pour ſe mouvoir. Leurs ſubtiles penſées marquent des eſprits ſans étoffes, ils ne ſavent rien ſentir de grand & de noble ; ils n'ont ni ſimplicité ni vigueur. Abjects en toutes choſes, & baſſement méchans, ils ne ſont que vains fripons, faux ; ils n'ont pas même aſſez de courage pour être d'illuſtres ſcélérats.

Portrait & Caractere D'EMILE, *ou de l'Eleve de* M. ROUSSEAU, *à l'âge de dix à douze ans.*

SA figure, ſon port, ſa contenance annonce l'aſſurance & le contentement ; la ſanté brille ſur ſon viſage ; ſes pas affermis lui donnent un air de vigueur ; ſon teint délicat encore ſans être fade n'a rien d'une molleſſe efféminée ; l'air & le ſoleil y ont déjà mis l'empreinte honorable de ſon ſexe ; ſes muſcles encore arrondis commencent à marquer quelques traits d'une phyſionomie naiſſante ; ſes yeux que le feu du ſentiment n'anime

point encore, ont au moins toute leur séré-nité native; de longs chagrins ne les ont point obscurcis, de pleurs sans fin n'ont point sil-loné ses joues. Voyez dans ses mouvemens prompts, mais sûrs, la vivacité de son âge, la fermeté de l'indépendance, l'expérience des exercices multipliés. Il a l'air ouvert & libre, mais non pas insolent, ni vain; son visage qu'on n'a pas collé sur des livres ne tombe pas sur son estomac: on n'a pas be-soin de lui dire, *levez la tête*, la honte ni la crainte ne la lui firent jamais baisser.

Faisons-lui place au milieu de l'assemblée; Messieurs, examinez-le, interrogez-le en toute confiance; ne craignez ni ses importunités, ni son babil, ni ses questions indiscretes. N'ayez pas peur qu'il s'empare de vous, qu'il prétende vous occuper de lui seul, & que vous ne puissiez plus vous en défaire.

N'attendez pas, non plus, de lui des propos agréables, ni qu'il vous dise ce que je lui aurai dicté; n'en attendez que la vé-rité naïve & simple, sans ornement, sans apprêt, sans vanité. Il vous dira le mal qu'il a fait ou celui qu'il pense, tout aussi librement que le bien, sans s'embarrasser en aucune sorte de l'effet que fera sur vous ce qu'il aura dit; il usera de la pa-role dans toute la simplicité de sa premiere institution.

L'on aime à bien augurer des enfans, & l'on a toujours regret à ce flux d'inepties qui vient presque toujours renverser les es-pérances qu'on voudroit tirer de quelque heu-reuse rencontre, qui par hazard, leur tombe sur la langue. Si le mien donne rarement de telles espérances, il ne donnera jamais ce-

regret, car il ne dit jamais un mot inutile, & ne s'épuiſe pas ſur un babil qu'il ſait qu'on n'écoute point. Ses idées ſont bornées, mais nettes, s'il ne ſait rien par cœur, il ſait beaucoup par expérience. S'il lit moins bien qu'un autre enfant dans nos livres, il lit mieux dans celui de la nature ; ſon eſprit n'eſt point dans ſa langue, mais dans ſa tête il a moins de mémoire que de jugement ; il ne ſait parler qu'un langage, mais il entend ce qu'il dit, & s'il ne dit pas ſi bien que les autres diſent, en revanche il fait mieux qu'ils ne font.

Il ne ſait ce que c'eſt que routine, uſage, habitude ; ce qu'il fit hier n'influe point ſur ce qu'il fait aujourdhui : il ne ſuit jamais de formule, ne cede point à l'autorité ni à l'exemple, & n'agit ni ne parle que comme il lui convient. Ainſi n'attendez pas de lui des diſcours dictés ni des manieres étudiées, mais toujours l'expreſſion fidelle de ſes idées, & la conduite qui naît de ſes penchans.

Vous lui trouvez un petit nombre de notions morales qui ſe rapportent à ſon état actuel, aucune ſur l'état relatif des hommes : & de quoi lui ſerviroient-elles, puiſqu'un enfant n'eſt pas encore membre actif de la ſociété. Parlez-lui de liberté, de propriété, de convention même : il peut en ſavoir juſques-là ; il ſait pourquoi ce qui eſt à lui eſt à lui, & pourquoi ce qui n'eſt pas à lui n'eſt pas à lui. Paſſé cela, il ne ſait plus rien. Parlez-lui de devoir, d'obéiſſance, il ne ſait ce que vous voulez dire, commandez-lui quelque choſe, il ne vous entendra pas ? mais dites-lui ; ſi vous me faiſiez tel plaiſir, je vous le rendrois dans l'occaſion : à l'inſtant il s'empreſſera de vous complaire ; car il ne demande pas mieux que

d'étendre son domaine, & d'acquérir sur vous des droits qu'il sait être inviolables. Peut-être même n'est-il pas fâché de tenir une place, de faire nombre, d'être compté pour quelque chose! mais s'il a ce dernier motif, le voilà déjà sorti de la nature, & vous n'avez pas bien bouché d'avance toutes les portes de la vanité.

De son côté, s'il a besoin de quelque assistance, il la demandera indifféremment au premier qu'il rencontre, il la demanderoit au Roi comme à son laquais: tous les hommes sont encore égaux à ses yeux. Vous voyez à l'air dont il prie, qu'il sent qu'on ne lui doit rien. Il sait que ce qu'il demande est une grace; il sait aussi que l'humanité porte à en accorder. Ses expressions sont simples & laconiques. Sa voix, son regard, son geste, sont d'un être également accoutumé à la complaisance & au refus. Ce n'est ni la rampante & servile soumission d'un esclave, ni l'impérieux accent d'un maître; c'est une modeste confiance en son semblable, c'est la noble & touchanre douceur d'un être libre, mais sensible, & foible, qui implore l'assistance d'un être libre, mais fort & bienfaisant. Si vous lui accordez ce qu'il vous demande, il ne vous remerciera pas, mais il sentira qu'il a contracté une dette. Si vous le lui refusez, il ne se plaindra point, il sait que cela seroit inutile: il ne se dira point; on m'a refusé, mais il se dira; cela ne pouvoit pas être; & on ne se mutine guere contre la nécessité bien reconnue.

Laissez le seul en liberté, voyez-le agir sans lui rien dire; considérez ce qu'il fera & comme il s'y prendra. N'ayant pas besoin de se prouver qu'il est libre, il ne fait ja-

mais rien par étourderie, & seulement pour faire un acte de pouvoir sur lui-même ; ne sait-il pas qu'il est toujours maître de lui ? Il est alerte, léger, dispos ; ses mouvemens ont toute la vivacité de son âge, mais vous n'en voyez pas un qui n'ait une fin. Quoiqu'il veuille faire, il n'entreprendra jamais rien qui soit au-dessus de ses forces, car il les a bien éprouvées & les connoît ; ses moyens sont toujours appropriés à ses desseins, & rarement il agira sans être assuré du succès. Il aura l'œil attentif & judicieux : il n'ira pas niaisement interrogeant les autres sur tout ce qu'il voit, mais il l'examinera lui-même, & se fatiguera pour trouver ce qu'il veut apprendre, avant de le demander. S'il tombe dans des embarras imprévus, il se troublera moins qu'un autre ; s'il y a du risque il s'effrayera moins aussi. Comme son imagination reste encore inactive & qu'on n'a rien fait pour l'animer, il ne voit que ce qui est, n'estime les dangers que ce qu'ils valent, & garde toujours son sang froid. La nécessité s'appésantit trop souvent sur lui pour qu'il regimbe encore contre elle ; il en porte le joug dès sa naissance, l'y voilà bien accoutumé ; il est toujours prêt à tout.

Qu'il s'occupe ou qu'il s'amuse, l'un & l'autre est égal pour lui, ses jeux sont ses occupations, il n'y sent point de différence. Il met à tout ce qu'il fait un intérêt qui fait rire, & une liberté qui plaît, en montrant à la fois le tour de son esprit & la sphere de ses connoissances. N'est-ce pas le spectacle de cet âge, un spectacle charmant & doux de voir un joli enfant, l'œil vif & gai, l'air content & serein, la phy-

ſionomie ouverte & riante, faire en ſe jouant les choſes les plus ſérieuſes, ou profondément occupé des plus frivoles amuſemens?

Voulez-vous à préſent le juger par comparaiſon? Mêlez-le avec d'autres enfans, & laiſſez-le faire. Vous verrez bientôt lequel eſt le plus vraiment formé, lequel approche le mieux de la perfection de leur âge. Parmi les enfans de la ville, nul n'eſt plus adroit que lui, mais il eſt plus fort qu'aucun autre. Parmi des jeunes payſans, il les égale en force, & les paſſe en adreſſe. Dans tout ce qui eſt à portée de l'enfance, il juge, il raiſonne, il prévoit mieux qu'eux tous. Eſt-il queſtion d'agir, de courir, de ſauter, d'ébranler des corps, d'enlever des maſſes, d'eſtimer des diſtances, d'inventer des jeux, d'emporter des prix? On diroit que la nature eſt à ſes ordres, tant il ſait aiſément plier toutes choſes à ſes volontés. Il eſt fait pour guider, pour gouverner ſes égaux: le talent, l'expérience lui tiennent lieu de droit & d'autorité. Donnez-lui l'habit & le nom qu'il vous plaira, peu importe; il primera par tout, il deviendra par-tout le chef des autres; ils ſentiront toujours ſa ſupériorité ſur eux. Sans vouloir commander il ſera le maître, ſans croire obeir ils obéiront.

Il eſt parvenu à la maturité de l'enfance, il a vécu de la vie d'un enfant, il n'a point acheté ſa perfection aux dépens de ſon bonheur: au contraire ils ont concouru l'un à l'autre. En acquérant toute la raiſon de ſon âge, il a été heureux & libre autant que ſa conſtitution lui permet de l'être Si la fatale faux vient moiſſonner en lui la fleur de nos eſpérances, nous n'avons point à

pleurer à la fois sa vie & sa mort, nous n'aigrirons pas nos douleurs du souvenir de celles que nous lui aurons causées, nous nous dirons, au moins il a joui de son enfance; nous ne lui avons rien fait perdre de ce que la nature lui avoit donné.

Portrait & caractere du même Eleve dans un âge plus avancé; de son entrée dans le monde, & comment il s'y comporte.

DANS quelque rang qu'il puisse être né, dans quelque société qu'il commence à s'introduire, son début sera simple & sans éclat; à Dieu ne plaise qu'il soit assez malheureux pour y briller: les qualités qui frappent au premier coup d'œil ne sont pas les siennes, il ne les a ni les veut avoir. Il met trop peu de prix aux jugemens des hommes pour en mettre à leurs préjugés, & ne se soucie point qu'on l'estime avant que de le connoître. Sa maniere de se présenter n'est ni modeste, ni vaine, elle est naturelle & vraie; il ne connoît ni gêne, ni déguisement, & il est au milieu d'un cercle, ce qu'il est seul & sans témoin. Sera-t-il pour cela grossier, dédaigneux, sans attention pour personne? Tout au contraire, si seul il ne compte pas pour rien les autres hommes, pourquoi les compteroit-il pour rien vivant avec eux? Il ne les préfere point à lui dans ses manieres, parce qu'il ne les préfere point à lui dans son cœur; mais il ne montre pas, non plus

une indifférence qu'il eſt bien éloigné d'avoir : s'il n'a pas les formules de la politeſſe, il a les ſoins de l'hmanité. Il n'aime à voir ſouffrir perſonne, il n'offrira pas ſa place à un autre par ſimagrée, mais il la lui cédera volontiers par bonté, ſi, le voyant oublié, il juge que cet oubli le mortifie ; car il en coûtera moins à mon jeune homme de reſter debout volontairement, que de voir l'autre y reſter par force.

Quoiqu'en général Emile n'eſtime pas les hommes, il ne leur montrera point de mépris, parce qu'il les plaint & s'attendrit ſur eux. Ne pouvant leur donner le goût des biens réels, il leur laiſſe les biens de l'opinion dont ils ſe contentent, de peur que les leur ôtant à pure perte, il ne les rendit plus malheureux qu'auparavant. Il n'eſt donc pas diſputeur, ni contrediſant ; il n'eſt pas non plus complaiſant & flateur, il dit ſon avis ſans combatre celui de perſonne, parce qu'il aime la liberté par-deſſus toute choſe, & que la franchiſe en eſt un des plus beaux droits. Il parle peu parce qu'il ne ſe ſoucie guere qu'on s'occupe de lui ; par la même raiſon, il ne dit que des choſes utiles ; autrement, qu'eſt-ce qui l'engageroit à parler ? Emile eſt trop inſtruit pour être jamais babillard.

Loin de choquer les manieres des autres, Emile s'y conforme aſſez volontiers, non pour paroître inſtruit des uſages, ni pour affecter les airs d'un homme poli, mais au contraire, de peur qu'on ne le diſtiugue, pour éviter d'être apperçu ; & jamais il n'eſt plus à ſon aiſe, que quand on ne prend pas garde à lui.

Quoiqu'entrant dans le monde, il en ignore abſolument les manieres : il n'eſt pas pour cela timide & craintif ; s'il ſe dérobe, ce n'eſt point par embarras, c'eſt que pour bien voir il faut n'être pas vu ; car ce qu'on penſe de lui, ne l'inquiete gueres, & le ridicule ne lui fait pas la moindre peur. Cela fait qu'étant toujours tranquille & de ſang froid, il ne ſe trouble point par la mauvaiſe honte. Soit qu'on le regarde ou non, il fait toujours de ſon mieux ce qu'il fait ; & toujours tout à lui pour bien obſerver les autres, il ſaiſit les uſages avec une aiſance que ne peuvent avoir les eſclaves de l'opinion. On peut dire qu'il prend plutôt l'uſage du monde, préciſément parce qu'il en fait peu de cas.

Ne vous trompez pas, cependant, ſur ſa contenance, & n'allez pas la comparer à celle de vos jeunes agréables. Il eſt ferme, & non ſuffiſant, ſes manieres ſont libres & non dédaigneuſes : l'air inſolent n'appartient qu'aux eſclaves ; l'indépendance n'a rien d'affecté.

Quand on aime on veut être aimé ? Emile aime les hommes, il veut donc leur plaire. A plus forte raiſon, il veut plaire aux femmes. Son âge, ſes mœurs, ſon projet de trouver une compagnie eſtimable, tout concourt à nourrir en lui ce déſir. Je dis ſes mœurs, car elles y font beaucoup ; les hommes qui en ont, ſont les vrais adorateurs des femmes. Ils n'ont pas comme les autres, je ne ſais quel jargon moqueur de galanterie, mais ils ont un empreſſement plus vrai, plus rendre & qui part du cœur. Je connoîtrois près d'une jeune femme un homme qui a des mœurs & qui commande

à la nature, entre cent mille débauchés. Jugez de ce que doit être Emile avec un tempérament tout neuf, & tant de raiſon d'y reſter; pour lui auprès d'elles, je crois qu'il ſera quelquefois timide & embarraſſé; mais ſûrement cet embarras ne leur déplaira pas, & les moins friponnes n'auront encore que trop ſouvent l'art d'en jouir & de l'augmenter. Au reſte, ſon empreſſement changera ſenſiblement de forme ſelon les états. Il ſera plus modeſte & plus reſpectueux pour les femmes, plus vif & plus tendre auprès des filles à marier.

Perſonne ne ſera plus exact à tous les égards fondés ſur l'ordre de la nature, & même ſur le bon ordre de ſociété; mais les premiers ſeront toujours préférés aux autres, & il reſpectera davantage un particulier plus vieux que lui, qu'un Magiſtrat de ſon age. Etant donc, pour l'ordinaire, un des plus jeunes des ſociétés, où il ſe trouvera, il ſera toujours un des plus modeſtes, non par la vanité de paroître humble, mais par un ſentiment naturel & fondé ſur la raiſon. Il n'aura point l'impertinent ſavoir vivre d'un jeune fat, qui pour amuſer la compagnie, parle plus haut que les ſages, & coupe la parole aux anciens; il n'autoriſera point pour ſa part, la réponſe d'un vieux Gentilhomme à LOUIS XV, qui lui demandoit lequel il préféroit de ſon ſiecle, ou de celui-ci : *Sire, j'ai paſſé ma jeuneſſe à reſpecter les vieillards, & il faut que je paſſe ma vieilleſſe à reſpecter les enfans.*

Ayant une ame tendre & ſenſible, mais n'appréciant rien ſur le taux de l'opinion, quoiqu'il aime à plaire aux autres, il ſe ſou-

ciera peu d'en être considéré. D'où il suit qu'il sera plus affectueux que poli, qu'il n'aura jamais d'airs ni de faste, & qu'il sera plus touché d'une caresse, que de mille éloges. Par les mêmes raisons, il ne négligera ni ses manieres, ni son maintien, il pourra même avoir quelque recherche dans sa parure, non pour paroître un homme de goût, mais pour rendre sa figure plus agréable.

Aimant les hommes parce qu'il sont ses semblables, il aimera sur-tout ceux qui lui ressemblent le plus, parce qu'il se sentira bon, & jugeant de cette ressemblance par la conformité des goûts dans les choses morales, dans tout ce qui tient au bon caractere, il sera fort aisé d'être approuvé. Il ne se dira pas precisément, je me réjouis parce qu'on m'approuve; mais, je me réjouis parce qu'on approuve ce que j'ai fait de bien; je me réjouis de ce que les gens qui m'honorent se font honneur, tant qu'ils jugeront aussi sainement, il sera beau d'obtenir leur estime.

Portrait & Caractere de Sophie, *ou de la Compagnie future d'*Emile.

Sophie est bien née, elle est d'un bon naturel; elle a le cœur très-sensible, & cette extrême sensibilité lui donne quelquefois une activité d'imagination difficile à modérer. Elle a l'esprit moins juste que pénétrant, l'humeur facile & pourtant inégale, la figure commune, mais agréable: une physionomie qui promet une ame & qui ne ment

pas; on peut l'aborder avec indifférence; mais non pas la quitter sans émotion. D'autres ont de bonnes qualités qui lui manquent; d'autres ont à plus grande mesure celles qu'elle a; mais nulle n'a des qualités mieux assorties pour faire un heureux caractere. Elle sait tirer parti de ses defauts même, & si elle étoit plus parfaite elle plairoit beaucoup moins.

Sophie n'est pas belle, mais auprès d'elle les hommes oublient les belles femmes, & les belle femmes sont mécontentes d'elles-mêmes. A peine est-elle jolie au premier aspect; mais plus on la voit & plus elle s'embellit; elle gagne où tant d'autres perdent, & ce qu'elle gagne elle ne le perd plus. On peut avoir de plus beaux yeux, une plus belle bouche, une figure plus imposante, mais on ne sauroit avoir une taille mieux prise, un plus beau teint, une main plus blanche, un pied plus mignon, un regard plus doux, une physionomie plus touchante. Sans éblouir, elle intéresse, elle charme, & l'on ne sauroit dire pourquoi.

Sophie aime la parure & s'y connoît, sa mere n'a point d'autre femme de chambre qu'elle: elle a beaucoup de goût pour se mettre avec avantage, mais elle hait les riches habillements: on voit toujours dans le sien la simplicité jointe à l'élégance; elle n'aime point ce qui brille, mais ce qui sied. Elle ignore qnelles sont les couleurs à la mode; mais elle sait à merveille celles qui lui sont favorables. Il n'y a pas une jeune presonne qui paroisse mise avec moins de recherche, & dont l'ajustement soit plus recherché; pas une piece du sien n'est prise au hasard, & l'art ne paroît dans aucune. Sa parure est

très-

très-modeste en apparence & très-coquette en effet; elle n'étale pas ses charmes, elle les couvre, mais en les couvrant elle sait les faire imaginer. En la voyant, on dit : voilà une fille modeste & sage, mais tant qu'on reste auprès d'elle, les yeux & le cœur errent sur toute sa personne, sans qu'on puisse les en détacher, & l'on diroit que tout cet ajustement si simple n'est mis à sa place, que pour en être ôté piece à piece par l'imagination.

Sophie a des talents naturels ; elle les sent & ne les a pas négligés ; mais, n'ayant pas été à portée de mettre beaucoup d'art à leur culture, elle s'est contentée d'exercer sa jolie voix à chanter juste & avec goût, ses petits pieds à marcher légérement, facilement, avec grace, à faire la révérence en toutes sortes de situations, sans gêne & sans maladresse.

Ce que Sophie sait le mieux, & qu'on lui a fait apprendre avec le plus de soin, ce sont les travaux de son sexe, même ceux dont on ne s'avise point, comme de tailler & coudre ses robes. Il n'y a pas un ouvrage à l'aiguille qu'elle ne sache faire & qu'elle ne fasse avec plaisir ; mais le travail qu'elle préfere à tout autre est la dentelle, parce qu'il n'y en a pas un qui donne une attitude plus agréable, & où les doigts s'exercent avec plus de grace & de légéreté. Elle s'est appliquée aussi à tous les détails du ménage. Elle entend la cuisine & l'office ; elle sait les prix des denrées, elle en connoît les qualités ; elle sait fort bien tenir les comptes, elle sert de maître d'hôtel à sa mere. Faite pour être un jour mere de famille elle-même, en gouvernant la maison pater-

nelle, elle apprend à gouverner la ſienne : elle peut ſuppleer aux fonctions des domeſtiques & le fait toujours volontiers. On ne ſait jamais bien commander que ce qu'on ſait exécuter ſoi-même : c'eſt la raiſon de ſa mere pour l'occuper ainſi ; pour Sophie, elle ne va pas ſi loin. Son premier devoir eſt celui de fille, & c'eſt maintenant le ſeul qu'elle ſonge à remplir. Son unique vue eſt de ſervir ſa mere & de la ſoulager d'une partie de ſes ſoins.

Sophie a l'eſprit agréable ſans être brillant, & ſolide ſans être profond, un eſprit dont on ne dit rien, parce qu'on ne lui en trouve jamais ni plus ni moins qu'à ſoi. Elle a toujours celui de plaire aux gens qui lui parlent, quoiqu'il ne ſoit pas fort orné, ſelon l'idée que nous avons de la culture de l'eſprit des femmes : car le ſien ne s'eſt pas formé par la lecture ; mais ſeulement par les converſations de ſon pere & de ſa mere, par ſes propres réflexions, & par les obſervations qu'elle a faites dans le peu de monde qu'elle a vu. Sophie a naturellement de la gaieté ; elle étoit même folâtre dans ſon enfance ; mais peu à peu ſa mere a pris ſoin de réprimer ſes airs évaporés, de peur que bientôt un changement trop ſubit n'inſtruisît du moment qui l'avoit rendu néceſſaire. Elle eſt donc devenue modeſte & réſervée même avant le temps de l'être ; & maintenant que ce temps eſt venu, il lui eſt plus aiſé de garder le ton qu'elle a pris, qu'il ne lui ſeroit de le prendre, ſans indiquer la raiſon de ce changement : c'eſt une choſe plaiſante de la voir ſe livrer quelquefois par un reſte d'habitude à des vivacités de l'enfance, puis tout d'un coup rentrer en elle-même, ſe taire, baiſſer les yeux

& rougir : il faut bien que le terme intermédiaire, entre les deux âges, participe un peu de chacun des deux.

Sophie eſt d'une ſenſibilité trop grande pour conſerver une parfaite égalité d'humeur, mais elle a trop de douceur pour que cette ſenſibilité ſoit fort importune aux autres ; c'eſt à elle ſeule qu'elle fait du mal. Qu'on diſe un ſeul mot qui la bleſſe, elle ne boude pas, mais ſon cœur ſe gonfle ; elle tâche de s'échapper pour aller pleurer. Qu'au milieu de ſes pleurs ſon pere ou ſa mere la rappelle & diſe un ſeul mot, elle vient à l'inſtant jouer & rire en s'eſſuyant adroitement les yeux, & tâchant d'étouffer ſes ſanglots.

Elle n'eſt pas, non plus, tout à fait exempte de caprice. Son humeur, un peu trop pouſſée, dégénere en mutinerie, & alors elle eſt ſujette à s'oublier. Mais laiſſez-lui le temps de revenir à elle, & ſa maniere d'effacer ſon tort lui en fera preſque un mérite. Si on la puni, elle eſt docile & ſoumiſe, & l'on voit que ſa honte ne vient pas tant du châtiment que de la faute. Si on ne lui dit rien, jamais elle ne manque de la réparer d'elle-même, mais ſi franchement & de ſi bonne grace, qu'il n'eſt pas poſſible d'en garder la rancune. Elle baiſeroit la terre devant le dernier domeſtique, ſans que cet abaiſſement lui fît la moindre peine, & ſi-tôt qu'elle eſt pardonnée, ſa joie & ſes careſſes montrent de quel poids ſon cœur eſt ſoulagé. En un mot, elle ſouffre avec patience les torts des autres, & répare avec plaiſir les ſiens. Tel eſt l'aimable naturel de ſon ſexe avant que nous l'ayons gâté La femme eſt faite pour céder à l'homme & pour ſupporter même ſon

injuſtice ; vous ne réduirez jamais les jeunes garçons au même point. Le ſentiment intérieur s'éleve & ſe révolte en eux contre l'injuſtice ; la nature ne les fit point pour la tolérer.

Sophie a de la religion, mais une religion raiſonnable & ſimple, peu de dogmes & moins de pratiques de devotion ; ou plutôt, ne connoiſſant de pratique eſſentielle que la morale ; elle déſavoue ſa vie entiere à ſervir Dieu en faiſant le bien. Dans toutes les inſtructions que ſes parents lui ont données ſur ce ſujet, ils l'ont accoutumée à une ſoumiſſion reſpectueuſe, en lui diſant toujours : « Ma fille, » ces connoiſſances ne ſont pas de votre âge ; » votre mari vous en inſtruira quand il ſera » temps. » Du reſte, au lieu de longs diſcours de piété, ils ſe contentent de la lui prêcher par leur exemple, & cet exemple eſt gravé dans ſon cœur.

Sophie aime la vertu ; cet amour eſt devenu ſa paſſion dominante. Elle l'aime, parce qu'il n'y a rien de ſi beau que la vertu ; elle l'aime, parce que la vertu fait la gloire de la femme, & qu'une femme vertueuſe lui paroît preſque égale aux anges ; elle l'aime comme la ſeule route du vrai bonheur, & parce qu'elle ne voit que miſere, abandon, malheur, ignominie dans la vie d'une femme deshonnête ; elle l'aime enfin comme chere à ſon reſpectable pere, à ſa tendre & digne mere ; non contents d'être heureux de leur propre vertu, ils veulent l'être auſſi de la ſienne, & ſon premier bonheur à elle-même eſt l'eſpoir de faire le leur. Tous ces ſentiments lui inſpirent un enthouſiaſme qui lui éleve l'ame, & tient tous ſes petits penchants aſſervis à une paſſion

ſi noble. Sophie ſera chaſte & honnête juſqu'à ſon dernier ſoupir ; elle l'a juré dans le fond de ſon ame, & elle l'a juré dans un temps où elle ſentoit déjà tout ce qu'un tel ſerment coûte à tenir : elle l'a juré quand elle en auroit dû révoquer l'engagement, ſi ſes ſens étoient faits pour régner ſur elle.

Sophie n'a pas le bonheur d'être une aimable Françoiſe, froide par tempérament & coquette par vanité, voulant plutôt briller que plaire, cherchant l'amuſement & non le plaiſir. Le ſeul beſoin d'aimer la dévore, il vient la diſtraire & troubler ſon cœur dans les fêtes ; elle a perdu ſon ancienne gaieté ; les folâtres jeux ne ſont plus fait pour elle ; loin de craindre l'ennui de la ſolitude, elle le cherche : elle penſe à celui qui doit la lui rendre douce ; tous les indifférents l'importunent ; il ne lui faut pas une cour, mais un amant ; elle aime mieux plaire à un ſeul honnête homme, & lui plaire toujours, que d'élever en ſa faveur le cri de la mode qui dure un jour, & le lendemain ſe change en huée.

Les femmes ſont les juges naturels du mérite des hommes, comme ils le ſont du mérite des femmes ; cela eſt de leur droit réciproque, & ni les uns ni les autres ne l'ignorent. Sophie connoît ce droit & en uſe, mais avec la modeſtie qui convient à ſa jeuneſſe, à ſon inexpérience, à ſon état ; elle ne juge que des choſes qui ſont à ſa portée, & elle n'en juge que quand cela ſert à développer quelque maxime utile. Elle ne parle des abſents qu'avec la plus grande circonſpection, ſur-tout ſi ce ſont des femmes. Elle penſe que ce qui les

rend médiſantes & ſatiriques, eſt de parler de leur ſexe : tant qu'elles ſe bornent à parler du nôtre, elles ne ſont qu'équitables. Sophie s'y borne donc. Quant aux femmes, elle n'en parle jamais que pour en dire le bien qu'elle ſait : c'eſt un honneur qu'elle croit devoir à ſon ſexe : & pour celles dont elle ne ſait aucun bien à dire, elle n'en dit rien du tout, & cela s'entend.

Sophie a peu d'uſage du monde ; mais elle eſt obligeante, attentive, & met de la grace à tout ce qu'elle fait. Un heureux naturel la ſert mieux que beaucoup d'art. Elle a une certaine politeſſe à elle qui ne tient point aux formules, qui n'eſt point aſſervie aux modes, qui ne change point avec elles, qui ne fait rien par uſage, mais qui vient d'un vrai déſir de plaire, & qui plaît. Elle ne ſait point les compliments triviaux & n'en invente point de plus recherchés ; elle ne dit pas qu'elle eſt très-obligée, qu'on lui fait beaucoup d'honneur, qu'on ne prenne pas la peine, &c. Elle s'aviſe encore moins de tourner des phraſes. Pour une attention, pour une politeſſe établie, elle répond par une révérence ou par un ſimple, *je vous remercie* : mais ce mot dit de ſa bouche en vaut bien un autre. Pour un vrai ſervice elle laiſſe parler ſon cœur, & ce n'eſt pas un compliment qu'il trouve. Elle n'a jamais ſouffert que l'uſage François l'aſſervît au joug des ſimagrées, comme d'étendre ſa main en paſſant d'une chambre à l'autre ſur un bras ſexagénaire qu'elle auroit grande envie de ſoutenir. Quand un galant muſqué lui offre cet impertinent ſervice, elle laiſſe l'officieux bras ſur l'eſcalier & s'élance en deux ſauts dans la chambre, en

disant qu'elle n'est pas boîteuse. En effet, quoiqu'elle ne soit pas grande, elle n'a jamais voulu de talons hauts : elle a les pieds assez petits pour s'en passer.

Non-seulement elle se tient dans le silence & dans le respect avec les femmes, mais même avec les hommes mariés, ou beaucoup plus âgés qu'elle ; elle n'acceptera jamais de place au-dessus d'eux que par obéissance, & reprendra la sienne au-dessous sitôt qu'elle le pourra ; car elle sait que les droits de l'age vont avant ceux du sexe, comme ayant pour eux le préjugé de la sagesse, qui doit être honorée avant tout.

Avec les jeunes gens de son âge, c'est autre chose ; elle a besoin d'un ton différent pour leur en imposer, & elle sait le prendre sans quitter l'air modeste qui lui convient. S'ils sont modestes & réservés eux-mêmes, elle gardera volontiers avec eux l'aimable familiarité de la jeunesse ; leurs entretiens pleins d'innocence seront badins, mais décens ; s'ils deviennent sérieux, elle veut qu'ils soient utiles ; s'ils dégénerent en fadeurs, elle les fera bientôt cesser, car elle méprise sur-tout le petit jargon de la galanterie comme très-offensant pour son sexe. Elle sait bien que l'homme qu'elle cherche n'a pas ce jargon-là, & jamais elle ne souffre volontiers d'un autre ce qui ne convient pas à celui dont elle a le caractere empreint au fond du cœur. La haute opinion qu'elle a des droits de son sexe, la fierté d'ame que lui donne la pureté de ses sentiments, cette énergie de la vertu qu'elle sent en elle-même, & qui la rend respectable à ses propres yeux, lui font écouter avec indignation les propos

doucereux dont on prétend l'amuſer. Elle ne les reçoit point avec une colere apparente, mais avec un ironique applaudiſſement qui déconcerte, ou d'un ton froid auquel on ne s'attend point. Qu'un beau Phébus lui débite ſes gentilleſſes, la loue avec eſprit ſur le ſien, ſur ſa beauté, ſur ſes graces, ſur le prix du bonheur de lui plaire, elle eſt fille à l'interrompre en lui diſant poliment : « Monſieur, » j'ai grand peur de ſavoir ces choſes-là mieux » que vous : ſi nous n'avons rien de plus » curieux à dire, je crois que nous pouvons » finir ici l'entretien. » Accompagner ces mots d'une grande révérence, & puis ſe trouver à vingt pas de lui, n'eſt pour elle que l'affaire d'un inſtant. Demandez à vos agréables, s'il eſt aiſé d'étaler ſon caquet avec un eſprit auſſi rebours que celui-là.

Ce n'eſt pas pourtant qu'elle n'aime fort à être louée, pourvu que ce ſoit tout de bon, & qu'elle puiſſe croire qu'on penſe en effet le bien qu'on lui dit d'elle. Pour paroître touché de ſon mérite, il faut commencer par en montrer. Un hommage fondé ſur l'eſtime, peut flatter ſon cœur altier, mais tout galant perſiflage eſt toujours rebuté ; Sophie n'eſt pas faite pour exercer les petits talents d'un baladin.

PENSÉES MORALES.

ON ne peut réfléchir ſur les mœurs, qu'on ne ſe plaiſe à ſe rappeller l'image de la ſimplicité des premiers temps. C'eſt un beau rivage paré des ſeules mains de la nature, vers lequel on tourne inceſſamment les yeux, & dont on ſe ſent éloigner à regret.

La ſeule leçon de morale qui convienne à l'enfance, & la plus importante à tout âge, eſt de ne jamais faire de mal à perſonne. Le précepte même de faire du bien, s'il n'eſt ſubordonné à celui-là, eſt dangereux, faux, contradictoire. Qui eſt ce qui ne fait pas du bien? Tout le monde en fait, le méchant comme les autres; il fait un heureux aux dépens de cent miſérables, & de là viennent toutes nos calamités. Les plus ſublimes vertus ſont négatives, elles ſont auſſi les plus difficiles, parce qu'elles ſont ſans oſtentation, & au-deſſus même de ce plaiſir ſi doux au cœur de l'homme, d'en renvoyer un autre content de nous. O quel bien fait néceſſairement à ſes ſemblables celui d'entr'eux, s'il en eſt un, qui ne leur fait jamais de mal, de quelle intrépidité d'ame, de quelle vigueur de caractere il a beſoin pour cela! ce n'eſt pas en raiſonnant ſur cette maxime, c'eſt en tâchant de la pratiquer, qu'on ſent combien il eſt grand & pénible d'y réuſſir.

Le précepte de ne jamais nuire à autrui, emporte celui de tenir à la ſociété humaine

le moins qu'il est possible ; car dans l'état social, le bien de l'un fait nécessairement le mal de l'autre. Ce rapport est dans l'essence de la chose, & rien ne sauroit le changer ; qu'on cherche sur ce principe lequel est le meilleur, de l'homme social ou du solitaire. Un auteur illustre dit qu'il n'y a que le méchant qui soit seul ; moi je dis qu'il n'y a que le bon qui soit seul : si cette proposition est moins sentencieuse, elle est plus vraie & moins raisonnée que la précédente. Si le méchant étoit seul, quel mal feroit-il ? C'est dans la société qu'il dresse ses machines pour nuire aux autres.

Il faut étudier la société par les hommes, & les hommes par la société : ceux qui voudront traiter séparément la politique & la morale, n'entendront jamais rien à aucune des deux. En s'attachant d'abord aux relations primitives, on voit comment les hommes en doivent être affectés, & quelles passions en doivent naître. On voit que c'est réciproquement par le progrès des passions, que ces relations se multiplient & se resserrent. C'est moins la force des bras que la modération des cœurs, qui rend les hommes indépendants & libres. Quiconque désire peu de choses, tient à peu de gens ; mais confondant toujours nos vains désirs avec nos besoins physiques, ceux qui ont fait de ces derniers les fondements de la société humaine, ont toujours pris les effets pour les causes, & n'ont fait que s'égarer dans tous leurs raisonnements.

C'est l'abus de nos facultés qui nous rend malheureux & méchans. Nos chagrins, nos soucis, nos peines nous viennent de nous.

Ce mal moral est inconteſtablement notre ouvrage, & le mal phyſique ne ſeroit rien ſans nos vices qui nous l'ont rendu ſenſible.

Homme, ne cherche plus l'auteur du mal; cet auteur c'eſt toi même. Il n'exiſte point d'autre mal que celui que tu fais & que tu ſouffres, & l'un & l'autre te vient de toi. Le mal général ne peut être que dans le déſordre, & je vois dans le ſyſtême du monde, un ordre qui ne ſe dément point. Le mal particulier n'eſt que dans le ſentiment de l'être qui ſouffre; & ce ſentiment, l'homme ne l'a pas reçu de la nature, il ſe l'eſt donné. La douleur a peu de priſe ſur quiconque, ayant peu réfléchi, n'a ni ſouvenir, ni prévoyance. Otez nos funeſtes progrès, ôtez nos erreurs & nos vices, ôtez l'ouvrage de l'homme, & tout eſt bien.

S'il exiſtoit un homme aſſez miſérable pour n'avoir rien fait en toute ſa vie dont le ſouvenir le rendît content de lui-même, & bien aiſe d'avoir vécu, cet homme ſeroit incapable de jamais ſe connoître; & faute de ſentir quelle bonté convient à ſa nature, il reſteroit méchant par force, & ſeroit éternellement malheureux.

Il n'y a point de connoiſſance morale qu'on ne puiſſe acquérir par l'expérience d'autrui ou par la ſienne. Dans le cas où cette expérience eſt dangereuſe, au lieu de la faire ſoi-même, on tire ſa leçon de l'hiſtoire.

N'allons pas chercher dans les livres des principes & des regles que nous trouverons plus ſûrement au dedans de nous. Laiſſons là toutes ces vaines diſputes des philoſophes ſur le bonheur & ſur la vertu; employons à nous rendre bons & heureux, le temps qu'ils perdent

à chercher comment on doit l'être, & proposons-nous de grands exemples à imiter, plutôt que de vains systêmes à suivre.

Celui qui a tâché de vivre de maniere à n'avoir pas besoin de songer à la mort, la voit venir sans effroi. Qui s'endort dans le sein d'un pere, n'est pas en souci du réveil.

On diroit au murmure des impatiens mortels, que Dieu leur doit la récompense avant le mérite, & qu'il est obligé de payer leur vertu d'avance. O! soyons bons premiérement, & puis nous serons heureux. N'exigeons pas le prix avant la victoire, ni le salaire avant le travail. Ce n'est point dans la lice, disoit Plutarque, que les vainqueurs de nos jeux sacrés sont couronnés, c'est après qu'ils l'ont parcourue.

Le premier prix de la justice est de sentir qu'on la pratique.

La paix de l'ame consiste dans le mépris de tout ce qui peut la troubler.

Hommes, soyez humains, c'est votre premier devoir; soyez-le pour tous les états, pour tous les âges, pour tout ce qui n'est point étranger à l'homme Quelle sagesse y a-t-il pour vous hors de l'humanité?

L'occasion de faire des heureux est plus rare qu'on ne pense; la punition de l'avoir manquée est de ne la plus retrouver.

Malheur à qui ne sait pas sacrifier un jour de plaisir aux devoirs de l'humanité.

Ce n'est pas d'argent seulement qu'ont besoin les infortunées, & il n'y a que les paresseux de bien faire qui ne sachent faire du bien que la bourse à la main.

Quiconque veut être homme en effet, doit

ſavoir redeſcendre. L'humanité coule comme une eau pure & ſalutaire, & va fertiliſer les lieux bas; elle cherche toujours le niveau; elle laiſſe à ſec ces roches àrides qui menacent la campagne, & ne donnent qu'une ombre inutile ou des éclats pour écraſer leurs voiſins.

Si c'eſt la raiſon qui fait l'homme, c'eſt le ſentiment qui le conduit.

Les grandeurs du monde corrompent l'ame, l'indigence l'avilit.

Si la triſteſſe attendrit l'ame, une profonde affliction l'endurcit.

On perd tout le temps qu'on peut mieux employer.

C'eſt un ſecond crime de tenir un ſerment criminel.

Un état permanent eſt-il fait pour l'homme? Non, quand on a tout acquis, il faut perdre, ne fût-ce que le plaiſir de la poſſeſſion, qui s'uſe par elle.

Les chagrins & les peines peuvent être comptés pour des avantages, en ce qu'ils empèchent le cœur de s'endurcir aux malheurs d'autrui. On ne ſait pas quelle douceur c'eſt de s'attendrir ſur ſes propres maux & ſur ceux des autres. La ſenſibilité porte toujours dans l'ame un certain contentement de ſoi-même, indépendant de la fortune & des événements.

Le pays des chimeres eſt en ce monde le ſeul digne d'être habité; & tel eſt le néant des choſes humaines, que hors l'être exiſtant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'eſt pas.

La pure morale eſt ſi chargée de devoirs ſéveres, que ſi on la ſurcharge encore de formes

indifférentes, c'eſt preſque toujours aux dépens de l'eſſentiel. On dit que c'eſt le cas de la plupart des moines, qui, ſoumis à mille regles inutiles, ne ſavent ce que c'eſt qu'honneur & vertu.

Nul ne peut être heureux, s'il ne jouit de ſa propre eſtime.

Si la véritable jouiſſance de l'ame eſt dans la contemplation du beau, comment le méchant peut-il l'aimer dans autrui, ſans être forcé de ſe haïr lui-même?

Il n'y a d'aſyle ſûr que celui où l'on peut échapper à la honte & au repentir.

Les mauvaiſes maximes ſont pires que les mauvaiſes actions. Les paſſions déréglées inſpirent les mauvaiſes actions; mais les mauvaiſes maximes corrompent la raiſon même, & ne laiſſent plus de reſſource pour revenir au bien.

L'amour-propre eſt un inſtrument utile, mais dangereux; ſouvent il bleſſe la main qui s'en ſert, & fait rarement du bien ſans mal.

L'abus du ſavoir produit l'incrédulité. Tout ſavant dédaigne le ſentiment vulgaire; chacun en veut avoir un à ſoi. L'orgueilleuſe philoſophie mene à l'eſprit fort, comme l'aveugle dévotion au fanatiſme.

L'intérêt particulier nous trompe; il n'y a que l'eſpoir du juſte qui ne trompe point.

Tel eſt le ſort de l'humanité, la raiſon nous montre le but, & les paſſions nous en écartent.

Tout eſt ſource de mal au delà du néceſſaire phyſique. La nature ne nous donne que trop de beſoins; c'eſt au moins une très haute imprudence de les multiplier ſans néceſſité, &

mettre ainſi ſon ame dans une plus grande dépenſe.

Le premier pas vers le vice eſt de mettre du myſtere aux actions innocentes ; & quiconque aime à ſe cacher, a tôt ou tard raiſon de ſe cacher. Un ſeul précepte de morale peut tenir lieu de tous les autres ; c'eſt celui-ci : « Ne fais » ni ne dis jamais rien que tu ne veuille que » tout le monde voie & entende. » Et pour moi j'ai toujours regardé comme le plus eſtimable des hommes, ce romain qui vouloit que ſa maiſon fût conſtruite de maniere qu'on vît tout ce qui s'y faiſoit.

C'eſt le dernier degré de l'opprobre de perdre avec l'innocence le ſentiment qui la faiſoit aimer.

Il y a des objets ſi odieux, qu'il n'eſt pas même permis à l'homme d'honneur de les voir. L'indignation de la vertu ne peut ſupporter le ſpectacle du vice.

Le ſage obſerve le déſordre public qu'il ne peut arrêter ; il l'obſerve, & montre ſur ſon viſage attriſté la douleur qu'il lui cauſe ; mais quant aux déſordres particuliers, il s'y oppoſe, ou détourne les yeux de peur qu'ils ne s'autoriſent de ſa préſence.

Les illuſions de l'orgueil ſont la ſource de nos plus grands maux ; mais la contemplation de la miſere humaine rend le ſage toujours modéré. Il tient à ſa place, il ne s'agite point pour en ſortir, il n'uſe point inutilement ſes forces pour jouir de ce qu'il ne peut conſerver, & les employant toutes à bien poſſéder ce qu'il a, il eſt en effet plus puiſſant & plus riche de tout ce qu'il déſire de moins que nous. Etre mortel & périſſable, irai-je me former des

nœuds éternels ſur cette terre, où tout change; où tout paſſe, & dont je diſparoîtrai demain ?

Travailler eſt un devoir indiſpenſable à l'homme ſocial. Riche ou pauvre, puiſſant ou foible, tout citoyen oiſif eſt un fripon.

L'homme & le citoyen, quel qu'il ſoit, n'a d'autre bien à mettre dans la ſociété que lui-même, tous ſes autres biens y ſont malgré lui; & quand un homme eſt riche, ou il ne jouit pas de ſa richeſſe, ou le public en jouit auſſi. Dans le premier cas, il vole aux autres ce dont il ſe prive; & dans le ſecond, il ne leur donne rien. Ainſi la dette ſociale lui reſte toute entiere, tant qu'il ne paie que de ſon bien.

La patience eſt amere, mais ſon fruit eſt doux.

Il faut une ame ſaine pour ſentir les charmes de la retraite.

Une ame ſaine peut donner du goût à des occupations communes, comme la ſanté du corps fait trouver bon les aliments les plus ſimples.

Quand le cœur s'ouvre aux paſſions, il s'ouvre à l'ennui de la vie.

L'eſprit s'étrécit à meſure que l'ame ſe corrompt.

Quand l'imagination eſt une fois ſalie, tout devient pour elle un ſujet de ſcandale. Quand on n'a plus rien de bon que l'extérieur, on redouble tous ſes ſoins pour le conſerver.

Ce ſont nos paſſions qui nous irritent contre celles des autres; c'eſt notre intérêt qui nous fait haïr les méchans; s'ils ne nous faiſoient aucun mal, nous aurions pour eux plus de pitié que de haine. Le mal que nous font les

méchans, nous fait oublier celui qu'ils se font à eux-mêmes. Nous leur pardonnerions plus aisément leurs vices, si nous pouvions connoître combien leur propre cœur les en punit. Nous sentons l'offense, & nous ne voyons pas le châtiment ; les avantages sont apparents, la peine est intérieure. Celui qui croit jouir du fruit de ses vices, n'est pas moins tourmenté que s'il n'eût point réussi : l'objet est changé, l'inquiétude est la même ; ils ont beau montrer leur fortune & cacher leur cœur, leur conduite le montre en dépit d'eux ; mais pour le voir, il n'en faut pas avoir un semblable.

Les passions que nous partageons nous séduisent ; celles qui choquent nos intérêts nous révoltent, & par une inconséquence qui nous vient d'elles, nous blâmons dans les autres ce que nous voudrions imiter. L'aversion & l'illusion sont inévitables, quand on est forcé de souffrir de la part d'autrui le mal qu'on feroit si l'on étoit à sa place.

PENSÉES DIVERSES.

LEs plaisirs exclusifs sont la mort du plaisir.

S'abstenir pour jouir, c'est l'épicuréisme de la raison.

Jamais les cœurs sensibles n'aimerent les plaisirs bruyans, vain & stérile bonheur des gens qui ne sentent rien, & qui croient qu'étourdir la vie c'est en jouir.

La variété des désirs vient de celle des

connoiſſances, & les premiers plaiſirs qu'on connoît, ſont long-temps les ſeuls qu'on recherche.

La ſuprême jouiſſance eſt dans le contentement de ſoi-même.

Les vrais amuſemens ſont ceux qu'on partage avec le peuple; ceux qu'on veut avoir à ſoi ſeul, on ne les a plus.

Le plaiſir qu'on veut avoir aux yeux des autres, eſt perdu pour tout le monde; on ne l'a ni pour eux, ni pour ſoi.

Le ridicule que l'opinion redoute ſur toute choſe, eſt toujours à côté d'elle pour la tyranniſer & pour la punir. On n'eſt jamais ridicule que par des formes déterminées; celui qui ſait varier ſes ſituations & ſes plaiſirs, efface aujourd'hui l'impreſſion d'hier; il eſt comme nul dans l'eſprit des hommes, mais il jouit; car il eſt tout entier à chaque heure & à chaque choſe.

Changeons de goût avec les années, ne déplaçons pas plus les âges que les ſaiſons: il faut être ſoi dans tous les temps, & ne point lutter contre la nature: ces vains efforts uſent la vie, & nous empêchent d'en uſer.

On voit rarement les penſeurs ſe plaire beaucoup au jeu, qui ſuſpend cette habitude, ou la tourne ſur d'arides combinaiſons; auſſi l'un des biens, & peut-être le ſeul qu'ait produit le goût des ſciences, eſt d'amortir un peu cette paſſion ſordide; on aimera mieux s'exercer à prouver l'utilité du jeu, que de s'y livrer.

On n'eſt curieux qu'à proportion qu'on eſt inſtruit.

L'ignorance n'eſt un obſtacle ni au bien, ni

au mal ; elle eſt ſeulement l'état naturel de l'homme.

L'ignorance n'a jamais fait de mal, l'erreur ſeule eſt funeſte ; & on ne s'égare point, parce qu'on ne ſait pas, mais parce qu'on croit ſavoir.

Naturellement l'homme ne penſe guere. Penſer eſt un art qu'il apprend comme tous les autres, & même plus difficilement.

L'eſprit non plus que le corps ne porte que ce qu'il peut porter. Quand l'entendement s'approprie les choſes avant de les dépoſer dans la mémoire, ce qu'il en tire enſuite eſt à lui ; au lieu qu'en ſurchargeant la mémoire à ſon inſçu, on s'expoſe à n'en jamais rien retirer qui lui ſoit propre.

L'abus des livres tue la ſcience ; croyant ſavoir ce qu'on a lu, on ſe croit diſpenſé de l'apprendre.

Les livres n'apprennent qu'à parler de ce qu'on ne ſait pas.

Rien ne conſerve mieux l'habitude de réfléchir, que d'être plus content de ſoi que de ſa fortune.

Un ſot peut réfléchir quelquefois, mais ce n'eſt jamais qu'après la ſottiſe.

Il n'y a qu'un géometre & un ſot qui puiſſent parler ſans figure.

C'eſt peu de choſe d'apprendre les langues pour elles-mêmes, leur uſage n'eſt pas ſi important qu'on croit ; mais l'étude des langues mene à celle de la grammaire générale. Il faut apprendre le latin pour ſavoir le françois ; il faut étudier & comparer l'un & l'autre, pour entendre les regles de l'art de parler.

Il n'y a point de vrai progrès de raiſon dans l'eſpece humaine, parce que tout ce qu'on

gagne d'un côté, on le perd de l'autre; que tous les esprits partent toujours du même point, & que le temps qu'on emploie à savoir ce que d'autres ont pensé, étant perdu pour apprendre à penser soi-même, on a plus de lumieres acquises & moins de vigueur d'esprit. Nos esprits sont comme nos bras exercés à tout faire avec des outils, & rien par eux-mêmes.

C'est une chose bien commode que la critique; car où l'on attaque avec un mot, il faut des pages pour se défendre.

Il y a peu de phrases qu'on ne puisse rendre absurdes en les isolant. Cette manœuvre a toujours été le talent des critiques subalternes ou envieux.

Il y a une gentillesse de style qui, n'étant point naturelle, ne vient d'elle-même à personne, & marque la prétention de celui qui s'en sert.

Tout observateur qui se pique d'esprit est suspect. Sans y songer, il peut sacrifier la vérité des choses à l'éclat des pensées, & faire jouer sa phrase aux dépens de la justice.

Il y a un certain unisson d'ames qui s'apperçoit au premier instant, & qui produit bientôt la familiarité.

Le penser mâle des ames fortes leur donne un idiome particulier, & les ames communes n'ont pas la grammaire de cette langue.

La véritable politesse consiste à marquer de la bienveillance aux hommes.

Le plus lent à promettre, est toujours le plus fidele à tenir.

C'est un excellent moyen de bien voir les conséquences des choses, que de sentir vivement tous les risques qu'elles nous font courir.

Quelquefois le myſtere a ſu tendre ſon voile au ſein de la turbulente joie & du fracas des feſtins.

Plus le corps eſt foible, plus il commande; plus il eſt fort, plus il obéit. Toutes les paſſions ſenſuelles logent dans des corps efféminés; ils s'en irritent d'autant plus qu'ils peuvent moins le ſatisfaire.

La gourmandiſe eſt le vice des cœurs qui n'ont point d'étoffe.

L'ingratitude ſeroit plus rare ſi les bienfaits à uſure étoient moins communs. On aime ce qui nous fait du bien; c'eſt un ſentiment ſi naturel! l'ingratitude n'eſt pas dans le cœur de l'homme, mais l'intérêt y eſt: il y a moins d'obligés ingrats, que de bienfaiteurs intéreſſés. Si vous me vendez vos dons, je marchanderai ſur le prix, mais ſi vous feignez de donner, pour vendre à votre mot, vous uſez de fraude. C'eſt d'être gratuits qui les rend ineſtimables.

Le cœur ne reçoit de loix que de lui-même; en voulant l'enchaîner on le dégage, on l'enchaîne en le laiſſant libre.

On peut réſiſter à tout hors à la bienveillance, & il n'y a pas de moyen plus ſûr d'acquérir l'affection des autres que de leur donner la ſcience.

Que ceux qui nous exhortent à faire ce qu'ils diſent, & non ce qu'ils font, diſent une grande abſurdité! Qui ne fait pas ce qu'il dit, ne le dit jamais bien; car le langage du cœur qui touche & perſuade y manque.

Les cœurs qu'échauffent un feu céleſte trouvent dans leurs propres ſentimens une ſorte de jouiſſance pure & de délicieuſe indépendante de la fortune & du reſte de l'univers.

Il n'eſt pas dans le cœur humain de ſe mettre à la place des gens qui ſont plus heureux que nous, mais ſeulement de ceux qui ſont plus à plaindre.

On ne plaint jamais dans autrui que des maux dont on ne ſe croit pas exempt ſoi-même.

Les conſolations indiſcrettes ne font qu'aigrir les violentes afflictions.

C'eſt ſur-tout la continuité des maux qui rend leur poids inſupportable, & l'ame réſiſte bien plus aiſément aux vives douleurs qu'à la triſteſſe prolongée.

Un cœur malade ne peut guere écouter la raiſon que par l'organe du ſentiment.

Quand l'amour eſt inſinué trop avant dans la ſubſtance de l'ame, il eſt bien difficile de l'en chaſſer; il en renforce & pénetre tous les traits comme une eau forte & corroſive.

Le jargon fleuri de la galanterie eſt beaucoup plus éloigné du ſentiment que le ton le plus ſimple qu'on puiſſe prendre.

Louer quelqu'un en face, à moins que ce ne ſoit ſa maîtreſſe, qu'eſt-ce faire autre choſe, ſinon le taxer de vanité?

Tout eſt plein de ces poltrons adroits qui cherchent, comme on dit, à tâter leur homme; c'eſt-à-dire, à découvrir quelqu'un qui ſoit encore plus poltron qu'eux, & aux dépens duquel ils puiſſent ſe faire valoir.

L'opinion, reine du monde, n'eſt point ſoumiſe au pouvoir des rois; ils ſont eux-mêmes ſes premiers eſclaves.

Pour ne rien donner à l'opinion, il ne faut rien donner à l'autorité, & la plupart de nos erreurs nous viennent bien moins de nous que des autres.

Rien ne rend plus insensible à la raillerie que d'être au dessus de l'opinion.

On ne s'ennuie jamais de son état, quand on n'en connoît point de plus agréable. De tous les hommes du monde, les sauvages sont les moins curieux ; tout leur est indifférent : ils ne jouissent pas des choses, mais d'eux, ils passent leur vie à ne rien faire, & ne s'ennuient jamais.

L'homme du monde est tout entier dans son masque. N'étant presque jamais en lui-même il y est toujours étranger & mal à son aise, quand il est forcé d'y rentrer. Ce qu'il est n'est rien, ce qu'il paroît est tout pour lui.

L'honnête homme du monde n'est point celui qui fait de bonnes actions, mais celui qui dit de belles choses.

C'est dans les appartemens dorés qu'un écolier va prendre les airs du monde ; mais le sage en apprend les mysteres dans la chaumiere du pauvre.

Une des choses, qui rendent les prédications les plus inutiles, est qu'on les fait indifféremment à tout le monde sans discernement & sans choix. Comment peut on penser que le même sermon convienne à tant d'auditeurs si diversement disposés, si différens d'esprits, d'humeurs, d'âges, de sexes, d'états & d'opinions ? Il n'y en a peut-être pas deux auxquels ce qu'on dit à tout puisse être convenable ; & toutes nos affections ont si peu de constance, qu'il n'y a peut-être pas deux momens dans la vie de chaque homme, où le même discours fît sur lui la même impression.

Les récompenses sont prodiguées au bel esprit, & la vertu reste sans honneur. Il y a

mille prix pour les beaux diſcours, aucun pour les belles actions.

Les anciens politiques parloient ſans ceſſe de mœurs & de vertus; les nôtres ne parlent que de commerce & d'argent.

La liberté n'eſt dans aucune forme de gouvernement; elle eſt dans le cœur de l'homme libre, il la porte par-tout, avec lui l'homme vil porte par-tout ſa ſervitude.

Etre pauvre ſans être libre; c'eſt le pire état où l'homme puiſſe tomber.

Le démon de la propriété infecte tout ce qu'il touche.

Il n'y a point d'aſſociation plus commune que celle du faſte & de la léſine.

Par-tout où l'on ſubſtitue l'utile à l'agréable, l'agréable y gagne preſque toujours.

Quiconque jouit de la ſanté & ne manque pas du néceſſaire, s'il arrache de ſon cœur les biens de l'opinion, eſt aſſez riche: c'eſt *laurea mediocritas* d'Horace.

Jamais homme ſans défauts eut-il de grandes vertus?

Dans le nord, les hommes conſomment beaucoup ſur un ſol ingrat; dans le midi, ils conſomment peu ſur un ſol fertile. De là naît une différence qui rend les uns laborieux, & les autres contemplatifs. La ſociété nous offre en même lieu l'image de ces différences entre les pauvres & les riches. Les premiers habitent le ſol ingrat & les autres le pays fertile.

Je n'ai jamais vu d'homme ayant de la fierté dans l'ame, en montrer dans ſon maintien. Cette affectation eſt bien plus propre aux ames viles & vaines.

Le meilleur mariage expoſe à des haſards;

&

& comme une eau pure & calme commence à ſe troubler aux approches de l'orage, un cœur timide & chaſte ne voit point ſans quelque alarme le prochain changement de ſon état.

Une bonne mere s'amuſe pour amuſer ſes enfans, comme la colombe amollit dans ſon eſtomac le grain dont elle veut nourrir ſes petits.

Il y a de la peine & non du goût à troubler l'ordre de la nature, à lui arracher des productions involontaires qu'elle donne à regret dans ſa malédiction, & qui, n'ayant ni qualité, ni ſaveur, ne peuvent ni nourrir l'eſtomac, ni flatter le palais. Rien n'eſt plus inſipide que les primeurs; ce n'eſt qu'à grands frais qu'un tel riche de Paris, avec ſes fourneaux & ſes ſerres chaudes, vient à bout de n'avoir ſur ſa table que de mauvais légumes & de mauvais fruits. Si j'avois des ceriſes quand il géle, & des melons ambrés au cœur de l'hiver, avec quel plaiſir les goûterois-je, quand mon palais n'a beſoin d'être humecté ni rafraîchi? Dans les ardeurs de la canicule le lourd maron me feroit-il fort agréable? Le préférerois-je ſortant de la poële, à la groſeille, à la fraiſe, & aux fruits déſaltérans qui me ſont offerts ſur la terre ſans tant de ſoins? Couvrir ſa cheminée au mois de janvier de végétations forcées, de fleurs pâles & ſans odeur, c'eſt moins parer l'hiver que déparer le printemps; c'eſt s'ôter le plaiſir d'aller dans le bois chercher la premiere violette, épier le premier bourgeon, & s'écrier dans un ſaiſiſſement de joie; mortels, vous n'êtes pas abandonnés, la nature vit encore!

Combien d'illuſtres portes ont des ſuiſſes ou

portiers qui n'entendent que par geſtes, & dont les oreilles ſont dans leurs mains ?

La comédie doit repreſenter au naturel les mœurs du peuple pour lequel elle eſt faite, afin qu'il s'y corrige de ſes vices & de ſes défauts, comme on ôte devant un miroir les taches de ſon viſage.

Le ſpectacle du monde, diſoit Pythagore, reſſemble à celui des jeux olimpiques : les uns y tiennent boutique, & ne ſongent qu'à leur profit ; les autres y paient de leur perſonne, cherchent la gloire : d'autres ſe contentent de voir les jeux, & ceux là ne ſont pas les pires.

Les orientaux, bien que très voluptueux, ſont tous logés & meublés ſimplement. Ils regardent la vie comme un voyage, & leur maiſon comme un cabaret. Cette raiſon prend peu ſur nous autres riches, qui nous arrangeons pour vivre toujours.

La richeſſe endurcit le cœur auſſi bien que le corps ; elle accoutume au ſang, à la cruauté. On a fait Diane ennemie de l'Amour, & l'allégorie eſt très-juſte : les langueurs de l'amour ne naiſſent que dans un doux repos ; un violent exercice étouffe les ſentimens tendres. Dans les bois, dans les lieux champêtres, l'amant, le chaſſeur ſont ſi diverſement affectés, que ſur les mêmes objets ils portent des images toutes différentes. Les ombrages frais, les bocages, les doux aſiles du premier, ne ſont pour l'autre que des viandis, des forts, des remiſes : où l'un n'entend que roſſignols, que ramages, l'autre ſe figure les cors & les cris des chiens ; l'un n'imagine que dryades & nymphes, l'autre piqueurs, meutes & chevaux.

L'abus de la toilette n'eſt pas ce qu'on penſe,

il vient bien plus d'ennui que de vanité. Une femme qui passe six heures à sa toilette n'ignore point qu'elle ne sort pas mieux mise que celle qui n'y passe qu'une demi-heure ; mais c'est autant de pris sur l'assommante longueur du temps, & il vaut mieux s'amuser de soi que de s'ennuyer de tout.

La langue Françoise est, dit-on, la plus chaste des langues ; je la crois, moi, la plus obscene : car il me semble que la chasteté d'une langue ne consiste pas à éviter avec soin les tours déshonnêtes, mais à ne les pas avoir. En effet, pour les éviter, il faut qu'on y pense ; & il n'y a point de langue où il soit plus difficile de parler purement en tout sens que la Françoise. Le lecteur toujours plus habile à trouver des sens obscenes, que l'auteur à les écarter, se scandalise & s'effarouche de tout. Comment ce qui passe par des oreilles impures ne contracteroit-il pas leur souillure ? Au contraire, un peuple de bonnes mœurs a des termes propres pour toutes choses ; & ces termes sont toujours honnêtes, parce qu'ils sont toujours employés honnêtement.

Consultez le goût des femmes dans les choses physiques & qui tiennent au jugement des sens ; celui des hommes dans les choses morales, & qui dépendent plus de l'entendement. Quand les femmes seront ce qu'elles doivent etre, elles se borneront aux choses de leur compétence, jugeront toujours bien ; mais depuis qu'elles se sont établies les arbitres de la littérature, depuis qu'elles se sont mises à juger les livres, & en faire à toute force, elles ne se connoissent plus à rien. Les auteurs qui consultent les savantes sur leurs ouvrages, sont

toujours sûrs d'être mal conseillés ; les galans qui les consultent sur leurs parures sont toujours ridiculement mis.

La meilleure maniere d'apprendre à bien juger, & celle qui tend le plus à simplifier nos expériences, & à pouvoir même nous en passer sans tomber dans l'erreur. D'où il suit qu'après avoir long-temps vérifié les rapports des sens l'un par l'autre, il faut encore apprendre à vérifier les rapports de chaque sens par lui-même, sans avoir besoin de recourir à un autre sens ; alors chaque sensation deviendra pour nous une idée, & cette idée sera toujours conforme à la vérité.

On croit que la physionomie n'est qu'un simple développement des traits déjà marqués par la nature. Pour moi, je penserois qu'outre ce développement, les traits du visage d'un homme viennent insensiblement à se former & prendre de la physionomie par l'impression fréquente & habituelle de certaines actions de l'ame. Ces affections se marquent sur le visage, rien n'est plus certain, & quand elles tournent en habitudes, elles y doivent laisser des impressions durables. Voilà comment je connois que la physionomie annonce le caractere, & qu'on peut quelquefois juger de l'un par l'autre, sans aller chercher des explications mystérieuses, qui supposent des connoissances que nous n'avons pas.

Pour vivre dans le monde, il faut savoir traiter avec les hommes, il faut connoître les instrumens qui donnent prise sur eux ; il faut calculer l'action & réaction de l'intérêt particulier dans la société civile, & prévoir si juste les événemens, qu'on soit rarement

trompé dans ses entreprises, ou qu'on ait du moins toujours pris les meilleurs moyens pour réussir.

L'attrait de l'habitude vient de la paresse naturelle à l'homme, & cette paresse augmente en s'y livrant : on fait plus aisémenr ce qu'on a déjà fait ; la route étant frayée devient plus facile à suivre. Aussi peut-on remarquer que l'empire de l'habitude est très-grand sur les vieillards & sur les gens indolens, très petit sur la jeunesse & sur les gens vifs. Ce régime n'est bon qu'aux ames foibles, & les affoiblit davantage de jour en jour. La seule habitude utile aux enfans, est de s'asservir sans peine à la nécessité des choses, & la seule habitude utile aux hommes, est de s'asservir sans peine à la raison. Toute autre habitude est un vice.

L'existence des êtres finis est si pauvre & si bornée, que quand nous ne voyons que ce qui est, nous ne sommes jamais émus. Ce sont les chimeres qui ornent les objets réels, & si l'imagination n'ajoute un charme à ce qui nous frappe, le stérile plaisir qu'on y prend se borne à l'organe, & laisse toujours le cœur froid.

FIN.

TABLE
DES ARTICLES
Contenus dans la premiere partie.

Fin de la table de la premiere partie.

TABLE

DES ARTICLES

Contenus dans la feconde Partie.

Fin de la table de la feconde partie.